

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

22

Les fils
de Lien Rag



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 22

LES FILS DE LIEN RAG

(1985)



CHAPITRE PREMIER

Dans cette immense serre arboricole de Hot Station, le travail se poursuivait nuit et jour par tranches de huit heures. La serre s'étendait sur des kilomètres carrés, une véritable ville sous cloche avec ses rues, ses maisons mobiles, ses laboratoires. Des draisines basses circulaient sans arrêt, selon un circuit bien étudié, et desservaient chaque zone et les confins avec régularité.

Jael travaillait à la transplantation de pousses d'un an. C'était un travail délicat qui exigeait de la patience et, comme le disait le chef d'unité, de l'amour. La jeune femme aimait ces petits rejets d'orangers qu'on lui confiait. Les feuilles vertes, luisantes, la ravissaient et malgré la chaleur ambiante elle ne rechignait jamais devant l'ouvrage. Depuis quelque temps elle faisait partie de l'équipe de nuit, commençait à dix heures pour finir à six heures du matin. Lorsqu'elle rentrait chez elle, c'était pour réveiller Illian qui, lui, devait se trouver sur son chantier à sept heures. Il construisait de nouvelles serres pour une grosse société agricole spécialisée dans l'arbre fruitier.

Il y avait maintenant huit ans que Jael avait réussi à pénétrer dans la Compagnie de la Banquise après une odyssée horrible. Huit ans qu'elle avait quitté Liensun, son demi-frère, et ces savants qui appartenaient à la secte des Rénovateurs du Soleil.

Elle avait quitté son demi-frère, ces gens-là, pour partir à la rencontre d'une chimère, elle s'en rendait bien compte depuis pas mal de temps. Amoureuse de Lien Rag, père de Liensun et glaciologue, elle avait cru le retrouver dans la Compagnie de la Banquise, mais à cette époque, en mars 2352, nul ne se souvenait plus de cet homme, du moins dans les milieux populaires qu'elle

fréquentait. Il lui avait fallu attendre plusieurs mois avant d'apprendre qu'il avait disparu depuis deux ans et était certainement mort. Tant d'ennemis souhaitaient sa perte qu'il avait dû finir par tomber dans un guet-apens.

Jael avait malgré tout gardé l'espoir durant deux années se déplaçant dans l'immense Compagnie dès qu'elle le pouvait. Un temps elle avait travaillé dans Kaménépolis, la station ancienne qui se relevait peu à peu de ses ruines et qui se consacrait uniquement aux activités culturelles. Jael était employée comme femme de ménage dans un studio de cinéma-télévision, avait même fait de la figuration. Peu à peu, elle avait appris que cette belle femme brune qui, en fait, dirigeait la station, n'était autre qu'une certaine Yeuse, ancienne compagne de Lien Rag. Elle avait essayé de l'approcher mais n'avait pas tellement réussi. Uniquement pour que cette femme lui parle de cet homme qu'elle adorait depuis l'âge de quinze ans.

Désormais elle en avait vingt-huit et menait une vie normale, un peu routinière, dans la grande station agricole de Hot Station.

Un peu avant six heures elle quitta son travail, but une tasse de thé au distributeur automatique et prit la première draisine qui se dirigeait vers le sas est de sortie. Là-bas elle monta dans un tramway ultramoderne en forme de cylindre qui faisait la navette avec Hot Station. La serre arboricole se trouvait à dix minutes du centre et le tramway longeait les autres installations serristes, les centrales à eau chaude qui fonctionnaient à l'huile de baleine ou de morse et polluaient l'air au point de provoquer un smog quasi permanent.

Les fumées grasses stagnaient sous le plafond bas du ciel croûteux, finissaient par retomber sur la glace sous forme de suie brune qui ne se congelaient jamais tout à fait malgré les basses températures.

Jael habitait petit quai des Oliviers. Une petite artère agréable où poussaient effectivement des oliviers en containers qui donnaient même des fruits. La jeune femme avait déniché un trois-compartiments confortable, dans un wagon à un seul étage derrière lequel on avait aménagé un petit jardin où essayaient de survivre deux palmiers nains et un mimosa qui n'avait jamais fleuri.

Pourtant certains fournissaient ces merveilleuses boules jaunes qui enchantait les gens, mais ils étaient rares. Sous cette coupole, la température moyenne était de quinze degrés en principe, mais certaines nuits, à cause du réseau de réchauffement vétuste, elle descendait fréquemment vers le zéro.

Le tramway la laissait non loin de là et elle terminait à pied, en achetant des petits pains chauds au beurre pour son compagnon Illian qui adorait ça. Elle fit une folie en prenant aussi un tout petit pot de confiture de fraises. Il y avait d'immenses serres qui cultivaient ce fruit mais jusqu'à l'année dernière toutes les récoltes partaient à l'étranger à des prix fabuleux. Depuis quelques mois on en trouvait sous forme de confiture. Les fruits abîmés finissaient ainsi et c'était quand même meilleur que la confisyntho.

— Deux mille deux cents calories, dit la caissière du magasin, c'est à cause de la confiture.

— Oh, je m'y attendais.

C'était beaucoup, puisqu'elle ne gagnait que quatre mille calories-jour et Illian presque six mille. Mais ils n'étaient pas malheureux.

Lorsqu'elle se souvenait des vingt premières années de sa vie, elle estimait avoir eu beaucoup de chance, même si elle regrettait parfois d'avoir laissé son demi-frère entre les mains des Rénovateurs du Soleil. Là-bas, dans le nord, l'existence était le plus souvent une survie acharnée qui faisait beaucoup de victimes. Jael avait vu le jour dans une petite Compagnie appelée des Ferrailleurs. Le milieu était dur, fruste et violent. Rien de tel dans la Compagnie de la Banquise où l'on pouvait gagner sa vie de façon honorable et trouver une foule de produits à acheter.

Illian dormait encore, complètement découvert. Le chauffage du trois-compartiments fonctionnait très bien. Surtout depuis que l'eau chaude de Titanopolis arrivait jusqu'ici à travers la banquise, le long du réseau Sud-Est. On pouvait directement se brancher dessus, mais c'était cher évidemment, au moins deux mille calories par jour. Avec la location de mille calories il ne restait que sept mille calories pour vivre et faire des économies.

Au début, Jael ne comprenait pas ce nouveau genre de vie,

habituée à ne jamais avoir eu vraiment d'argent sur elle pendant vingt ans. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle avait vécu sous la dépendance de sa mère Sunny qui dirigeait la petite Compagnie des Ferrailleurs d'une main d'acier, faisant des enfants chaque année, choisissant le géniteur par la force au besoin. Comme Lien Rag par exemple. Puis des pirates avaient envahi la Concession, tué Sunny et vendu Jael à des chasseurs de phoques qui la traitaient comme une servante esclave prostituée.

— Illian, c'est l'heure, regarde ce que j'apporte.

Il ne répondait pas et elle s'approcha. Alors il la saisit à deux mains et l'attira sur lui.

— Oh, espèce de sournois...

Il l'embrassait à pleine bouche, fouillait sa combinaison isotherme.

— Tu vas la déchirer, au prix où elles sont... Attends...

Elle se releva et se dénuda. Il la regardait, allongé sur la couchette double, tranquillement obscène. Elle ne savait pas encore ce qu'elle lui trouvait. Il n'était pas très beau, pas très tendre. Par contre, il était toujours disposé à faire l'amour et la satisfaisait sur ce point. Mais quand c'était fini elle aimait se retrouver seule toute la journée. Elle dormait jusqu'à midi et ensuite avait jusqu'à six heures pour faire ce qu'elle souhaitait. À six heures trente, Illian revenait et tout de suite voulait faire l'amour avant de dîner. Lorsqu'elle partait au travail, il regardait la télé ou dormait.

Pendant qu'il s'habillait, elle prépara son déjeuner et en même temps prit une douche.

— Tu as fait des folies, cria-t-il en découvrant la confiture de fraises.

— Pour une fois...

— Ouais, alors que j'ai un silico-car en vue ? Une occasion à quatre millions.

Elle sortit de la douche sans s'essuyer, furieuse.

— Quatre millions ? On ne les gagne pas dans l'année ! Tu es fou ou quoi ?

— On peut payer en trois ans. Et sans gros intérêts, tu sais.

Elle secoua la tête, se calma. Il lui suffisait de se souvenir de la Compagnie des Ferrailleurs, des chasseurs de phoques.

— D'accord, on en reparlera.

— Ça ferait moins de quatre mille calories par jour. Si tu faisais une heure sup par jour et moi deux, on ne s'en rendrait pas compte.

— Tu sais que le docteur m'a déjà fait partir de la serre à trop forte concentration hygro... Et il n'y a que là qu'on peut faire des heures sup. Je ne veux pas attraper la tuberculose ou des rhumatismes.

— D'accord, fit-il furieux, j'en ferai trois. J'ai pas peur du boulot, moi.

— Hé, dis, qui le veut, ce silico-car ?

Depuis quelques années c'était la folie. On fabriquait des loco-cars en verre de silicium à Titanopolis. Au début, ils étaient très chers mais on commençait d'en trouver d'occasion, et comme la production ne cessait d'augmenter, les prix baissaient, mais restaient encore élevés pour un couple d'ouvriers.

— D'accord, répéta-t-il, d'accord.

Il partit en colère mais elle s'en moquait. Elle rangea et alla se coucher avec volupté. Elle essayait de ne dormir que cinq heures, mais c'était difficile et en général elle se réveillait aux alentours de deux heures, n'avait que le temps de s'habiller pour aller au centre ville dans les grands magasins.

Ce jour-là, le 17 juillet 2360, elle fit un rêve étrange. Son demi-frère Liensun était dans la pièce et la regardait dormir. Or elle n'avait pas de couverture sur elle et les yeux de Liensun la gênaient.

— Veux-tu me laisser un instant ? s'entendit-elle dire à voix haute.

Elle se réveilla en sursaut et vit qu'il n'était que midi un quart. Elle manquait de sommeil mais préférait aller faire un tour.

Au centre, il y avait un nouveau complexe commercial énorme fait d'unités mobiles de plusieurs étages, cinq qui cernaient un jardin intérieur protégé par une verrière rococo du plus bel effet. Sous cette verrière régnait une chaleur de serre et là les mimosas allaiient certainement fleurir un jour. On y jouait de la musique, un orchestre étant installé dans une sorte de bosquet de verdure

authentique et non en plastique, comme dans certains restaurants. On pouvait y danser, y manger quand on avait fait ses courses. Ce centre commercial avait d'ailleurs provoqué une crise entre la Compagnie et l'organisation des Accords de NY Station sur la société ferroviaire. La Commission, venue sur place vérifier, estimait qu'aucune machine n'aurait pu tracter cet ensemble sur les rails, selon les lois strictes en vigueur. Jael ne savait plus où en était cette affaire mais elle adorait l'endroit.

Au troisième étage, elle alla se faire coiffer et paya douze cents calories. Juste pour une remise en forme, c'était assez cher. Elle lorgnait sur des souliers à talons depuis une semaine mais hésitait. On ne pouvait avoir ça aux pieds que chez soi ou dans les réceptions. Chez elle, Illian n'apprécierait pas. Il ne s'intéressait à elle que lorsqu'elle se déshabillait. Et les réceptions, ils n'y allaient jamais. Avec son idée de silico-car il perdait la tête et aurait voulu les faire vivre sans distractions.

Finalement elle alla manger quelque chose dans le jardin intérieur et fit semblant de ne pas remarquer les regards d'un type élégant installé à la table voisine. En deux ans de vie commune avec Illian, elle ne l'avait jamais trompé. Sexuellement il la comblait, mais elle aurait souhaité un peu plus de tendresse, de fantaisie dans leur vie.

En rentrant, elle acheta un journal du soir, le *Victory*, où figurait la photographie du Président. Elle le lut avant l'arrivée d'Illian. Le Président avait fait un discours très dur contre les Rénovateurs du Soleil. On avait découvert qu'ils complotaient contre la Compagnie, une histoire de balises sur le célèbre viaduc en construction dans l'est. Des balises qui avaient servi aux Rénovateurs pour attaquer l'œuvre d'art.

Jael frissonna. Si jamais on savait qu'elle avait connu les Rénovateurs, voyagé avec eux, dix ans auparavant, dans un de ces diaboliques appareils, un dirigeable, que se passerait-il ? Dernièrement on avait abattu plusieurs de ces monstres, capturé les fanatiques qui les pilotaient. On n'avait plus entendu parler d'eux.

Dans la Compagnie, on traquait les Rénovateurs avec de plus en plus de haine. Les gens les accusaient de sorcellerie et on disait que certains avaient été brûlés vifs dans leur wagon d'habitation. Mais

les journaux et la télé n'en avaient jamais parlé.

— Tu es plus calme, fit Illian dès qu'il entra dans le trois-compartiments.

— Oh, je t'en prie...

Il l'enlaça pour l'embrasser.

— Viens avec moi sous la douche.

Elle se résigna et alla avec lui, mais tout le temps pensa à cette histoire de Rénovateurs.

Pendant qu'elle lui préparait son dîner, il commenta le discours du président.

— Y en avait un chez nous. On l'a arrêté hier... Un salaud de Rénovateur. Chez lui, il avait des livres sur cette diablerie de Soleil. La police ferroviaire a tout emporté, même ses meubles et le deux-compartiments est sous scellés.

— Qu'est-ce qu'il faisait de mal ?

— D'abord il n'avait pas à penser à cette diablerie de Soleil et d'une, ensuite il se réunissait avec d'autres gens pour adorer cette image, tu parles. Un rond avec des flèches dans tous les sens. C'est pas normal, c'est dégoûtant. Paraît qu'ils se réunissent pour adorer ça, se mettre nus et faire des cochonneries, même les femmes entre elles et les hommes entre eux. Dégoûtant.

— On n'en a arrêté qu'un ?

— Oui, mais le reste suivra et même il faut ouvrir l'œil. Là-bas, au chantier, on nous a demandé de nous méfier et de signaler tout ce qui nous paraîtra suspect.

— Tu vas le faire ?

— Tiens donc !

— Mais c'est ignoble.

Illian haussa ses épaules musclées.

— Il y a des primes. Ça peut aller jusqu'à dix millions de calories si on signale un Rénovateur. Un vrai, hein ? S'agit pas de dénoncer n'importe qui.

— Et tu le ferais ?

— Ben, si ça rapporte... Tu prépares à manger ? Il y a un film super ce jour sur la guerre contre la Panaméricaine. Paraît qu'on

voit sauter un gros cuirassé en l'air et retomber en trouant la banquise.

Il remarqua qu'elle mangeait à peine.

— Tu es malade ?

— Non, je n'ai pas faim.

— T'es pas enceinte au moins ?

— Mais non.

— J'aime autant... Tu sais, pour le silico, j'ai réfléchi... Les Aiguilleurs organisent des stages de policiers auxiliaires, justement pour détecter ces salopards de Rénovateurs. Le stage est payé, samedi dimanche, vingt mille... J'ai envie de m'inscrire.

Il l'écoeurait, mais elle se dit que durant deux jours il lui ficherait la paix.

— Comme tu veux.

— Oui, mais c'est deux jours pleins, les nuits aussi, les deux seules qu'on puisse passer ensemble dans la semaine, c'est moche. Mais vingt mille cals, c'est quand même bon à prendre. Le stage dure dix semaines, deux cents mille qu'on pourra verser au départ.

— C'est une solution, fit-elle prudente.

Illian rayonna.

— Tu es chouette, tiens... Je pensais que ça t'ennuierait... Mais ce sera vite passé et ensuite j'aurai encore plus de chance d'en repérer un, de ces pourris, et de toucher la forte prime. Paraîtrait que dans cette seule station il y en aurait plusieurs dizaines... Tous des gens qui ne travaillent pas et qui passent leur temps à comploter contre le Président. C'est un sacré bonhomme, hein ? Il ne va pas se laisser faire. Y a pas une Compagnie où l'on soit plus heureux. Moi, ces connards, je te les enverrais ailleurs, tiens, dans certaines petites Compagnies australasiennes ou dans les trains de main-d'œuvre panaméricains. Ou en Sibérienne. N'importe où. Ils verrraient la différence.

Dans le tramway, Jael pensait à cette vague menace qui planait sur elle. Mais qui aurait pu prouver qu'elle avait fréquenté des Rénovateurs ?

CHAPITRE II

Les petites pousses d'oranger dont elle s'occupait venaient de la Compagnie Africana. Là-bas, lors de la Grande Panique au moment de la formation des glaces, on avait pris le temps de sauver la plupart des espèces animales et végétales, puisque l'Afrique n'avait connu la glaciation que de longs mois, voire plusieurs années après l'Europe par exemple.

On faisait venir ces pousses par train spécial avec une escorte en armes. Chaque pousse représentait le prix d'un bijou précieux.

Depuis quelque temps, les laboratoires de cette société essayaient de produire leurs propres pousses, mais les recherches avaient du mal à aboutir.

Jael voyait avec plaisir approcher la fin de la semaine. Illian avait signé son engagement au stage des Aiguilleurs et, le soir même, rejoindrait le train qui devait le conduire dans la station militaire des Aiguilleurs, du côté de Kaménépolis. Elle ne savait pas encore ce qu'elle ferait. Depuis longtemps elle rêvait d'aller voir la reprise de cette pièce : *Papa, la rivière ne coule plus*, qui avait eu tant de succès depuis dix ans. On l'affichait à nouveau au Grand Théâtre de la station et elle se demandait si elle pouvait y aller seule. Sinon elle profiterait de ces deux jours pour se reposer, faire des courses.

Le chef d'unité de production vint la voir pour la féliciter sur son habileté à transplanter les pousses.

— Vous n'avez qu'un déchet de un pour cent environ alors que la moyenne est de trois. Vous aurez droit à une prime. Vous avez sauvé jusqu'ici mille rejets d'orangers qui valent cent dollars la paire. Vous allez toucher mille dollars cette semaine. C'est-à-dire deux cent

cinquante mille calories au cours du jour.

On calculait encore en dollars dans cette société, malgré les instructions sévères de la Présidence. Mais on achetait les orangers en dollars et on revendait les oranges à l'étranger contre des dollars.

— C'est merveilleux, dit-elle, éblouie par cette somme qui représentait deux mois de son salaire.

— Dommage que vous ne puissiez supporter les serres hygro. Il y a un tel déchet pour certaines catégories...

Le comptable lui régla sa prime en argent comptant et elle rentra chez elle en s'efforçant de cacher sa joie. Illian aurait exigé qu'elle le mette dans la caisse commune pour l'achat de ce silico-car.

— Je ne rentrerai même pas ce soir pour prendre mon sac. Je vais directement au train.

— Quel dommage, fit-elle hypocritement.

Elle se coucha et pour la deuxième fois rêva de son demi-frère Liensun.

— Il faut que je te voie.

— C'est impossible.

— Je viendrai ce soir chez toi. Il faudra que tu songes fortement à moi à partir de dix heures. Je sais que tu habites Hot Station mais j'ignore l'endroit exact. Dis-moi le nom de ton quai.

— Non, je ne veux pas, c'est dangereux pour toi et pour moi.

— Tu es stupide. Nul ne saura qui je suis.

— Je ne suis pas seule. Je vis avec quelqu'un.

— Je sais qu'il t'a quittée pour deux jours.

Comme l'autre jour elle se réveilla en sursaut et constata avec colère qu'il n'était que dix heures. Elle essaya en vain de se rendormir mais n'y parvint pas. Agacée, elle se leva, alla se préparer avec soin. Elle enfila une robe élégante et un manteau en peau très fine, ainsi que des souliers à talons. Pas question de se balader ainsi sur les quais toujours sales de son quartier. Elle appela une draisine-taxi et se fit emmener au centre commercial.

À une table du restaurant le plus chic elle commanda un peu au hasard et eut quelques surprises. Mais dans l'ensemble la nourriture lui plut. Elle paya cinq mille calories sans sourciller puis se rendit

dans le centre commercial.

Elle acheta ces fameux souliers à talon si fin, sachant bien qu'elle devrait les dissimuler au regard d'Illian. Elle les mit tout de suite pour se promener avec dans le centre. Vers quatre heures, elle pénétra dans la brasserie géante où elle commanda du véritable café et des pâtisseries. Une nouvelle fois elle paya, sans sourciller, deux mille calories pour cette tasse de liquide noir qu'en définitive elle ne trouvait pas extraordinaire. Elle préférait le café de graines grillées.

Lorsqu'elle rentra chez elle vers sept heures, elle pensait se mettre au lit pour rattraper ces heures de sommeil perdu. Jusque-là elle avait oublié son rêve lorsque soudain la voix de Liensun retentit dans sa tête :

— Jael, tu me reconnais ? Laisse ton esprit serein. Il faut que tu m'écoutes.

Jael se tenait debout, l'épaule droite appuyée contre la cloison de sa chambre, un genou plié, prête à ôter ses fameux souliers.

— Jael, je vais venir chez toi. Guide-moi car je ne veux pas demander mon chemin. J'ai un accent qui me trahirait. Je dois me trouver à un kilomètre de toi environ. Dans un quart d'heure je serai là. Tu n'as qu'à penser fortement au plan à suivre. Actuellement je suis à la gare des trams. Face à cette horloge bizarre qui tourne sur elle-même.

Jael reposa son pied par terre, après avoir remis sa chaussure. Elle saisit son manteau de peau et sortit très vite de chez elle. Liensun continuait de lui parler mais elle se mit à courir sur le quai, tordant ses chevilles, puis sauta dans un tram sur le point de démarrer.

— Jael, je t'en supplie...

Mais dans le tram elle se mit à parler à son voisin qui, ahuri, la regarda comme si elle était folle avant de lui répondre. Cette fois, Liensun ne pouvait plus s'immiscer dans son esprit et elle descendit du tram pour se précipiter vers le théâtre de la station.

Il n'y avait guère de monde et elle pensa que la séance était commencée lorsqu'un policier ferroviaire lui barra le passage.

— Où allez-vous ?

— Voir la pièce... Vous savez bien la fameuse pièce, quoi ? Je ne

me souviens plus du titre... Si *La rivière, papa...*

— Il n'y aura pas de représentation.

— Ah non ? Je suis désolée... Que se passe-t-il ?

— L'un des acteurs a été arrêté car il appartenait à la secte des Rénovateurs.

Elle devint très pâle et le policier s'en rendit compte sur-le-champ.

— Vous avez vos papiers ?

— Je ne sais pas... Peut-être dans mon sac.

Elle avait son certificat de travail et le montra.

— Jael Unny, travailleuse étrangère ? Vous avez un passeport ?

— Bien sûr.

Lors de son odyssée depuis le nord de la banquise, à travers les multiples Compagnies de la Fédération Australasienne, elle avait fait faire un passeport dans la Compagnie familiale Sun-Ho. Il avait suffi de payer pour l'obtenir.

— Sun-Ho ?

Il lui fit signe de l'accompagner jusqu'à la draisine de police d'où il appela son central. Tout en attendant la réponse à sa question, il la détaillait d'un œil froid. Même s'il la trouvait jolie, très sensuelle, il restait méfiant.

— Sun-Ho... Bien. Huit ans.

Il sortit de la draisine, lui tendit son passeport.

— La Compagnie Sun-Ho s'est transformée en Compagnie des Indes depuis deux ans. Il faudra renouveler ce passeport et venir nous le présenter le plus rapidement possible.

— Mais où dois-je...

— La Compagnie des Indes doit avoir un représentant à Titanpolis, contactez-le. Pourquoi vouliez-vous voir cette pièce de théâtre ?

— Je ne sais pas. Pour sortir.

Elle eut soudain une idée géniale.

— Mon ami avec qui je vis fait un stage chez les Aiguilleurs, un stage de policier auxiliaire pour dépister les Rénos. Comme je ne

sais pas quoi faire...

Le policier changea aussitôt d'expression et sourit.

— Presque un collègue alors ? C'est bien. Vous voulez que je vous raccompagne chez vous ?

— C'est que je n'ai pas envie de rentrer...

— Écoutez, montez... J'attends le collègue qui va prendre le relais et ensuite on irait dîner quelque part. Vous acceptez ?

À cause de Liensun qui devait toujours essayer de fracturer son esprit, elle accepta, grimpa dans la draisine qui se mit à rouler sur le réseau principal de la ville. Ils passèrent devant la gare des trams et elle fixa la grande horloge qui tournait sans arrêt, en se demandant si Liensun la regardait en même temps qu'elle.

— Ça va ? Pas froid ? Vous êtes légèrement vêtue, dites. Et ces souliers. On gagne tant que ça dans les serres arboricoles ?

— J'ai touché une prime. J'ai des mains de fée pour dépoter les pousses d'oranger.

— Hé, voyons ces mains de fée ?

Il lui prit la gauche et la regarda avec attention. Elle rougit car le terreau laissait de fines rides noires sur ses dernières phalanges. Mais il lui embrassa le bout des doigts et elle sourit.

— C'est ici que mon collègue va me rejoindre. On ira dans un restaurant qui fait des pâtes à l'ancienne, vous aimez ? Des pâtes avec de la vraie sauce tomate. Vous avez travaillé dans la tomate ?

— C'est dans les serres hygro et j'ai dû arrêter. C'est bien payé mais trop dur.

Il l'emmena dans ce petit restaurant qui essayait de reconstituer un de ces établissements d'autrefois. Elle fut surprise par les nappes à carreaux rouges et blancs, les bougies plantées dans de drôles de bouteilles paillées, et surtout par l'exubérance des clients et du patron.

— C'est bon, hein ? Le vin aussi. C'est du syntho mais paraît que bientôt, dans deux ans, on aura du vrai à moins de deux mille cals la bouteille.

Dès qu'elle cessait de l'écouter Liensun intervenait et elle croyait l'entendre dire dénormes injures. Est-ce qu'il allait

s'obstiner ? Quel âge avait-il donc ? Treize ans ? Mais ces scientifiques qui avaient fait son éducation avaient dû le transformer en garçon beaucoup plus mûr, plus adulte, plus averti. Est-ce qu'elle pourrait le reconnaître ? Mais n'allait-il pas se faire remarquer ? Un garçon de treize ans dans une station comme celle-ci devenait vite suspect à partir de dix heures du soir.

— La ville est sûre, non ? demanda-t-elle un peu grisée par le vin syntho.

— Grâce à nous.

— Pas tellement de voyous ?

— On les contrôle dur.

Il s'appelait Ivanel et n'était pas mal du tout malgré son front bas et ses cheveux taillés à la diable. Il avait de beaux yeux verts.

— Que fait-on ensuite ?

— Je ne sais pas, dit-elle... Tout est commencé depuis longtemps dans les salles de spectacle.

— Attendez, je connais un coin. On va prendre une draisine-taxi et on y sera vite.

C'était en banlieue, un petit hôtel en arc de cercle avec un jardin en plastique devant et des lumières discrètes. On dansait dans un petit bar torride et enfumé. Elle préférait n'importe quoi à un retour trop rapide chez elle, espérait que son demi-frère repartirait. La vie qu'elle menait n'était pas la meilleure peut-être, mais elle ne la détestait pas. Illian ? Un jour elle le quitterait et dans les serres son avenir paraissait assuré.

— Ça te plaît ?

Ils buvaient de la vodka parfumée à l'orange. On commençait d'en trouver depuis peu. Des milliers d'arbres produisaient des tonnes de fruits sous des projecteurs spéciaux.

— Ils ont des compartiments très chouettes, murmura-t-il alors qu'il dansait avec elle, sans se gêner pour lui signifier combien il la désirait.

— Vraiment chouettes ?

— Salle de bains et lit à l'ancienne, moelleux.

— J'ai envie de voir.

Il n'était pas aussi doué qu' Illian mais il était gentil et attentionné. Il s'endormit tout de suite après et elle eut l'impression de rester seule avec la voix de Liensun qui murmurait toujours la même chose dans sa tête :

— Jael, ma petite sœur, je t'en prie, ne me laisse pas tomber. J'ai besoin de toi.

Elle avait beau boucher ses oreilles avec ses deux mains, c'était la même chose. Elle se leva, passa dans la salle de bains, prit une douche.

— Hé, tu files en douce ?

— Je ne peux pas dormir.

— Bon, d'accord, on s'en va ensemble. Mais tu sais, c'était vraiment chouette. On pourra se revoir ?

— Je ne sais pas.

— Quand ton mec va dans ses stages en fin de semaine.

— Ce n'est pas prudent.

— Je peux t'appeler le samedi matin ?

Il la raccompagna en taxi et soudain, devant son wagon d'habitation, elle eut envie de lui dire d'entrer boire un verre mais lui avait visiblement hâte de retourner chez lui.

Se tordant les pieds sur les irrégularités du quai elle se dirigea vers son wagon très lentement. Lorsque le taxi eut disparu à l'aiguillage suivant elle s'arrêta. Pourquoi ne pas aller prendre un compartiment dans l'hôtel le plus proche qu'elle connaissait ?

Puis elle se rendit compte que Liensun ne parlait plus dans sa tête et qu'il paraissait se taire depuis pas mal de temps. Peut-être à partir du moment où il avait découvert des images érotiques dans le cerveau de sa demi-sœur et en avait été géné. Oui, ça devait être ça, quand elle avait touché le sexe d'Ivanel en pensant qu'il n'était pas aussi gros que celui d' Illian.

En souriant elle pénétra chez elle, referma soigneusement la porte. À treize ans on devait être assez prude, vite intimidé par les images trop précises. Surtout lorsque c'était sa propre sœur qui les créait. Elle savait quelle parade utiliser désormais dès que Liensun prétendrait entrer en communication télépathique avec elle.

Elle se coucha avec un soupir de bien-être à la pensée que le lendemain elle pourrait se lever tard, flemmarder à son aise, sans qu' Illian ne lui fasse un clin d'œil égrillard d'invite toutes les trois heures, à son habitude.

Cette nuit-là, Jael ne fit aucun cauchemar et se réveilla très bien reposée vers dix heures. Enfilant une combinaison ancienne, elle alla acheter son petit déjeuner et le *Victory* du matin. On parlait de l'arrestation de l'un des acteurs de la troupe de théâtre et de l'annulation de la pièce. Il y avait même un entrefilet venimeux pour demander que « cette pièce surfaite soit enfin retirée du répertoire ».

Elle déjeuna avec appétit en lisant le journal et en pensant à Ivanel. C'était pas si mal, la soirée de la veille après tout. Pourquoi s'était-elle encombrée d'un Illian qui détestait sortir, aller au cinéma ? Il ne rêvait que de son silico-car et des longues randonnées qu'ils feraient, par exemple jusqu'au viaduc qui tentait de traverser la banquise vers l'inlandsis panaméricain. Bien des gens commençaient de s'y rendre, mais c'était encore une expédition hasardeuse car on devait emporter ses provisions de carburant et de nourriture pour affronter la traversée. Peu à peu, des colons s'installaient sur les branches latérales ou sur les noeuds ferroviaires, mais la vie y était quand même difficile.

Elle s'installa devant la télé mais le programme ne l'intéressait pas. Aux informations on parla des Rénovateurs du Soleil et des dernières arrestations, dont celle de cet acteur de théâtre qui se nommait Sully. On pensait que le milieu artistique était une pépinière de gens douteux qui complotaient contre la Compagnie.

Un journaliste, connu pour ses commentaires virulents contre le relâchement des mœurs et le goût des habitants pour la vie facile, vint déclarer qu'à son avis il s'agissait d'un véritable complot destiné à briser l'élan dynamique de la Compagnie de la Banquise.

— Qui dit Rénovateurs dit aussi débauchés, laxistes, marginaux, oisifs, faux artistes, faux écrivains, faux peintres. On ne peut pas tolérer cette dégradation des valeurs sûres. Il faut réagir, il faut que les voyageurs se prennent en main.

C'était vrai que désormais on appelait les gens de la Compagnie des voyageurs. Mais cette appellation avait du mal à s'implanter et

n'était pas populaire.

Quand on sonna à sa porte, elle pensa à Ivanel et ouvrit sans crainte. Après treize ans passés sans le revoir elle reconnut Liensun dans les traits de ce jeune garçon qui la fixait avec curiosité.

CHAPITRE III

Il mangeait voracement, presque salement, trouvait-elle, et aussi avec un mépris visible pour la nourriture fine qu'elle lui servait. Depuis la veille, il se cachait dans la gare des trams et avait dû ruser pour trouver son domicile.

— Tu ne voulais plus me voir, hein ?

— On traque les Rénos, les Rénovateurs.

Il regarda une orange avec méfiance.

— C'est quoi ?

— Il faut enlever cette peau orange et c'est plein de jus.

On leur en vendait à un prix raisonnable mais elle n'en achetait pas toujours.

— Comment as-tu fait ?...

— Je t'ai repérée hier au soir du côté de ce grand bâtiment qui ressemble à un vieux temple grec.

— Le théâtre.

— J'ai suivi les ondes de ta pensée, mais à cause de ces engins électriques tout s'est brouillé... Puis j'ai commencé à tourner en spirale depuis la gare des trams. Une patrouille m'a interpellé et j'ai dû filer jusqu'à mon refuge.

— C'est où ?

Il la regarda avec méfiance. Quand elle l'avait quitté, il avait cinq ans mais ne ressemblait pas ainsi à son père.

— Tu m'as laissé tomber, oui, dit-il parce qu'il avait lu sa réflexion intime.

— Tu n'en avais que pour Ma Ker.

— Elle est chouette. Ma mère, ma grand-mère et grâce à elle j'en

sais autant que n'importe quel savant de cette Compagnie minable.

Il mordit dans l'orange pelée.

— Pas terrible.

Le jus coulait sur son menton et il en reprit quand même une autre. Mille calories sur le marché, pensa la jeune femme.

— Tu es devenue pingre en plus, fit-il et elle rougit ; il ne laissait rien passer.

— Que se passe-t-il là-bas ?

— Dans notre Compagnie Internationale des Dirigeables de la Fraternité ?

— Un peu long, non ? sourit-elle.

— Moque-toi. On en finira avec ce Kid.

— Si tu ne veux pas te faire arrêter ou seulement regarder de travers, dis le Président.

Il mastiquait les quartiers d'orange avec une sorte de rage sourde.

— Tu m'as rejeté tout hier, hein ?

— J'avais peur.

— Tu parles. Tu es allée avec ce flic. Tu vas avec n'importe qui, alors ?

— Parle-moi d'eux, là-bas. Julius Ker ?

— Il est mort. Il y a cinq ans et je préfère ne pas en parler.

— Oh, fit-elle, il était bon avec moi.

Elle détourna le visage pour cacher ses larmes.

— Greog ne s'est jamais remis de ta fuite. Il est cinglé, ce type, mais il fait du boulot. On va avoir vingt dirigeables et les derniers sont colossaux. Lady Diana, le Kid... le Président vont en baver. On va aussi faire réapparaître le Soleil. Mais on enverra un ultimatum pour que les gens fuient les banquises dans un délai raisonnable.

Jael ne comprenait pas. Soleil, réchauffement, disparition de la banquise, tous ces concepts n'existaient pas pour elle. Il le comprit et haussa ses épaules avec dédain. Cette fille qui était sa demi-sœur pataugeait dans l'ignorance crasse et l'agaçait.

— Que viens-tu faire ?

— Former un réseau de Rénovateurs.

— Tout seul ?

— Oui. Les autres sont des savants. Le seul qui ait des idées politiques, normales, c'est moi. Ils sont incapables d'organiser quoi que ce soit. Il faut que je sois derrière. Là-haut, c'était le foutoir quand on a commencé à recueillir les Rénovateurs du monde entier.

— Du monde entier ?

— Ils venaient de toutes les Compagnies. Parce qu'ils étaient persécutés, menacés de mort. Mais c'étaient surtout des sorciers, des fanatiques avec des grimoires, des incantations, des faiseurs de miracles. Si tu avais vu ça !

Il secouait la tête avec affliction.

— Ça grouillait d'imbéciles. Mais grâce à Ma, j'avais de quoi les rendre tranquilles. On a organisé tout, elle et moi. On a tout créé à partir de ce que tu as vu. C'était pas grand-chose, à ton départ.

Juste une station de chasse aux phoques dans une zone épouvantable avec cette menace constante de Jelly, une grosse amibe qui avait tendance à phagocyster toute matière organique passant à portée de ses pseudopodes. Avec des antibiotiques, de l'huile minérale et des colonies de bactéries, on arrivait à la maintenir à distance. Des chasseurs de phoques avaient fini par venir, acceptant la tutelle des Rénovateurs. Mais quand elle était partie, c'était encore la vie presque insupportable, la solitude.

— On doit approcher les dix mille et on a le confort relatif, de la nourriture et surtout des laboratoires fantastiques. On fabrique tout. Le prochain dirigeable aura cinq cents mètres de long et emportera mille tonnes. Mille tonnes, tu entends ? On pourra soulever une loco, un train moyen. On est équipés, tu sais. Et on a recueilli des gens de plus en plus intéressants. Les sorciers, on les tient à l'écart, à la production. Ils continuent leurs incantations, leurs messes noires. Un de leurs livres préférés c'est une histoire de la cosmographie, et si tu voyais comment ils interprètent ça...

Puis il la regarda et secoua la tête.

— Je n'ai rien dit.

— Tu n'as plus faim ?

— Non. Vous ne pensez plus qu'à ça dans cette Compagnie.

Vous êtes des repus et le Soleil, vous vous en foutez bien ?

— Écoute, Liensun...

— Larry Han si tu veux bien. J'ai un passeport de China Voksal. Je suis entré régulièrement dans cette Concession. Tu n'auras qu'à dire que nous nous sommes connus autrefois.

— Quand tu avais cinq ans ? C'est stupide.

— J'en fais plus, non ? Sur mon passeport j'ai vingt ans. Tu t'en souviendras ?

— Oui.

— J'ai besoin de ton aide pour trouver un logement, pour m'introduire dans certains milieux.

— Je travaille dans des serres arboricoles et...

— Ça ne m'intéresse pas. Ce flic, tu le connais bien ? Celui avec qui tu étais hier au soir ?

— Je le voyais pour la première fois.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre pour regarder les quais.

— Ces arbres, ce sont des faux ?

— Non, des oliviers. Il y en a des milliers sous serres ici et on s'en sert pour ornement.

— Du gaspillage. Ils produisent quoi ?

— Des fruits que l'on fait macérer... Un fruit huileux.

— C'est vrai qu'il y a des plantes qui fournissent une sorte d'huile minérale ?

— Il paraît, dans des serres-rizières, je crois. Mais c'est très loin d'ici, à cent kilomètres vers l'Est.

Il se retourna vers elle.

— Tu sais ce que je vais faire ?

— Non, à part former des groupes de Rénovateurs, je ne vois pas ce que tu vas faire ?

— Nous avons besoin de cette Compagnie, de sa technologie pour continuer notre course vers le Soleil. Nous y parviendrons.

— Le Président ne vous laissera pas faire.

— Oh, nous en viendrons à bout. J'ai déjà pensé à quelque chose qui peut le forcer à accepter, sinon nos conditions, mais du moins

d'adopter une attitude moins intransigeante.

Il reprit une orange, mordit dedans sans la peler et grimaça.

— Quelle horreur !

— D'autant plus qu'on injecte dans la peau une substance qui empêche le fruit de geler lors de son transport.

Il s'approcha d'elle, la prit aux épaules.

— Tu as des nouvelles de Lien Rag, mon père ?

— On le dit mort depuis dix ans.

— Et Jdrien, mon demi-frère ? Où est-il ?

CHAPITRE IV

Depuis son retour, Yeuse menait une vie austère, n'assistait plus régulièrement aux soirées artistiques.

Ainsi elle avait trouvé un prétexte pour ne pas se rendre à la première d'un opéra donné par une troupe transeuropéenne. Elle n'avait même pas voulu les rencontrer et R trouvait que c'était vraiment inexcusable.

— Tu es de là-bas, ces gens sont fortement déçus. Blessés également dans leur amour-propre. Il n'y avait aucun personnage officiel. Et ils ne sont même pas invités à donner une représentation à Titanopolis.

Yeuse le regardait sans le voir, comme si elle pensait à autre chose.

— J'ai l'impression que notre cher Président va réduire les activités artistiques de la Compagnie à cette seule station. Il craint la contagion pour les autres, pense que de nombreux Rénovateurs se cachent dans nos rangs. Moi-même je deviens le suspect de premier plan. L'interdiction de ma pièce à Hot Station, sous le prétexte que Sully était un Rénovateur, ne tient pas. Il y a une offensive générale et tu es la seule à pouvoir aller trouver le Président pour lui signifier qu'il fait fausse route.

Yeuse soupira.

— Tu t'en moques, n'est-ce pas ? fit R d'une voix douce. Il y a un mois que tu es de retour de l'Ouest. Pendant des mois je suis resté sans nouvelles et tu es revenue avec ces deux corps, celui de Leouan, celui de Harl Mern l'ethnologue. Lien Rag n'était pas avec eux. Tu as fait faire une autopsie très précise des deux corps, tu sais que cet homme et cette femme sont morts de froid, congelés, après avoir

reçu une piqûre anesthésiante.

— Ils se sont vus mourir.

— Oui, mais sans souffrir. Tu penses que Lien Rag s'est miraculeusement réveillé au milieu des cadavres et a pris ses jambes à son cou dans cette minuscule station où il n'aurait pas trouvé un complice ? C'étaient tous des fanatiques et ce Melkian qui t'a entraînée là-bas ne valait pas mieux, même s'il avait des remords.

— Il en est mort.

— Tu devrais oublier tout ça maintenant, reprendre la direction de tes affaires. Il y a tant à faire. Nous devons prouver au Président que notre action culturelle est importante, qu'elle contribue à l'épanouissement de sa Compagnie, à son prestige. Tu gâches nos chances.

— Oh, je t'en prie.

Elle se leva et se servit un peu de vodka puis retourna lui en préparer un verre.

— Donne-moi quelques jours encore.

— D'accord.

Il but une gorgée.

— J'ai étudié les papiers laissés par Lien Rag, notamment sur cette histoire de pape. Tu sais, Grégoire XVII, qui s'était enfui vers le Nord lors de la Grande Panique alors que la masse des gens se ruait vers le Sud ? On croyait que la Méditerranée ne gèlerait jamais et serait une source de régulation thermique. On affirmait que sur ses rives il y aurait toujours une certaine tiédeur mais là n'est pas mon propos. Je me demande si ce Grégoire XVII n'allait pas rejoindre un de ces vaisseaux spatiaux venus au secours des Terriens.

— Un vaisseau spatial, spécial pape, fit Yeuse avec humour.

— Si tu veux. Lien Rag s'est vraiment attaché à reconstituer l'itinéraire du pape et celui de ses successeurs.

— Le vaisseau aurait quand même pu atterrir plus au sud.

— Au milieu de ces millions de gens fous de terreur, affamés, prêts à tout pour quitter la Terre ? Tu imagines les bords de la Méditerranée à cette époque ? Avec des centaines de millions de

gens qui s'y entassaient ? Ça devait grouiller. Lien Rag a dû avoir cette idée, même s'il ne l'a pas prouvée.

— Le vaisseau serait là-bas sous les glaces ?

— L'un des vaisseaux que les radios annonçaient sans arrêt. Il n'y a pas de légende sans fondement.

— Bon, et alors tu veux en retrouver un et rejoindre une autre planète ensoleillée ?

— Non... Je ne veux pas quitter la nôtre, même si elle est glacée, sans soleil avec cette croûte blême au-dessus de nos têtes, mais on peut rêver qu'il y a des Terriens, au-delà de cette poussière lunaire, qui peuvent nous aider ?

— À faire reparaître le Soleil ? Tu vois, toi aussi... Tu n'as pas étudié innocemment les documents d'autrefois... Tu es dans le fond favorable à un retour de ce Soleil...

— Tu vas me dénoncer ? fit-il en souriant.

— Nous sommes un foyer où les gens peuvent attraper ce virus dangereux. Je comprends le Président. Nous portons en nous les germes destructeurs de son empire. L'Empire du Titan. Un jour il se fera couronner roi, empereur ou je ne sais quoi. Il y glisse tout doucement. Pourquoi voulons-nous détruire cette société ferroviaire qui, ici par exemple, nous gave de bienfaits ? Bien sûr, ailleurs c'est autre chose et ce que j'ai vu dans les stations perdues du Middle West banquisien n'est pas très réjouissant. Mais si les glaces fondaient, que deviendraient ces pauvres gens qui n'ont même pas les moyens de s'enfuir ? Et où faudrait-il aller ? Vers les inlandsis ? Lien Rag pensait que seules les hautes montagnes émergeraient. Ou alors il faut construire des arches de Noé par milliers, décider que désormais les wagons pourront flotter en cas de pépin. Tu te souviens de ces huit jours épouvantables que nous avons vécus ici, il y a treize ans, je crois ? La banquise s'ouvrait en fissures profondes. Elle ne fondait pas lentement. Des trains s'engloutissaient. On ne pouvait pas prévoir les lignes de fracture et on ne peut toujours pas le faire.

— On n'y songe pas, on ne prévoit rien et pourtant la température ne cesse de remonter.

— Moins que prévu il y a dix ans. On parlait d'un degré perdu

tous les six mois, si bien qu'en vingt ans on aurait dû vivre aux alentours du zéro Celsius. Mais depuis le mouvement s'est ralenti et en dix ans on n'a perdu en moyenne que cinq degrés. Je dis bien en moyenne, car dans certaines zones le froid est beaucoup plus terrible qu'avant.

Elle retourna se servir à boire, interrogea R du regard, mais il refusa qu'elle remplisse à nouveau son verre. Il ne lui faisait pas de remarque mais pensait qu'elle buvait trop depuis son retour. Il se doutait qu'elle lui cachait quelque chose mais respectait son mutisme. Elle avait rencontré Jdrien, le fils de Lien Rag, et cette entrevue qui s'était prolongée plusieurs jours l'avait profondément marquée.

— J'irai trouver le Président, dit-elle. Je ferai le voyage. Il est dangereux de concentrer la culture dans cette station de Kaménopolis, d'obliger les gens à venir ici pour assister aux spectacles, consulter les bibliothèques, voir de la peinture ou de la sculpture... Ensuite ils peuvent exiger une sorte de visa pour ceux qui voudront venir visiter Kaménopolis. Ainsi ils filtreront les gens.

— À Hot Station ils ont perquisitionné chez ceux qui protestaient contre l'interdiction de la représentation de ma pièce.

— Je sais. Le Président a décidé une grande chasse aux Rénovateurs à travers toute la Concession. Pourquoi s'en sont-ils pris à son Viaduc, pourquoi les Rénovateurs ont-ils caché des balises qui guidaient les monstrueux dirigeables ? C'est stupide comme tactique.

— C'est une proie facile et à portée de dirigeable. La Panaméricaine est beaucoup plus lointaine, il faut traverser une banquise mal connue.

Il la regarda en dessous.

— Sauf pour toi, Jdrien et Lien Rag ? Tu ne m'as jamais dit comment vous avez pu vous en tirer, alors que les réseaux n'existent plus, dit-on.

— Nous avons eu de la chance.

— On a murmuré contre vous à l'époque, vous accusant d'avoir utilisé des moyens proscrits par les Accords de NY Station. Un traîneau à voile ? Un dirigeable peut-être ? Une nacelle accrochée à

une centaine de goélands dressés ?

— On voit que tu es écrivain, dit-elle, tu délires... Il faut que j'aille trouver le Président.

Qui savait qu'il existait des Hommes-Jonas qui vivaient en symbiose avec les grandes baleines ? Ils avaient voyagé dans le ventre de ces cétacés, sous et sur la banquise, dans des cellules spéciales aménagées dans ces corps énormes, respirant l'oxygène et mangeant la nourriture filtrés dans le système sanguin de l'animal. Jdrien s'en souvenait-il encore ?

— Je pars ce soir, dit-elle.

CHAPITRE V

Lui aussi avait fini par rentrer parmi les siens, rejoignant les Roux du Dépotoir. Les Hommes du Froid lui avaient construit son palais en ossements de baleines et en peaux de phoques, doublé d'une carapace de glace protectrice. Dans des cheminées conçues par lui il faisait brûler de l'huile de baleine dans des sortes de braseros. Métissé de Roux, quinze degrés lui suffisaient amplement.

Mais cette chaleur éloignait ses amis qui, à zéro degrés, commençaient d'avoir des ennuis physiologiques. Il existait donc un immense sas où il les recevait. Certaines Filles Rousses venaient aussi l'y rejoindre, car toutes rêvaient de mettre au monde un enfant de lui. Il s'y refusait et évitait de les féconder.

Yeuse frissonna lorsqu'elle dégraça sa combinaison, se rapprocha du foyer. L'huile de baleine y brûlait avec une odeur assez désagréable mais la chaleur y était plus perceptible. Les flammes montaient dans le conduit en os noircis.

— J'ai continué de chercher la trace de mon père mais en vain. Cet homme, qui a échangé son passeport transeuropéen au nom de Lien Rag contre celui de ce Xemy, a disparu après tant d'années. Je garde peu d'espoir. Seul un métis de Roux travaillant avec les Hommes du Chaud peut un jour découvrir un renseignement et me le transmettre. Non, je n'y compte plus.

Elle s'assit sur la peau de phoque et regarda les flammes.

— Il ne fallait pas revenir, dit-il.

— Depuis un mois j'y songe nuit et jour.

Chez lui, il portait une sorte de robe de chambre en fourrure de loup qui se fermait à la taille et elle mourait d'envie de défaire la ceinture nouée négligemment.

— Tu es comme ma mère, dit-il soudain debout derrière elle. Tu m'as protégé alors que je n'étais qu'un bébé, tu as tué pour moi un officier sibérien, tu as pris tous les risques. Et pourtant nous avons fait l'amour là-bas dans cette misérable station-cimetière, en sachant que le cadavre de mon père pouvait s'y trouver.

Elle ne voyait plus que ces flammes bleues et jaunes qui parfois s'enflaient brusquement et grimpent très haut dans le conduit.

— Les Roux couchent à l'occasion avec leur mère, leur sœur, il n'y a pas de famille, juste un clan, une horde, une tribu. Mais je suis aussi du Chaud et ce tabou doit exister dans mes gènes puisque j'ai fait ça avec l'impression de commettre un crime. C'était d'autant plus délicieux.

Elle se renversa, le regarda à l'envers. Puis lentement elle défît sa combinaison sur ses seins opulents, sur son ventre blanc, nacré, la touffe noire de son sexe. Elle lança sa main et lui agrippa le genou droit, frémît de voir la robe de chambre s'agiter à hauteur du pénis.

— Nous parlerons ensuite, dit-elle.

Il ouvrit le vêtement et elle dévora du regard ce fourreau très long d'où surgissait une boule pourpre.

Plus tard ce fut lui qui prépara le repas, le thé brûlant très sucré.

— Tu vis comme nous ?

— Pour la nourriture, oui. Mon goût est raffiné et la viande de baleine ou de phoque... J'en ai avalé durant des mois sans me plaindre, mais désormais...

— Tu vas rester ici ?

— Je veux méditer longuement sur ma destinée, mon père, les Roux, ce rôle de Messie qu'on veut me faire jouer. J'ai essayé de prêcher pendant des mois mais j'ai compris que je ne suis pas fait pour ça. Ou que je ne suis pas prêt, il faut que je décide.

Dans la nuit elle se réveilla dans ses fourrures et vit qu'il alimentait le feu en morceaux d'huile figée. Puis il s'assit pour contempler les flammes.

— Je peux te rejoindre ?

Elle vint s'asseoir à ses côtés. Elle était nue mais il faisait bon dans cette pièce. Lui par contre devait avoir trop chaud, mais pour

elle il supportait cet excès de température.

— Il est venu du nord, dit-il soudain. Nos esprits se recherchent, tâtonnent sans oser s'affronter mais je sens qu'il n'est pas loin.

— Liensun ?

— Mon demi-frère.

— Dans la direction de Hot Station ?

— Peut-être. Il me hait. Il pense que je suis le symbole même du Froid avec les Roux et lui a été élevé pour ramener le Soleil.

Yeuse frissonna et le regarda.

— Tu es sûr ?

— Il pense à une femme âgée qui doit être très savante et qui doit appartenir aux Rénovateurs scientifiques. Il n'aime qu'elle. Il pense aussi à des dirigeables colossaux qui sont en construction. Il rêve que la banquise se morcelle en îles nombreuses, que ces îles finissent par se réduire sur l'océan. Il pense que les Hommes du Froid disparaîtront.

Elle aurait voulu prendre sa tête et l'appuyer contre ses seins, comme lorsqu'il était tout petit, mais l'homme qu'il était devenu lui interdisait ce geste et ce fut elle qui vint niché sa joue contre son épaule. Mais elle dut fermer les yeux pour ne pas être tentée par la fourrure dorée du ventre, le phallus à demi assoupi.

Lien Rag n'avait jamais accepté l'idée qu'un autre enfant était né de lui là-bas dans le nord, dans cette petite Compagnie des Ferrailleurs dirigée par une énorme matrone, qui faisait un enfant chaque année pour agrandir son clan et garder le pouvoir. Lien Rag lui avait raconté comment elle l'avait piégé avec une de ses très jeunes filles dont elle ne se souvenait plus du nom. Lien Rag s'était trouvé ligoté sur un lit et cette fille, avec des baisers et des caresses passionnées, l'avait enflammé. Au dernier moment, sa mère s'était substituée à elle pour recevoir sa semence, mais Lien Rag estimait qu'elle n'avait pas été forcément fécondée et que ce Liensun pouvait être l'enfant d'un autre. Mais les Roux, toujours à l'affût d'une belle histoire à raconter, avaient appris l'existence de cet enfant, et désormais Jdrien devait affronter cette dualité, même si elle était fabriquée de toutes pièces.

— Liensun a les mêmes dons que moi, la télépathie, la

télékinésie. Il a reçu en outre une éducation scientifique très poussée, au point que je me sens très inférieur vis-à-vis de lui.

— Que vas-tu faire ?

— Attendre. Le laisser venir à moi. Pour parvenir jusqu'ici, il devra forcément se trahir.

— Il aurait quitté cette Compagnie du nord ? À treize ans ?

— Ce n'est plus un enfant, son apparence est celle d'un garçon de vingt ans, d'après mes estimations. Son cerveau est celui d'un adulte. C'est un être brutal, sournois, mal embouché.

Yeuse sourit :

— Il dit de vilains mots ?

— Il les pense surtout. Il a un regard très déplaisant pour les autres, surtout pour les femmes. Mais je crois qu'il n'a jamais fait l'amour.

— Dans ce cas tu es très en avance, puisque dès que tu t'es réfugié ici, à l'âge de huit ans, tu as été rapidement initié par les petites jeunes filles du Dépotoir.

Jdrien sourit.

— Ce n'était pas facile. J'avais peur et il fallait le faire dans le froid. Mais j'ai trouvé ça agréable quand même. Tu sais, mon peuple n'a qu'une vie limitée. À trente-cinq ans les adultes sont déjà vieux. Les femmes n'enfantent guère au-delà de vingt-cinq ans. Les enfants commencent très tôt leur vie sexuelle, entre six et huit ans... Mais il y a des vieillards qui doivent atteindre soixante-dix ans, rares mais il en existe.

Yeuse alla se réfugier sous l'amas de couvertures car elle commençait d'avoir froid.

— Tu viens ?

Puis elle éclata de rire.

— Faire l'amour à une vieille de trente-huit ans.

Mais chez les gens du Chaud la vieillesse venait de plus en plus tôt et les femmes connaissaient la ménopause vers les quarante ans. La taille des gens diminuait également et ils se flétrissaient très vite. Dans trois siècles ils ne seraient pas plus grands que le Président qui mesurait un mètre dix.

CHAPITRE VI

Le Président examinait chaque objet saisi avec dégoût. Il y avait des livres, de faux grimoires, des représentations ahurissantes du Soleil par exemple. Souvent il avait la forme d'une roue flamboyante qui faisait son chemin sur la planète glacée. Des images naïves, mais aussi des œuvres plus élaborées, des sortes d'icônes incrustées d'or.

— Ça ne suffit pas, cria-t-il soudain. Je me fous des Rénovateurs sorciers. Ils sont cinglés, croient que la magie va suffire à faire réapparaître leur astre-dieu... Il me faut les gens ordinaires, sensés, ceux qui ne rêvent pas mais qui croient que la science peut leur rendre chaleur, lumière et l'herbe tendre avec les papillons.

Lichten, le chef de la sécurité, ne disait rien. Il se tenait à distance, sachant que le Président n'aimait pas qu'on domine son mètre dix.

- Les interrogatoires ?
- Ceux des équipages des dirigeables ?
- Tous les interrogatoires.

— Ils ne donnent pas grand-chose... Ces sectes dispersées ont pour la plupart été découvertes. Je comprends votre désappointement mais nous progressons quand même.

Le Président prit une médaille en plastique sur laquelle était gravé un Soleil avec ses rayons. Une sorte d'image sainte que les Rénovateurs portaient à même la peau et qui passait pour guérir les engelures par exemple.

— Cet acteur, ce Sully, en fait c'est un pseudonyme, il joue les Rénovateurs sorciers mais je ne suis pas dupe. Lui appartient à une autre espèce, j'en suis persuadé sans pouvoir le prouver pour le moment.

— Il faut pousser l'interrogatoire.

— Jusqu'à quel point ? demanda Lichten.

Le président haussa les épaules et se dirigea vers la sortie. Il emprunta un couloir translucide qui le conduisit jusqu'à la Présidence proche et réintégra son bureau, toujours suivi par Lichten.

— Kaménopolis est un foyer d'incubation pour les Rénovateurs. Une nouvelle race, ni sorciers ni scientifiques, mais romantique, intellectuelle, qui peut préparer les esprits à un éventuel réchauffement, bien mieux que les incantations ou les expériences à haut risque.

D'un coup de poing le Président trahit sa fureur.

— Kaménopolis, on en revient toujours à cette saleté de station. Il y a dix ans, je voulais la faire disparaître pour toujours. Je rêvais de l'écarteler, d'atteler ses maisons mobiles à quatre puissants remorqueurs et de les disperser vers les points cardinaux, j'aurais mieux fait.

Il lança son fauteuil électrique dans la pièce jusqu'à l'immense baie d'où il pouvait regarder la coupole qui protégeait le palais du froid. Il avait édifié une ville cristalline, florissante, belle, propre, où il faisait bon vivre, mais qui manquait d'âme. L'âme était là-bas à Kaménopolis avec ses écrivains, ses comédiens, ses artistes et surtout cette femme, Yeuse, amie de toujours, qui ne craignait pas de l'affronter, de leur rappeler leur passé dans ce cabaret érotique qui se traînait sur les réseaux transeuropéens avant de se retrouver en Sibérienne.

— Votre amie a décidé de venir vous rencontrer.

— Ici ?

— Elle a passé une nuit dans le Dépotoir auprès de Jdrien le Messie. Son loco-car est en route pour ici depuis.

Le Président savait ce qu'elle venait faire. Il avait quelques heures devant lui pour décider s'il la recevrait ou s'il partirait en inspection sur le viaduc, mais elle ne lâcherait pas prise facilement.

— Je me demande si elle accepterait une représentation dans une autre Compagnie, pensa-t-il à voix haute.

Lichten approuva :

— Pas en Panaméricaine, Lady Diana la refusera.

— En Transeuropéenne... Elle doit commencer à s'ennuyer dans Kaménopolis... Tout a été créé pour la culture, en dix ans... Maintenant il me semble qu'un poste de diplomate... Nous avons de plus en plus d'échanges avec la Transeuro et ils seraient flattés que nous leur expédions un ambassadeur, et surtout une ambassadrice aussi réputée... Je reconnaissais que Yeuse est très appréciée dans les milieux intellectuels de la planète et que désormais nous recevons des troupes de théâtre, des danseurs, des orchestres d'un peu partout.

— Pourquoi pas la Sibérienne ? fit Lichten.

Le président éclata de rire.

— Nous verrons plus tard.

— Pendant son absence nous pourrions...

— Prudemment, n'est-ce pas, prudemment. Mais si Kaménopolis est un nid de pourriture il faudra l'écraser.

— Et si elle refuse le poste d'ambassadrice ?

Le président retourna à son bureau à toute vitesse.

— Ce R, son mari, doit avoir envie de compléter sa documentation sur la Grande Panique afin de poursuivre la rédaction de sa grande série. Là-bas il aurait tout loisir de le faire. Je pense qu'il essayera de l'influencer, sinon elle comprendra très vite qu'elle a eu tort de refuser cette promotion. Je n'ai pas envie de tergiverser plus longtemps avec les Rénovateurs. Ils m'ont déclaré la guerre, je vais contre-attaquer sur tous les fronts. Notre prestige est en jeu, alors que nous sommes sur le point de devenir une grande, une très grande Compagnie, le viaduc doit pouvoir continuer vers l'est sans toute cette protection encombrante et onéreuse.

— Il doit rester des balises sur l'ouvrage. Nous ne les avons pas toutes trouvées. Certaines peuvent émettre sur une fréquence inconnue ou par ultrasons, infrarouges ou tout autre système.

— Je sais, dit le président... Vous avez des nouvelles de Jdrien ?

Lichten savait que le président souffrait de cette séparation avec son fils adoptif, et que c'était peut-être le seul être auquel il était vraiment attaché.

— Depuis qu'il est rentré au Dépotoir c'est difficile. Les Roux protègent sa tranquillité. Il paraît très affecté par son échec dans la recherche du cadavre de son père. Il ne paraît plus songer à aller de tribus en tribus pour prêcher la bonne parole. En fait, mes services pensent qu'il est en plein désarroi et qu'il ne croit plus à son rôle de Messie.

— Peut-être par fidélité à son père qui était méfiant à ce sujet.

— De ce fait il est dans une position équivoque. Nous pensons aussi qu'il regrette la vie des Hommes du Chaud, la possibilité d'étudier, de se cultiver, de parler notre langue. Ses rapports avec les Roux se réduisent à quelques obligations routinières, à l'écoute de vieilles légendes, d'histoires déformées. Il souffre de solitude, de manque de tendresse. Les Filles Rousses voudraient se faire faire un enfant par lui mais, paraît-il, il s'efforce de ne pas les féconder. Je ne sais quel moyen contraceptif il utilise.

— Je ne vous en demande pas tant, fit le Président gêné qu'on évoque aussi crûment la vie amoureuse de son fils adoptif. Il le voyait toujours bébé, enfant. Il adorait l'avoir près de lui à cette époque, le considérait vraiment comme son propre enfant.

— La visite de Yeuse a dû lui faire le plus grand bien. La barrière du froid n'est pas un obstacle entre eux pour certaines manifestations sentimentales.

Le Président ne réalisa pas tout de suite ce qu'insinuait Lichten qui continuait de raconter comment se passait la vie de Jdrien.

— Il possède un beau palais en os, peaux de phoques et le tout recouvert de glace comme un énorme igloo.

— Un instant, que signifiait cette barrière du froid ?

Lichten détourna son regard.

— Nous pensons qu'entre Yeuse et lui existe une relation sexuelle.

— Vous pouvez le prouver ?

— Pas exactement.

— Alors taisez-vous !

Dans le temps, il avait en secret désiré follement Yeuse, et n'admettait pas que son fils adoptif obtienne d'elle ce qu'il n'avait

jamais osé lui demander.

CHAPITRE VII

Liensun se leva soudain et saisit le poignet de sa demi-sœur.

— Ce flic revient ici, il pense à toi, il vient pour coucher avec toi. Tu te souviens de mon nom ?

— Larry...

— Larry Han, bon sang, fais un effort. Tu n'as pas changé en huit ans, toujours aussi stupide.

Jael ne put empêcher des larmes de monter à ses yeux. Il était dur, méprisant. Elle l'avait sauvé lorsque les pirates avaient envahi le Clan des Ferrailleurs, s'était sacrifiée pour lui avec les chasseurs de phoques.

— Il sera déçu, jaloux de me voir là. Mais essaye de te débrouiller, d'accepter de sortir avec lui.

Le policier avait dû prendre le tram car il arrivait à pied, portant un petit paquet. Il grimpa les marches du wagon et sonna.

— Salut... J'avais justement quelques heures devant moi et j'ai pensé venir...

Il aperçut le jeune garçon et fronça les sourcils.

— Vous avez une visite ?

— Un vieil ami qui arrive de China Voksal. On s'écrivait et il pense trouver du boulot ici.

— Larry Han, se présenta son demi-frère.

Ivanel hésita un peu à lui serrer la main et parut perplexe. Jael savait que Liensun fouillait les pensées de son amoureux et tiendrait compte du moindre jugement suspect. Elle s'attendait au pire, mais Ivanel lui tendit son paquet.

— Juste des bonbons d'importation. Ils viennent d'Africania et

sont spéciaux.

Elle poussa une exclamation joyeuse, défit le paquet avec un peu trop de nervosité et d'enthousiasme. Le flic allait se douter de quelque chose.

— Je pensais qu'on aurait pu aller faire un tour.

— Oh, vous gênez pas pour moi, dit Liensun. Je vais juste me faire tout petit le temps que je trouve un travail et une couchette.

Ivanel l'inspecta des pieds à la tête.

— Vous savez, ici, il y a les phoques à chasser, à dépecer et les serres. Si vous acceptez les hygros vous trouverez du boulot bien payé. Jusqu'à dix mille cals par jour. Mais c'est dur, très dur.

— Oh, je suis prêt à tout. Mais surtout j'aimerais devenir policier ferroviaire.

Ivanel plissa ses yeux avec méfiance, regarda Jael de côté.

— Il sait que je suis flic ?

— Non, elle ne m'a rien dit, mais vrai, vous appartenez à la PF ? Vous venez des Aiguilleurs peut-être ?

— Oui, c'est ça, les Aiguilleurs. Vous savez, un étranger n'a pas beaucoup de chances de devenir flic ici. Il vous faudra travailler des années pour obtenir un passeport de la Banquise et ensuite ce sera dur. Vous venez de China Voksal ? Ce sont des collectivistes, là-bas, non ?

Liensun le prit à la légère.

— Oh, pour ça oui, et même un peu trop pour mon goût. Je préférerais vivre ici.

— Vous avez un passeport ?

— Ivanel ! s'exclama Jael inquiète.

— Écoute, les choses seront plus nettes ainsi, tu comprends ? Il y a un grand chambardement chez nous avec ces Rénovateurs et le contrôle des étrangers devient plus strict.

— Mais ne t'inquiète pas, Jael, dit son demi-frère, c'est normal après tout.

Le policier feuilleta le passeport, prit ensuite quelques notes avant de le rendre au garçon.

— Vous ne faites pas vingt ans et en plus vous me rappelez

quelqu'un de connu.

— Un chanteur, un acteur ? fit Liensun souriant. Oh, vous me faites bougrement plaisir car j'aurais bien aimé faire une carrière artistique. Je pense, si je ne peux pas faire un flic, aller à Kaménépolis...

Il regretta aussitôt d'en avoir dit trop car, dans le cerveau d'Ivanel, le nom de Kaménépolis s'inscrivait comme terme d'une équation du genre : Kaménépolis = Rénovateurs + marginaux + parasites de la société ferroviaire.

— C'est un sale coin, dit Ivanel. On va vous trouver du boulot dans une hygro. Juste quelques mois, ensuite vous irez trouver un toubib qui ordonne votre changement d'affectation. C'est le processus et de toute façon on ne peut pas passer sa vie dans un endroit saturé d'humidité pour les germes de blé, de soja, les tomates, tous les fruits rouges, les légumes verts.

— Ce serait chouette, dit Liensun qui continuait de lire dans le cerveau du policier comme dans un livre d'images naïves. (Ivanel gardait quelques soupçons, mais semblait aussi vouloir faire plaisir à Jael. Il était vraiment amouraché d'elle et Liensun s'en réjouissait.)

— Je vais me préparer, dit Jael, j'en ai pour cinq minutes. Servez-vous de la bière.

Liensun alla en chercher une bouteille dans le compartiment frigo et apporta aussi des verres.

— Que faisiez-vous à China Voksal ?

— Docker, sur les quais de transit. Je déchargeais des trains-cargos venus de Sibérienne. Un foutu travail.

Dans son esprit méthodique le policier faisait des comparaisons avec des clichés de criminels, de Rénovateurs recherchés. Le garçon ne ressemblait à aucun d'eux jusqu'ici et Ivanel continuait mentalement à chercher, sans se douter que ses soucis n'échappaient pas à son vis-à-vis.

— Buvons à votre travail, dit le policier. Pour la couchette on vous trouvera un petit compartiment, mais il faut compter près de mille cals par jour.

— La vie est chère partout, dit Liensun.

Ils continuèrent de bavarder et en définitive Ivanel gardait toujours un doute sur la personnalité de ce garçon. Il se demandait aussi si Jael avait couché avec lui.

— On s'est connus dans la compagnie Sun-Ho, par hasard. Elle y travaillait dans une fabrique d'automates. Là-bas ils sont spécialisés... Les oiseaux par exemple. Ils en fabriquent qui volent, chantent et picorent. C'est très cher. Très méticuleux comme travail.

— Vous aviez douze ans ?

— Là-bas on travaille jeune. C'est ensuite que j'ai essayé China Voksal...

— Vous avez connu des Rénovateurs dans cette Compagnie ?

— Vous parlez des types qui adorent un dieu appelé Soleil ? Sûr que j'en ai connu. De vieux Asiatiques un peu fêlés qui se réunissaient dans un wagon à la réforme pour prier et chanter. Complètement toqués, ces mecs-là !... Jamais eu envie de les rejoindre, ça non, pas plus que les collectivistes...

— Un instant, dit Ivanel. Il faut que j'aille passer un coup de fil. Je vois une cabine là-bas dans le jardin.

Une cabine d'où on pouvait être appelé et appeler. Tous les locataires pouvaient entendre la sonnerie et le premier qui allait décrocher prévenait les autres.

Liensun s'approcha de la fenêtre et essaya de lire dans la pensée du flic qui devait appeler son Central. Mais Ivanel se contenta de donner des chiffres à la suite. Un code que le garçon ne pouvait comprendre et qui l'inquiétait un peu. Ivanel raccrocha et revint juste comme Jael sortait de la salle de bains.

— Ça y est, je suis prête.

— Un instant, dit le policier, j'ai demandé un renseignement à mon bureau. Un truc que je me suis brusquement rappelé.

Jael n'osa pas regarder du côté de Liensun mais le garçon murmura en elle de ne pas s'inquiéter.

— Où va-t-on aller ?

— Déjeuner quelque part, dit Ivanel.

— Ça, c'est une bonne idée... Larry, tu trouveras de quoi te faire le repas.

— D'accord, ne vous inquiétez pas. Je vais en profiter pour me reposer.

On rappela Ivanel et cette fois Liensun put lire dans sa pensée, soupira de soulagement.

— Il avait demandé des vérifications sur mon visage selon un code bien précis, chaque chiffre correspondant à une caractéristique, nez droit par exemple, yeux verts, bouche mince, cheveux clairs... Ils n'ont rien sur moi.

Elle ferma les yeux.

— Je ne vais plus vivre désormais.

— Ne t'inquiète pas, petite sœur, tout ira bien. Quand je travaillerai dans les hygros il m'oubliera vite, tu verras.

Elle s'en alla avec le policier qui appela une draisine-taxi dès qu'il le put.

— Oh, fit-elle, on gagne bien sa vie chez les flics et on ne radine pas.

— J'ai touché une prime moi aussi, sur l'arrestation de cet acteur, Sully.

— Ta femme n'en a rien vu ?

— Oh, ça ne la regarde pas.

Mais durant tout le repas il ne cessa de l'interroger, mine de rien, sur son demi-frère. Chaque fois qu'elle voulait parler d'autre chose il ramenait la conversation sur ce Larry Han.

— Tu m'embêtes à la fin, dit-elle avec colère, tu n'oublies jamais ton métier. Est-ce que je te parle d'orangers, moi ? C'est un copain, c'est tout, et il finira par s'en aller.

— Tu as couché avec lui ?

— Tu parles, il avait douze ans quand je l'ai connu.

— Mais ce matin, avant que j'arrive ?

— Il ne me tente pas.

Le policier repoussa son assiette et alluma un cigare euphorisant.

— Je connais ce gars. J'ai vu sa tête quelque part. Il doit ressembler à quelqu'un qui est dans ma mémoire, mais qui ? Tu n'as pas cette impression ?

— Non, mentit-elle, pas du tout.

CHAPITRE VIII

Ce journaliste du *Victory* avait rendez-vous à dix heures et Yeuse le reçut aussitôt qu'il se présenta. Il était jeune, mais avait perdu un œil lors de la guerre contre la Panaméricaine et une balafre assez profonde le défigurait. Il se nommait Zeloy.

— Mais quel âge aviez-vous lors de l'attaque panaméricaine ?

— Dix-huit ans. J'étais volontaire. C'est une vieille histoire.

— Vous venez pour mon ami Lien Rag ? Quel genre d'article ?

— Je veux parler de sa disparition voici dix ans, mais en fait j'ai un projet plus ambitieux et je compte sur vous pour m'aider à le réaliser. J'ai écrit au président mais il ne m'a pas répondu. Et aussi en Transeuropéenne, mais je n'espère pas trop de ce côté-là. Je songe à une biographie aussi complète que possible sur Lien Rag.

Yeuse pensa à la bouteille de vodka non loin de là, dans un placard, se demanda si éventuellement...

Mais à cette heure du matin elle ne pouvait décemment en proposer à ce garçon.

— Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, ça ira très bien ainsi.

— Vous ne manquez pas de courage et d'ambition. Une biographie de Lien Rag ?

— C'était un personnage, un aventurier mais un scientifique, il a connu les Grands de ce monde, Lady Diana, le président, voyagé un peu partout. Il est à l'origine du fameux « Tube » que Lady Diana fait creuser dans le sens Nord-Sud sous la glace, entre les deux pôles, il a aidé, par un procédé nouveau, le Président à réaliser son viaduc. Il a failli être liquidé par les Cellules de Coordination

Populaires qui sévissent toujours dans Amertume Station...

— Vous les avez rencontrées ?

— Nul ne peut aller dans cette station. C'est une sorte de camp concentrationnaire doublé d'un asile d'aliénés. Il y a dix ans que nul n'a pu aller là-bas. Un confrère a voulu s'y glisser et n'en est jamais revenu.

Yeuse se leva, alla chercher la bouteille de vodka, deux verres. Elle les remplit, en posa un devant Zeloy mais sans rien dire, lui laissant son libre choix.

Elle but avec soulagement la première gorgée.

— Une biographie, comme c'est drôle... Je croyais que vous aviez appris autre chose me concernant.

— Je suis désolé.

— Le président m'offre le poste d'ambassadrice en Transeuropéenne...

— J'ignorais, fit-il visiblement intéressé. C'est officiel ? Je peux en parler ?

— Vous pouvez... Ça date d'hier.

— Et vous avez accepté ?

— J'ai un délai devant moi pour réfléchir... Huit jours.

— Vous quitteriez Kaménopolis ? Cette œuvre fantastique élaborée en dix ans ? La ville-phare, le centre culturel de la planète ?

Elle vida son verre.

— J'apprécie votre ironie.

— Je suis très sérieux et je vous admire vraiment.

Elle le regarda d'un air pénétré. Il l'admirait peut-être, mais la désirait-il ? Pour la circonstance, elle portait une robe rouge fendue très haut sur sa cuisse, montrant à chaque pas qu'elle ne portait rien en dessous.

Zeloy comprit que quelque chose venait de changer. Il avait noté le regard incisif, le verre vidé et qu'elle remplissait aussitôt.

— Cette proposition vous embarrassé ? Ou bien est-ce ma demande sur votre ami Lien Rag qui vous crée des problèmes ?

— Je ne serai peut-être plus là pour vous parler de lui la semaine prochaine.

— Je peux aller faire un reportage en Transeuropéenne et, qui sait, me faire nommer correspondant.

Elle sourit.

— Ce serait merveilleux...

— De toute façon, j'ai un long travail de préparation à mener avant de poser la première question. Il me demandera des mois et je voulais savoir si vous étiez d'accord.

Elle goûta à l'alcool, reposa son verre. C'était idiot de boire autant.

— Vous pensez qu'il est mort ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne sais plus.

— Ses compagnons le sont, hélas, pourquoi pas lui ? Vous pensez que Lady Diana aurait pu le faire transporter dans un endroit secret pour le faire réanimer ? L'utiliser pour son Tunnel qui, dit-on, s'effondrerait en plusieurs endroits faute d'une connaissance précise de la glace ? Lien Rag était le meilleur glaciologue du monde, non ?

— Il en rirait s'il était là...

Mourait-on lorsqu'on se disait prédestiné, sinon programmé pour accomplir une certaine tâche ? Elle ne le pensait pas.

— Vous savez, j'ai enquêté sur ces Éboueurs de la Vie Éternelle. Je me suis rendu à Stanley Station. J'ai même rencontré les Tarphys, cette famille considérée comme un clan de tueurs au service de la Panaméricaine depuis des générations, paraît-il. Ils ont la conscience tranquille et déclarent qu'ils n'ont pas liquidé Lien Rag et ses amis. Qu'en pensez-vous ?

— Pourquoi vous attachez-vous à Lien Rag ? Vous l'avez connu ?

— Non, mais il me fascine. Il est aussi le père de Jdrien, le Messie des Roux. J'ai essayé de le rencontrer mais il refuse.

Elle vida son deuxième verre et regarda le garçon avec des yeux troublés. Il y avait cette balafre mais le corps était mince, juvénile. Pour oublier Jdrien, n'était-ce pas l'homme idéal ?

— Vous avez besoin de moi pour bien des choses, si je comprends.

— Vous êtes une sorte de mémoire vivante, un pivot... Vingt

années d'Histoire de la planète sont en vous, dans vos souvenirs de Lien Rag. Vous avez sauvé son fils, je crois ?

— Oui, pour me retrouver en Sibérienne avec ce bébé...

— Vous vous rendez compte de l'épopée...

Il soupira et ferma les yeux.

— Pardonnez-moi, mais quand j'y songe je suffoque d'impatience, de bonheur, de crainte de ne pouvoir être à la hauteur. Je ne veux pas inventer, je veux retrouver les témoins. J'irai en Panaméricaine, dans la Zone Occidentale où vivent les Roux évolués, je rencontrerai le lieutenant Khol, je crois ?

— Non, Skoll, mais vous êtes bien renseigné. Il est colonel.

— Pas tellement renseigné, n'est-ce pas ? J'ai déjà des centaines de notes... J'ai un ami qui m'a rapporté de vagues détails de Transeuropéenne... Vous savez, pour les « Éboueurs », par exemple, il me faudra chercher des mois peut-être. Ce n'est pas si simple avec eux. Des points restent mystérieux. Tout le monde a longtemps pensé qu'ils nettoyaient, façon de parler, les gens ennemis de la société ferroviaire, mais est-ce vraiment la vérité ?

Yeuse n'écoutait pas, se laissant envahir par l'euphorie de l'alcool et par une excitation latente. Si elle n'avait craint d'être repoussée avec horreur, elle serait allée s'asseoir à côté de lui pour l'embrasser. Mais il était si pénétré de son sujet, si impressionné par l'histoire de Lien Rag, du moins par les bribes qu'il en connaissait, qu'il risquait d'être paralysé de respect. Elle ne voulait pas qu'on la respecte, et si elle acceptait ce poste d'ambassadrice elle deviendrait une dame engoncée dans sa fonction, pétrie par les honneurs, esclave d'une étiquette compliquée.

— Vous voulez peut-être réfléchir ? Je peux revenir un autre jour avant votre départ...

— Mon départ ?

Le Président avait été net. Ou elle acceptait, ou ses fonctions à Kaménopolis deviendraient tellement honorifiques qu'elles perdraient tout intérêt. Il voulait se débarrasser d'elle et elle entrevoyait plusieurs explications. Il ne voulait pas qu'elle protège les artistes soupçonnés de complot en tant que Rénovateurs. Ou bien il savait que Jdrien et elle... Et il s'en offusquait profondément.

— Nous nous reverrons, dit-elle sans même y prendre garde. Zeloy se levait, s'inclinait.

— C'est déjà beaucoup de m'avoir reçu aussi gentiment...

Lorsqu'il fut parti, elle parut se réveiller et soudain se précipita vers la fenêtre, mais il n'était plus sur le quai.

— Que disiez-vous au sujet des Éboueurs ? Qu'avez-vous découvert sur eux ?

CHAPITRE IX

Ce matin-là, l'ingénieur en chef Garant, qui dirigeait les travaux de pointe du viaduc, se leva bien avant l'aube. Le travail reprenait avec force depuis quelques jours et l'attaque des dirigeables paraissait oubliée. Un fort contingent d'ouvriers et de techniciens venait d'arriver dans des trains spécialement conçus pour un confort maximum, sur le chantier.

Il revêtit sa combinaison et alla tout de suite regarder la plaque éclairée qui indiquait kilomètre 5053. Il resta silencieux, ému devant ce témoignage d'efforts colossaux depuis dix ans. Certes on n'avancait pas aussi vite que prévu et cet ouvrage exigerait encore plusieurs années, il n'osait pas les compter.

Outre les nouvelles équipes techniques, les groupes de D.C.A. avaient été également remplacés. Le moral se dégradait vite dans ce coin du bout du monde, perdu entre vingt et cinquante mètres de hauteur au-dessus d'une banquise mal consolidée, à des milliers de kilomètres d'un côté comme de l'autre des stations habitées. Quelques colons s'installaient timidement jusqu'au kilomètre 2000 mais plus à l'est c'était le désert, le viaduc, les rails, les goélands dans le ciel blême, les baleines, les manchots, les morses en dessous. Lui-même prenait parfois le vertige et certaines nuits se réveillait en sursaut, commençait de s'habiller avec terreur, pensant que tout s'écroulait. Lorsqu'il rejoignait sa femme à Titanpolis, il frémisait de joie devant les huit jours de détente offerts, mais au bout de quarante-huit heures il ne rêvait plus que de cette plate-forme fragile qui, heure après heure, progressait vers la Panaméricaine.

C'était la relève des équipes de nuit. Pendant qu'il dormait, on avait construit une dizaine d'arches et le tablier se prolongeait

encore un peu plus. Vers neuf heures, on pourrait afficher kilomètre 5054. Il trébucha, mal réveillé, dans les rails, les câbles et vit qu'on installait le fameux grillage de capillaires qui garantissait la solidité de la glace en cas de hausse brutale de la température. On puisait de l'eau chaude à grande profondeur et des pompes à chaleur inversées refroidissaient un gaz rare qui circulait dans les multiples écheveaux du système.

— Bonsoir, ingénieur en chef.

C'était une sentinelle en uniforme qui surveillait les installateurs. Toujours la crainte des fameuses balises radio. Celles-ci, on les détectait désormais à la gonio mais les autres aux ultrasons, aux infrarouges, ce n'était pas la même chose.

— Voyageur ingénieur en chef ?

C'était son subordonné qui l'appelait. Lui respectait les nouvelles consignes. On ne disait plus monsieur mais voyageur un tel, pour marteler cette idée que chaque homme, chaque femme devaient fidélité et respect au rail, à la société ferroviaire.

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Je m'excuse, voyageur ingénieur en chef, mais il y a une chose insolite. Nous sommes trois à l'avoir vue. Il faut aller jusqu'à la dernière arche là-bas, en nacelle suspendue.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous verrez.

Garant se retrouva dans la nacelle suspendue qui glissait vers l'arche de pointe à deux kilomètres. Bizarre impression de nuit. Il ne s'y habituerait jamais et fut heureux de poser pied sur la plate-forme de la dernière arche construite. Deux ouvriers de l'équipe de nuit attendaient en s'abritant dans une cabane de chantier. Ils remirent leur cagoule pour les rejoindre.

— C'est là, dit l'un d'eux.

Il alluma un projecteur et éclaira droit devant lui. Pourquoi n'inclinait-il pas le faisceau ? pensa Garant.

— C'est encore là.

Il vit la masse fuselée. Très grosse sur les deux tiers, fuselée vers l'arrière.

- Un dirigeable miniature ?
- Non, voyageur ingénieur en chef.
- Quoi, alors ?

Un deuxième projecteur illumina plus fortement cette silhouette.

- Non, dit Garant... C'est incroyable.

— Il flotte comme cela depuis une demi-heure. J'allais vous chercher quand vous êtes arrivé. Je ne voulais pas envoyer de message radio.

— C'est un faux... Les Rénovateurs ont dû le fabriquer comme leur dirigeable pour nous tromper.

- Non, voyageur ingénieur en chef. Regardez, il va souffler.

Un jet de vapeur s'éleva du dos de l'objet qui flottait à vingt mètres environ au-dessus du bras de mer.

- Un baleineau, soupira Garant. Un baleineau volant.
- Il faudrait prendre des clichés, dit un des ouvriers.
- Je voulais votre accord, fit l'adjoint de Garant.
- Vous avez bien fait.

Un ouvrier ramassa un morceau de glace et le jeta avec adresse à la tête de l'animal. Garant pouvait voir luire les petits yeux malicieux. Le bloc de glace frappa juste en dessous et le jeune cétacé leur fit face, et Garant pensa qu'il allait leur foncer dessus.

- Je vous en prie, pas de stupidités de ce genre.

L'animal se mit alors à descendre lentement et ils durent déplacer les projecteurs pour le suivre une fois hors de leur vue.

- Il y en a d'autres en bas, mais dans l'eau de l'océan.
- Je vois.

Le baleineau les rejoignit et bientôt il leur fut impossible de le reconnaître parmi les autres, dans le troupeau.

— Je crois que c'est la curiosité, dit un ouvrier, qui l'a poussé à monter jusqu'à nous. À cause de la tronçonneuse électrique. Nous avons scié des blocs de glace et il a dû venir voir ce que nous trafiquions.

- Oui mais comment justement a-t-il pu ? fit le subordonné.

— Les filtres à hélium, murmura Garant... L’Institut de la Baleine connaît bien ces filtres... Et aussi les ballonnets gonflables pour soulever leur masse et que ces animaux puissent ramper sur la banquise.

— Ramper, pas voler, fit remarquer l’adjoint.

Garant commençait de s’affoler. Son chantier était le théâtre de scènes extraordinaires depuis quelque temps.

— On ne nous croira pas, on pensera à un petit dirigeable envoyé par les Rénovateurs. Nous ferons un rapport secret. Je vous demande le silence total sur cette affaire. Vous risqueriez d’être considérés comme des malades et de vous retrouver écartés du chantier.

CHAPITRE X

Ivanel, debout sur cette plate-forme électrique, regardait autour de lui dans cette serre immense qui devait couvrir quinze kilomètres carrés. Il voyageait à travers les plants de tomates depuis un bon quart d'heure, ne voyant que des gens accroupis en train de travailler. L'humidité était telle que son visage ruisselait.

Il arriva à la parcelle U31 où devait se trouver ce Larry Han, le copain de Jael. Ce garçon étranger continuait de le tracasser. Il avait examiné des centaines de photographies en un peu plus d'un mois sans trouver à qui il ressemblait.

La plate-forme stoppait devant chaque bloc et il descendit avant qu'elle ne reparte aussi sec.

— Hé, Ivanel !

L'Aiguilleur fut vexé d'avoir été repéré le premier. Il espérait surprendre le garçon. Chaque fois qu'il se trouvait en sa présence, il avait l'impression que l'autre pouvait deviner ce qu'il pensait. C'était idiot mais il ne pouvait se défaire de cette impression.

— Une seconde.

Liensun, alias Larry Han, déposa les tomates qu'il tenait dans un bac de plastique à claire-voie, et tendit la main au policier qui eut le tort de la prendre et se retrouva avec plein de pulpe rouge sur les doigts.

— Oh, désolé... Mais c'est bon, vous savez, sucré...

Ivanel suça ses phalanges en essayant de cacher son agacement.

— Comment va Jael, pas vue depuis huit jours ? Son mec est jaloux, je crois. Et puis il joue les gros bras depuis qu'il suit ces stages d'auxiliaire de la police. Vers la fin septembre il se baladera

avec un insigne et empoisonnera la vie de ses voisins. C'est un type douteux.

Il se baissa vers les plants qui poussaient dans un mélange d'humus et de plastique. Les racines étaient irriguées par des capillaires invisibles et des projecteurs spéciaux faisaient rougir les fruits.

— Vous me cherchiez ou vous passiez par hasard ?

— Les deux. Je suis chargé d'enquêter sur le massacre du sas est de cette hygro.

— Le massacre ?

Puis le garçon parut se souvenir et haussa les épaules.

— Bah, quelques Roux puants.

— Une quinzaine déchiquetés par une grenade piégée dans un bloc de détritus, dit Ivanel. Il y avait du sang sur les grandes surfaces de silicium là-bas, des taches énormes.

— Ces fouille-merde...

— Ce n'est pas une raison pour les massacrer. Le président lui-même a ordonné une enquête.

— Ah oui ?

— L'engin était dans un tas de vieilles tomates abîmées et congelées, bien sûr. Les Roux du coin adorent ça, comme une friandise.

— Ça les change des déchets pourris.

— Peut-être. Vous ne savez pas qui a pu faire ça ?

— Non, faudrait voir du côté de l'entretien. Quand on trouve un fruit pourri, on le jette dans le bac, là-bas. Mais attention, il faut qu'il soit vraiment pourri... Simon c'est ce bac pour la sauce tomate.

— Vous en jetez combien durant vos huit heures ?

— Certains jours pas un seul... J'ai tout ce carré sous ma responsabilité, faut pas se tromper. Il y a la productivité, les primes. Je suis toujours bien noté avec un minimum de déchets.

— Une grenade spéciale, très dangereuse, en fait une sorte de mine antipersonnel. On l'utilise dans les embuscades...

— On l'a fauchée dans un dépôt ?

— C'est ça, un dépôt de la guerre. Il en existe quelques-uns et les

chasseurs de phoques doivent s'en souvenir.

Liensun déposa d'autres tomates dans le bac et prit ce dernier à deux mains pour aller le déposer au bout de la rangée où le ramassage s'effectuait par plate-forme. Il revint avec un autre bac.

— Je vois où vous voulez en venir. J'ai des chasseurs de phoques comme copains. On boit un coup ensemble et le samedi-dimanche je vais jusqu'à leur station me détendre. On pêche, on chasse, on rigole, quoi... Vous pensez que c'est l'un d'eux qui aurait fait le coup ?

— Je ne sais pas... Ce groupe de Roux ne gênait personne, au contraire il débarrassait les déchets de l'hygro à tomates. C'est une tuerie inutile à première vue. Ni un coup de colère ni une sale blague. Moi je crois que c'est une affaire froidement calculée pour provoquer une réaction. Je ne sais pas laquelle pour le moment.

Liensun ramassait tranquillement ses tomates et présentait son profil droit. Ivanel se dit qu'il ne ressemblait à personne vu ainsi de côté. C'était surtout de face.

— J'ai de la tomate sur le nez, que vous me regardiez ainsi ? Vous savez, même après un bon mois je ne me lasse pas de mordre dans ces fruits. J'en avais jamais vu et de temps en temps je m'en tape une.

— Vous ne savez rien sur ce massacre alors ?

— Désolé.

— La clique des intellectuels et les journaux qu'ils publient affirment qu'il s'agit de racisme. Je ne suis pas tellement d'accord. Si ça s'était produit au Dépotoir, d'accord. Il y a des gens qui n'aiment pas que des milliers de Roux soient installés dans le cimetière des Baleines. Mais c'est leur affaire. Ici, les Roux, à part quelques groupes, on n'en voit pas trop. On n'en a plus besoin pour nettoyer les coupoles des stations avec les nouveaux systèmes et, tôt ou tard, ils finissent par aller s'installer avec les autres au Dépotoir. Il y a de quoi en nourrir dix fois plus d'ailleurs.

— Vous ne m'avez pas répondu, vous voyez toujours Jael ?

Ivanel pensa qu'il aurait bien aimé arrêter ce garçon pour un motif quelconque et lui casser la figure. Mais il savait que Jael n'aurait pas aimé ça.

- De temps en temps.
 - Méfiez-vous d'Illian, c'est un sournois violent.
 - Merci du conseil.
 - Elle est toujours dans les orangers ?
 - Toujours et rafle toutes les primes. Elle va passer chef d'équipe à la fin de cette année.
 - Tant mieux pour elle. Je tâcherai d'aller la voir samedi si vous le permettez.
 - Oh je ne la monopolise pas. Vous n'allez pas voir vos copains les Chasseurs de phoques ? Je vous admire d'avoir lié connaissance avec eux. Ils sont plutôt méfiants et préfèrent rigoler entre eux.
- Le garçon avait déjà rempli un autre bac. Il travaillait vite et habilement.
- Ce sont des taciturnes, mais quand on les connaît... Et votre chasse aux Rénovateurs, vous laissez tomber pour rechercher les massacreurs de Roux ? Je comprends que si le président en personne insiste pour qu'on les retrouve, vous ne pouvez pas faire autrement.
 - Tout est lié. Les Rénovateurs n'aiment pas beaucoup les Roux qui symbolisent le Froid et la Glace.
 - Bigre, vous philosophez ?
 - Nous avons un psychologue attitré dans notre corps... Qui nous explique certaines choses. Possible que ce soient des fanatiques qui aient tué les Roux. Comme s'il s'agissait de symboles vivants.
 - C'est compliqué pour ma petite tête.
 - Je crois que vous vous faites plus bête que vous n'êtes. Je dis à Jael que vous viendrez samedi ?
 - C'est pas sûr, mais peut-être. Le matin.
 - Vous ne voulez pas changer de travail ? Vous supportez bien l'humidité ?
 - Paraît. À condition de ne jamais sortir des lieux tempérés, sinon les poumons peuvent geler, saturés d'eau comme ils le sont.
 - Je vous laisse travailler... Possible que je sois là-bas samedi quand vous viendrez.

— Et Illian ? s'esclaffa le garçon.

— Cette semaine son stage débute plus tôt, le vendredi. Ils doivent participer à une opération spéciale.

— Contre les Rénovateurs ?

— Ça, je n'ai pas le droit de le dire, dit Ivanel en s'éloignant vers le carrefour des allées.

CHAPITRE XI

— Jure-moi que tu n'es pour rien dans cette horrible tuerie de ton hygro ?

Ce fut la première chose que lui demanda Jael lorsqu'il arriva chez elle le samedi suivant.

— Tu es folle ? Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Pour provoquer Jdrien, ton demi-frère. Jdrien ne va pas tolérer qu'on tue ceux de sa race. Il a dû exiger du président que l'on recherche le ou les assassins. Une grosse grenade dans un bloc de détritus, c'est horrible.

— Tu m'offres quelque chose, du thé, par exemple ?

Elle alla le préparer.

— Tu as cherché des gens favorables, comme je t'ai demandé ?

Il restait l'esprit en alerte, espérant « voir » venir Ivanel longtemps à l'avance.

— Non, je ne veux pas.

— Attention, petite sœur, attention... Je ne suis pas venu ici pour rien. Il faut que je trouve un maximum de gens favorables aux Rénovateurs. C'est ma mission.

— Je ne fréquente pas certains milieux...

— Même des sorciers, comme on les appelle, me suffiraient. Tu as certainement entendu parler d'un tel ou d'un tel. Il y a quand même pas mal de temps que tu habites le coin.

Elle servit le thé avec des beignets qu'elle avait surtout faits pour Ivanel. Ce qu'il lut dans l'esprit de Jael le fit sourire.

— Je te débarrasse d'Illian si tu me trouves les Rénovateurs du coin. Écoute, il suffit que tu me désignes des gens et je sonderai

leurs pensées. Ce n'est pas plus difficile... Je sais que tu ne supportes plus Illian...

— Il devient pénible...

— Tu préfères le flic.

— C'est vrai. Que veux-tu dire par me débarrasser ?

— L'envoyer ailleurs, on doit pouvoir y arriver. Quand il sera auxiliaire de police, il ne voudra pas en rester là.

Elle le regardait d'un air songeur et il savait qu'elle l'accusait du massacre des Roux, et de comploter d'autres affaires louches.

— Tu devrais essayer un vieux bonhomme qui a dû quitter les serres il y a quelque temps. Les autres affirmaient qu'il avait des tas de bouquins anciens chez lui et qu'il leur avait quelquefois parlé du Soleil. Mais par la suite il préférait se taire...

— Son nom, son adresse ?

Sans attendre Ivanel, il fila à la recherche de son vieux bonhomme qui s'appelait Junk, et habitait dans l'ancienne partie de Hot Station que les gens délaissaient peu à peu. C'était un endroit mal chauffé avec une verrière, des structures en fer, des wagons mal adaptés pour l'habitation. Junk habitait presque la périphérie et Liensun frissonna lorsqu'il arriva en face d'une suite de wagons vétustes. Juste en face se trouvait un bar miteux où il commanda une bière. Des couples âgés jouaient aux cartes avec de petits rires aigrelets et un poêle à huile ronflait dans une odeur de mauvaise graisse.

Liensun sut que Junk était le grand vieillard sec à moustache tombante qui, précisément, regardait dans sa direction. Il était un peu à l'écart et avait un vieux livre ouvert devant lui. Un livre étrange. Liensun déchiffra chaque lettre dans l'esprit du vieillard. Botanique.

Sous prétexte d'aller prendre une bière au comptoir, il jeta un coup d'œil et au retour s'assit en face de Junk.

— Vous aussi, vous vous intéressez à ces vieux livres de botanique ? J'avais un copain qui possédait des tas de graines de plantes complètement inutiles.

Junk le regardait par-dessus ses lunettes en demi-lune. Une pièce d'antiquaire. Ces lunettes situaient le bonhomme. Passéiste

certainement, donc amoureux de la vie d'autrefois, avant que la Lune, en explosant, ne voile le Soleil.

— Des graines ?

— Oui, des plantes marrantes... Des coque...

— Des coquelicots ?

— C'est ça. Il avait réussi à en faire pousser dans une petite serre de son invention...

— C'était dans le coin ?

— Non, à China Voksal, mais c'était interdit d'utiliser de l'énergie pour ce genre d'agrément... Il ne fallait pas gaspiller la chaleur.

Junk soupira et, dans le silence qui suivit, Liensun ingurgita avidement les données de ce cerveau affaibli par l'âge. Junk rêvait de coquelicots dans un champ de blé et puis sa pensée divaguait vers un groupe confus de silhouettes, et soudain Liensun ne vit plus rien et faillit pousser un cri de déception.

— On nous accusait d'être des Rénovateurs... Parce que mon copain avait des fleurs superbes... Comme ça.

Il sortit un crayon et sur la table dessina une sorte de soleil.

— Un tournesol, chuchota le vieillard. Vous avez vu des tournesols ?

Il regardait autour de lui avec circonspection, mais les vieillards s'amusaient toujours avec leurs cartes et la grosse femme du comptoir transvasait des liquides dans des bouteilles.

— Dans le temps on se réunissait pour essayer d'échanger des graines. Du sainfoin par exemple, de la folle avoine et du trèfle. Vous n'avez jamais vu du trèfle ? On avait étudié la lumière qui convenait d'après de vieux livres... Il ne suffit pas de la chaleur pour les plantes... On avait mis au point un spectroscope pour reproduire les rayons...hum, vous savez ce que je veux dire ?

Liensun inclina la tête avec un sourire complice.

— C'était merveilleux... On avait découvert des tas de raies et la photosynthèse nous intéressait fort. Seulement ce genre de recherches devenait trop dangereuses, vous me comprenez, et j'ai préféré ne plus retourner là-bas...

Cette fois, Liensun sentait qu'il approchait du but. Le vieillard méditait sur une période pas tellement lointaine, à peine deux ans. Des visages apparaissaient dans son esprit, de tous les âges, des deux sexes.

— Nous allions chez l'un de nous.

C'était un homme aux cheveux bruns, portant une barbe, avec un regard rêveur. Liensun était sûr de ne pas l'oublier désormais.

— Je ne devrais pas vous parler ainsi... Vous pouvez être de la police et puis on ne voit pas de jeunes comme vous dans ce quartier.

— Je cherche un logement pas trop cher justement. J'habite au centre ville mais c'est hors de prix. Je travaille dans une hygro.

Junk se rassura un peu, hocha la tête.

— Un sale travail, j'ai connu les débuts il y a quinze ans. On tâtonnait, on chauffait trop, pas assez, on donnait trop d'humidité... J'ai les poumons abîmés et des rhumatismes... Si vous cherchez un logement j'ai un compartiment dont personne ne veut. Il est dans un sale état. Si vous le réparez je vous le prête sans loyer. Il faudra prévoir un poêle à huile... Pas moyen de se brancher sur l'eau chaude ou l'électricité, le courant est de mauvaise qualité...

— C'est vrai, ça serait formidable, dit Liensun. On peut aller voir ?

— Dans un moment, quand ma femme sera réveillée. Elle dort si mal, la nuit... Jamais pu s'habituer à la banquise. Nous venons de l'Africania... L'inlandsis, c'est quand même plus sûr. Elle croit que la banquise va s'ouvrir comme il y a douze ans, non, treize, je crois... je ne sais plus. Pourtant on était...

Il se tut, devint très pâle. Liensun sut qu'il avait été follement heureux de voir le Soleil pendant huit jours, malgré les risques encourus.

— Je vous comprends, murmura-t-il. Moi, je donnerais dix ans de ma vie pour assister à un tel phénomène...

Mais il avait commis une erreur. Normalement, s'il avait habité cette partie du monde, il aurait dû se souvenir de l'apparition du Soleil.

— J'étais loin d'ici, bredouilla-t-il pour rattraper la faute, mais Junk n'y avait même pas pris garde.

— Vous buvez quelque chose ? proposa Liensun. En attendant que votre femme se réveille.

CHAPITRE XII

Au milieu de septembre, Liensun commençait d'en savoir plus. Il s'était installé depuis le début du mois dans ce quartier excentrique, quai des Anciennes Messageries. Avec un peu de matériel, il avait rendu son compartiment habitable, et se chauffait avec un poêle à huile raffinée qui ne sentait pas trop mauvais. Il voyait tous les soirs Junk et sa femme puisqu'il avait pris pension chez eux et, peu à peu, il soutirait les renseignements dont il avait besoin de l'esprit de ces deux vieillards, sans qu'ils s'en doutent une seconde. Quoique parfois ils paraissaient effrayés, comme s'ils percevaient qu'il aspirait avidement leurs souvenirs.

— Tu as déménagé, lui dit Jael qu'il rencontra un soir dans le tram. Ivanel m'a demandé où tu étais passé.

— J'ai trouvé à me loger pour rien. Je fais des économies.

— Tu devrais me donner le truc, plaisanta-t-elle, on vient d'être augmentés.

— Quai des Anciennes Messageries.

Elle changea de couleur.

— Tu as retrouvé le bonhomme ?

— J'habite chez lui. C'était un bon tuyau. Dès que je serai libre, je tiendrai ma promesse au sujet d'Illian.

— Écoute, dans le fond... je peux me débrouiller seule.

— Il est si orgueilleux, si bête qu'il se montrera violent. Je m'en occuperai.

Il avait déjà repéré plusieurs personnes susceptibles d'appartenir aux Rénovateurs, mais elles étaient trop figées pour ce qu'il comptait faire. Il cherchait le barbu aux yeux rêveurs.

Junk ne montrait plus de méfiance et lui parlait de l'apparition du Soleil durant ces huit jours mémorables.

— On nous a traités de fous... Mais qu'importe... On revivait. Il faisait si chaud qu'on sortait sans combinaison, sans fourrure, presque nus...

— Tu en parles à ton aise, gémit sa femme. La banquise fondait, s'ouvrait. Il y a des gens qui sont partis sur des blocs de glace qu'on n'a jamais retrouvés, des trains qui ont été engloutis. C'est depuis que, la nuit, je ne peux pas dormir. Chaque soir je pense que ça va recommencer.

— Le Soleil ne se montre pas la nuit.

— Ça ne fait rien... J'ai peur la nuit surtout.

Junk expliquait qu'ils avaient fait des tas d'expériences, d'analyses sur le spectre solaire, surtout sur les rayons absorbés par différents corps solides, les liquides, etc. Ils avaient même établi des fiches nombreuses.

— Il a fallu cacher ça. C'est Waren qui s'en est chargé.

— Le barbu, fit Liensun sans réfléchir.

— Je vous ai dit qu'il était barbu ?

— Oui, la semaine dernière, souvenez-vous.

— Ah, peut-être.

Mais il restait un doute dans l'esprit de Junk qui, une fois de plus, éprouva des soupçons envers le jeune garçon. Le soir, il en parla à sa femme et Liensun put suivre leur conversation à travers la cloison. Depuis longtemps il avait aménagé un endroit pour écouter leur conversation quand ils étaient couchés. Il avait commis une grossière erreur. Le vieux ne perdait quand même pas la tête au point de ne plus se souvenir de ce qu'il disait.

Le barbu s'appelait Waren. Restait à savoir ce qu'il était devenu. Mais pendant plusieurs jours Junk se montra réservé malgré les cadeaux qu'apportait Liensun, des tomates, des oranges, d'autres produits qu'il achetait très cher en disant qu'on les lui donnait.

Et puis un soir il crut que tout était perdu quand Junk lui dit qu'un policier l'avait demandé.

— Comment est-il ?

Junk lui décrivit Ivanel. Liensun soupira.

— Il me traque. Il me surveille étroitement en pensant que je suis un Rénovateur.

— J'ai pensé qu'il vous utilisait pour espionner les vieux de ce quartier. Dans le coin, ou les accusait d'être un peu « sorciers », vous voyez ce que je veux dire ? Mais avec l'âge ils sont au contraire braqués contre les Rénovateurs... Ils ont peur de périr noyés.

— Cet Ivanel me surveille. Je n'aurais pas dû venir chez vous. À la fin du mois je partirai.

— Non, dit la femme de Junk. Depuis que vous êtes là je dors un peu mieux la nuit. Votre présence me rassure et je me dis que si la banquise s'ouvrait vous nous aideriez à nous en sortir.

Junk resta réservé encore deux jours puis craqua.

— Il vaut mieux que vous restiez... Vous êtes vraiment un Rénovateur ?

— Oui, avoua franchement Liensun, et je suis venu pour en rencontrer d'autres dans cette station.

— Ne le dites pas à ma femme.

Ils allèrent se promener jusqu'aux confins, là où la verrière rejoignait la surface noirâtre de suie de la banquise. Pour voir de la glace pure il fallait parcourir des dizaines de kilomètres désormais.

— Cet après-midi, j'ai vu Waren au centre ville et je lui ai parlé de vous. Il accepte de vous rencontrer demain soir au dernier étage du centre commercial, devant la ménagerie. Il attendra jusqu'à huit heures du soir, l'heure de la fermeture de ce niveau.

— C'est formidable, voyageur Junk. Vous ne savez combien je vous suis reconnaissant.

— Mais je n'ai jamais parlé de lui avant comme vous le prétendez. Comment saviez-vous qu'il était barbu ?

— Je vous assure que si... Mais vous n'avez aucune raison de le regretter.

Le lendemain soir il se trouva après six heures devant la cage des chats. Il y en avait une dizaine qui paressaient sous un projecteur puissant.

Il aperçut le barbu en face et le rejoignit.

— Je suis Larry Han, c'est moi que vous attendiez.

— Promenons-nous.

Waren travaillait au service des Postes et occupait même un emploi important.

— Le Soleil est un culte dans ma famille, depuis toujours. On se transmet des textes, des photographies, des films que je ne peux même pas projeter car je n'ai pas l'appareil adéquat. Nous avons été fous de joie lorsque le Soleil a réapparu, mais c'était pourtant une catastrophe. Deux de mes amis en sont morts.

— Je connais des scientifiques qui travaillent sur un autre projet moins dangereux. Mais nous avons besoin de tous pour réaliser un programme qui s'étendra sur plusieurs années, peut-être même une génération.

Le barbu lui jeta un regard triste.

— Nous ne serons pas parmi les bienheureux qui vivront à nouveau à l'air libre dans ce cas... Mais je suis partisan d'une telle prudence. De toute façon il y aura de l'eau, très peu de terres émergées, de la vapeur d'eau...

— Du brouillard. Avec cependant des possibilités d'éclaircies de plus en plus longues au bout de quelques années.

— Je suppose que nos modestes travaux ne vous intéressent pas et que vous avez besoin de gens qui se dévouent plus humblement à des tâches simples ?

— Exactement, dit Liensun, mais ils n'en seront pas pour autant sans gloire...

— Quelle est la méthode que vous avez choisie avec vos amis, et d'abord d'où venez-vous ?

— De la Compagnie des Dirigeables.

Waren frissonna et dut s'arrêter pour regarder autour de lui, après quoi il se dirigea vers un banc pour s'y asseoir.

— Excusez-moi, mais je suis très impressionné... On parle de ces dirigeables à mots couverts... Ils existent vraiment ?

— Le prochain aura cinq cents mètres de long et pourra emporter mille tonnes. Il volera au-dessus de toutes les stations de la Concession et chacun pourra l'admirer.

— Ou le maudire. Les gens en ont peur. Ils détestent les Rénovateurs. Si cet état d'esprit persiste, dans deux ans nous aurons tous disparu dans une station de concentration que le Président préparera à notre intention.

— Un bruit sans fondement.

— Non... Dans mon métier je suis bien renseigné. Ce serait une station au bout du fameux viaduc tel qu'il est actuellement.

CHAPITRE XIII

Il s'attendait à tout sauf à ces deux Filles Rousses qui vinrent le chercher au débarcadère de son loco-car banalisé. Le président avait tenu à voyager incognito et de nuit pour se rendre au Dépotoir. Il ne voulait pas que les Banquisiens sachent qu'il effectuait cette visite à son fils adoptif, pour éviter les critiques, voire les mouvements d'humeur. Les Roux n'avaient jamais été acceptés et ne le seraient jamais. Douze ans plus tôt, il rêvait d'une Compagnie où se fondaient les deux races mais admettait son échec total. Même le Dépotoir faisait grincer des dents, c'était encore trop beau pour ces primitifs obscènes, écrivaient des feuilles virulentes. On aurait pu installer là un millier de chômeurs ou de pauvres gens qui crevaient de faim. C'était faux. Personne n'avait faim dans la Banquise, chacun recevait son minimum de calories et de chauffage.

Les deux filles l'aiderent à passer à travers les squelettes, lui évitant un grand détour par l'allée principale pour rejoindre l'espèce de yourte où habitait Jdrien, son palais en os. Sans prévenir elles le soulevaient d'un coup pour le porter sur plusieurs mètres. Tout le long, de l'huile brûlait dans des crânes de baleines, éclairait le cimetière toute la nuit. Parfois des voyous, des bandes mal définies, tentaient un coup de main pour le plaisir de se battre, d'en découdre avec les « Puants », c'était la nouvelle appellation à la mode, ou simplement pour piller. Des patrouilles de Roux veillaient et surgissaient là où ces loubards ne les attendaient pas. Il leur suffisait de déchirer les combinaisons isothermes pour que les agresseurs, terrorisés à l'idée de mourir de froid, s'enfuient vers leur véhicule climatisé.

Jdrien l'attendait dans la pièce principale où brûlait un feu de cubes d'huile. Le président ôta sa cagoule et le regarda brièvement

avec émotion.

C'était un garçon superbe avec ses cheveux blonds assez longs, son visage grave, à la fois sauvage et raffiné dans ses vêtements de peau.

— Tu as fait bon voyage ?

— Je viens de Kaménopolis. Yeuse part bientôt pour la Transeuropéenne. Elle a finalement accepté son poste d'ambassadrice là-bas.

— Je l'ai vue hier.

Le président se dirigea vers le feu. Il savait qu'ils s'étaient vus, qu'ils avaient fait l'amour. Lichten faisait surveiller discrètement le Dépotoir et avait certainement des micros cachés dans ces ossements.

— Les massacres de Roux continuent et toujours dans la région de Hot Station.

— J'ai envoyé mon chef de la police, Lichten. Il va organiser l'enquête.

— Encore une grenade dans un bloc de détritus, de la viande, je crois.

— Nous vérifions tous les indices, suivons toutes les pistes.

— Quelqu'un a déclaré la guerre aux Roux.

Le président tendit ses petites mains vers les flammes puis s'assit en tailleur. L'ombre de son fils adoptif le recouvrait, remontait sur le manteau de la cheminée.

— Je ne crois pas. Juste quelques excités.

— Il y a un chef occulte derrière tout ça. Je le sens. J'ai même parfois réussi à accrocher furtivement sa pensée. Il hait les Roux, il me hait.

— Allons donc... Nous allons comme chaque fois trouver de pauvres malades du racisme... Tu verras.

— Je te dis que non. C'est Liensun, le fils de mon père, mon demi-frère.

Le Gnome frissonna. Il avait eu la même pensée mais n'avait jamais osé la retenir.

— Pourquoi serait-il ainsi l'ennemi des Roux, ton ennemi ?

— Parce que nous sommes le peuple du Froid et que lui appartient au clan des Rénovateurs. En tuant les Roux, en me combattant, il finira par se concilier l'approbation d'une partie de la population. Un beau jour on saura que seuls les Rénovateurs luttent contre les Roux et leur implantation, et dès lors ils ne feront plus peur. Plus peur du tout. C'est une opération de grande envergure qu'ils entreprennent pour nous harceler d'une part et te déstabiliser de l'autre.

— Un complot très vaste, murmura le président... C'est difficile à admettre dans une Concession où tout va bien, les gens travaillent, mangent à leur faim, ont le superflu même. Ils bénéficient de la température la plus élevée de la planète dans les stations. Les nouvelles stations-bulles sont confortables et rassurantes, puisqu'en cas de fracture de la banquise elles peuvent flotter. Le niveau de vie ne cessera de s'élever...

— Quand la Guilde des Harponneurs s'est révoltée contre toi, tout allait bien aussi, n'est-ce pas ? Et pourtant il y a eu ensuite une longue guerre sanglante. Tu te dis que quelques Roux de moins ce n'est pas très grave...

— Non, je ne pense pas une chose pareille.

Jdrien aurait pu lire dans la pensée de son père adoptif mais il s'y refusait, par respect pour lui.

— Je suis inquiet comme toi, mais je n'éprouve pas de peur aussi grande. Les Rénovateurs ? Nous en viendrons à bout. Déjà nous en avons arrêté un certain nombre.

— Des mystiques.

— Non, il y a aussi des intellectuels, des propagandistes...

— Tu vas vraiment les déporter ?

— Nous allons créer une station spéciale pour eux. Au kilomètre 5000, un embranchement vers le sud. À trente kilomètres, ils seront installés dans une station avec possibilité de pêcher, de capturer des manchots. Nous leur fournirons tout ce qui est nécessaire. La peine de mort n'existe pas, mais nous les condamnerons sévèrement. De vingt à quarante ans de séjour forcé. Ces endroits sont si terrifiants dans l'esprit du public que nous dissuaderons vite les postulants.

— Tu es très dur.

— Veux-tu que j'arrête les tueurs de Roux ?

— Je voudrais que tu fasses un geste spectaculaire pour mes amis, que tu les reçoives dans une pièce spéciale de ton palais, qu'ils interviennent davantage dans la vie quotidienne.

— J'y ai songé autrefois, mais ce n'est plus possible actuellement... Je croyais que tu prêchais le retour à la vie primitive... La défiance absolue envers les Hommes du Chaud.

— Justement je n'arrive pas à vivre dans le Froid, je suis très partagé, très peu compris. Les Roux d'ici veulent rester dans le Dépotoir, se goinfrer de viande et de graisse, ne plus reprendre la vie nomade. Il faut que j'accepte leurs désirs.

Le président se releva non sans mal. Il avait grossi et ses articulations étaient freinées par la graisse.

— Tu as eu tort de banaliser ton rôle de Messie. Il fallait jouer le jeu à fond. Tu les aurais conduits au bout du monde. Désormais c'est fini. Tu es sûr que tu as un demi-frère, que ce n'est pas une histoire, une fable comme les aiment les Roux, inventée de toutes pièces ?

— Liensun est venu dans cette Concession il n'y a pas très longtemps, deux mois tout au plus, et je pense qu'il pourrait se trouver dans la région de Hot Station. J'ai souvent des échos télépathiques de sa présence à proximité. Je suppose qu'il est venu pour galvaniser les Rénovateurs effrayés par vos mesures sévères.

Le président réfléchit.

— D'après mes souvenirs, il aurait été conçu lors du voyage de ton père Lien Rag et de frère Pierre, partis à ta recherche et à celle de Yeuse voici treize ans ? Il aurait eu une aventure dans une Compagnie du nord ? Comment un enfant de treize ans pourrait-il prendre la tête des Rénovateurs de cette Compagnie, commettre des attentats contre les Roux ?... Voyons, Jdrien, y as-tu songé ?

— Il est surdoué, surdéveloppé physiquement comme je l'étais. Je crois, pour avoir enregistré quelques-unes de ses pensées fragmentaires, qu'il doit avoir l'apparence d'un garçon de vingt ans.

— Ressemble-t-il à ton père ?

— Je le pense mais je n'en suis pas absolument certain.

Le Gnome se mit à marcher dans la pièce, s'approcha des murs

tendus de peaux de phoques sur des côtes de baleines. L'endroit était bien isolé, mais pas suffisamment chauffé pour lui qui maintenait une chaleur de serre dans son bureau. D'ailleurs, partout à Titanopolis la température était élevée, les gens très légèrement vêtus, la végétation luxuriante.

— Je vais aller jusqu'à Hot Station et essayer de retrouver ce garçon. Mais je ne voudrais pas qu'on sache qu'il s'agit du second fils de Lien Rag. Je n'arrive pas à y croire.

— Même après cette paralysie d'un réseau, de celui du viaduc ? Il a des pouvoirs exceptionnels, peut saturer un appareillage électronique, faire accepter par un ordinateur de fausses informations. À l'heure qu'il est, il doit se glisser dans tout le système informatique, depuis la simple balise compteuse jusqu'au formidable ensemble du dispatching.

— Tu veux me faire peur ?

— Je veux que tu l'empêches de tuer mes amis, mes frères par ma mère. Moi je suis né de Lien Rag et d'une femme douce, non belliqueuse. Nous ne connaissons pas la mère de Liensun sinon que c'était une matrone énergique et cupide. Il faut tenir compte de cette inconnue. Sa cruauté est calculée pour obtenir des résultats.

Depuis un moment, le président se rapprochait lentement de son fils. Il aurait souhaité que l'entretien perde de son sérieux. Il aurait voulu l'interroger sur lui, sa vie de tous les jours, les conditions de son séjour parmi les Roux du Dépotoir. Mais il pensait que Jdrien refuserait de s'attendrir, alors que les siens se faisaient massacrer stupidement.

— Je vais repartir.

— Bien, dit Jdrien. Je compte sur toi pour que cessent ces attentats.

Le Kid aurait voulu poser sa main sur son bras mais il comprit que ce geste serait mal reçu et s'éloigna vers la porte, une peau tendue sur des os.

— Je vais faire le maximum... Le maximum.

CHAPITRE XIV

Grâce à un tableau noir, il leur expliquait ce qu'était un dirigeable. Ils étaient huit assis en face de lui, dans un wagon postal que Waren avait mis à leur disposition. Pour leur sécurité, ils étaient censés faire un stage de recyclage, pour l'organisation d'un bureau de poste dans une station nouvellement créée. L'administration des postes n'était pas très structurée et plusieurs sociétés privées se partageaient le courrier avec une interconnexion plus ou moins efficace. Cette couverture pouvait donc paraître tout à fait normale, d'autant plus que Waren s'occupait effectivement de la formation des futurs chefs de poste.

— Nous fabriquons l'hélium à partir d'un filtre copié sur celui des baleines. Nos savants l'ont mis au point voici douze ans et depuis l'ont perfectionné.

Il expliquait tout, les ballonnets, l'enveloppe, la fabrication de cette matière plastique imperméable par des colonies de bactéries mises en batteries.

— Désormais elles sécrètent, ou excrètent plus exactement, de minuscules fils qui se collent instantanément et forment une nappe sans fin. Selon la longueur de la batterie on peut avoir ce que l'on souhaite.

Ils essayaient d'admettre que l'on puisse voyager ainsi à bord d'un aéronef, mais visiblement ils repoussaient cette idée, restaient fidèles au rail, même si tous souhaitaient que le Soleil brille à nouveau.

Liensun sondait les esprits sans arrêt, dénichait les oppositions mal formulées, les réticences vagues.

— Vous pensez d'abord à votre sécurité, votre confort. Vous êtes

des repus qui éprouvent des besoins intellectuels pour se distraire. Alors pourquoi pas le Soleil, comme la natation, le sport ou la confection de serres miniatures. Ou de trains à l'échelle...

Le ton les fit sursauter. Ils n'étaient pas habitués aux sarcasmes.

— Vous devez vous engager fermement ou renoncer. Il est temps. Nous ne voulons pas de mous, de lâches, de velléitaires. La reconquête est commencée. Il nous faudra vingt, trente ans pour vaincre mais nous garderons la foi. Désormais il va falloir œuvrer avec courage, détermination, chacun dans sa sphère, dans son quartier, sur son quai, son travail, son club, ses relations.

Il désigna le dirigeable dessiné avec beaucoup de talent. Il s'était entraîné, bien avant de quitter Ma et les autres, pour n'oublier aucun détail essentiel.

— Avant deux ans vous prendrez l'habitude d'être survolés par ces appareils.

— On les abattra, non ? fit timidement une dame d'une quarantaine d'années.

— Notre armement sera dissuasif. De là-haut on peut bombarder un réseau, le détruire, le couper en dix endroits avec peu d'explosifs.

Ils se regardaient, effarés. Détruire les rails. Couper le fameux cordon ombilical dont on parlait dans tous les livres scolaires d'éducation civique.

— Certaines stations dépendent du rail pour le chauffage électrique.

— Nous le savons, mais nous ne pourrons en tenir compte. Il y aura un jour où les enfants demanderont à monter à bord.

Dans le fond d'eux-mêmes, ils n'y croyaient pas.

— Je suis prêt à tenir le pari, mais là n'est pas mon propos. Il faut que vous répandiez l'idée que le dirigeable pourrait un jour sauver l'humanité. Mais il n'y a pas que ça. Si la glace redevenait eau, on naviguerait dessus. Si tout était prévu à cet effet. En dessous de nous, c'est l'océan le plus grand de la planète.

Il comprit qu'il ne devait pas insister sur ce point. Cette pensée devait les traumatiser suffisamment nuit et jour sans qu'il en rajoute.

— On y trouve de la nourriture en abondance. Ce que nous faisons dans les stations, nous le ferions à bord de grandes plates-formes flottantes, de bateaux. Vous savez ce qu'est un bateau ? Vous avez déjà vu des images anciennes ?

Il dessina un bateau stylisé sur le tableau noir. Cela fit sourire :

— On installerait des industries de transformation, des cultures. Mais souvenez-vous qu'il ferait chaud, plus de vingt degrés très rapidement, qu'on n'aurait plus besoin de se chauffer. On ne gaspillerait plus ces merveilleux animaux que sont les baleines, les phoques... Juste pour certaines industries. Pour faire marcher les moteurs... Mais dans l'océan il y a des métaux, tout au fond. Des nappes de pétrole, et enfin la terre ne sera pas entièrement sous l'eau.

Il fit un signe et Waren apporta un verre rempli d'eau à ras bord.

— Je vais vous démontrer une chose simple mais stupéfiante.

Waren alla chercher un morceau de glace sur le quai. Il eut du mal à en trouver qui ne soit pas trop noire.

— Je mets cette glace dans l'eau. Je place le verre ici près de ce radiateur. Que va-t-il se passer ?

— Mais l'eau va déborder, dit la dame.

— C'est votre opinion à tous ?

Ils inclinèrent la tête.

— Attendons. Je vais mettre ce temps à profit pour vous expliquer comment est organisée notre Compagnie des Dirigeables. C'est une femme, Ann Suba, qui la dirige. Elle préférerait se consacrer à la science et à la recherche sur les ultrasons, mais il faut gérer notre Concession. Nous l'appelons ainsi car c'est plus compréhensible. Nous, nous pensons qu'il s'agit du premier territoire libéré de la tutelle du rail. Mais plus tard nous y reviendrons.

— Il n'y a presque plus de glace dans le verre.

— Juste un peu. Nous sommes organisés démocratiquement. Nous élisons nos dirigeants. Nous avons réussi à dominer certains problèmes comme la nourriture, l'énergie, mais ce n'est pas le paradis à haute consommation comme ici.

Mais il sentait qu'ils regardaient le verre. Et il les pria d'approcher. La glace avait fondu et le niveau de l'eau n'avait pas baissé.

— Cette expérience a été réalisée et expliquée par ma mère adoptive, Ma Ker, retenez ce nom, il sera très illustre plus tard. C'est une grande physicienne. L'eau ne déborde pas. Pourquoi ? La partie immergée du glaçon ne traduit que la différence de densité par rapport à l'eau. Une fois que la glace est toute fondue, elle occupe exactement le volume de la partie immergée.

— Mais les glaces d'inlandsis ?

— Bonne question. Voilà le danger en effet. Donc il vaudra mieux vivre sur l'eau que sur la terre qui risque d'être boueuse des années. On pourra utiliser des icebergs flottants, certains ne disparaissant que très lentement.

Combien de fois faudrait-il ressasser ces choses à des gens conditionnés depuis trois siècles ? Des enfants auraient mieux réagi que ces adultes, et Liensun pensait qu'il faudrait noyauter toutes les écoles maternelles pour fabriquer un autre homme qui ne soit plus inféodé au rail.

— Nous ferons des brochures, des livres, des tracts, des émissions de télévision pirates.

Il les éberlait par toutes ces propositions. Depuis des années ils complotaient publiquement, et leur grande audace consistait à dessiner un Soleil sur les wagons ou dans les lieux publics. Certains éditaient de vieux livres, des poèmes qui parlaient du printemps, des fleurs, des petits oiseaux, mais ils n'avaient jamais imaginé une action aussi engagée.

— Je vais organiser votre enseignement et ensuite c'est vous qui deviendrez des professeurs.

Pour l'instant il ne parlait pas des Roux, de ses projets de destruction de cette race pour se concilier les gens du Chaud. Il les aurait effrayés s'il avait avoué être l'auteur des deux attentats. Le dernier était moins réussi que le premier, quatre morts seulement. Parce qu'il avait dû choisir les déchets de l'abattoir pour éloigner les soupçons de sa personne.

— Nous allons nous séparer maintenant. Je vous remercie. Le

voyageur Waren fixera une nouvelle rencontre.

Ce fut quand il descendit du tram, non loin du quai des Anciennes Messageries, qu'il enregistra trop tard la présence d'Ivanel.

CHAPITRE XV

Le flic n'était pas seul. Tout d'abord, Liensun paniqua, crut qu'ils allaient l'arrêter pour l'avoir identifié mais les pensées des trois hommes étaient confuses. Ils se contentaient de le regarder et de comparer son visage avec ceux de centaines de suspects enregistrés dans leur mémoire.

— Je vous cherchais pour vérifier votre passeport. Simple routine, mais avec les événements...

— L'attentat ?

— On peut aller chez vous ?

Junk risquait de s'affoler sérieusement. Mais il ne pouvait refuser. Tout en marchant, il tâcha d'influencer le cerveau du vieillard, de l'emplier de pensées euphoriques. Il projeta en lui sa propre image, celles des policiers en répétant que c'était un simple contrôle d'identité parce qu'il était étranger. « Vous n'avez rien à craindre. C'est moi qu'ils viennent voir, pas vous. » Certes il prenait le risque que plus tard Junk lui parle de ce message télépathique et garde une arrière-pensée à son égard.

Mais tout se passa très bien. Il les fit entrer dans son compartiment. Ivanel le trouva bien modeste par rapport au précédent.

— Oui, mais moins cher, dit Liensun, et j'ai besoin de faire des économies.

— Tu ne vois pas beaucoup Jael, dis donc ?

— On se tutoie ? Parce qu'on connaît la même fille ?

Un des autres policiers faillit intervenir, mais Ivanel le rassura d'un geste.

- Laisse, c'est vrai...
- J'ai pas le temps.
- Tu ne vois pas grand-monde, même pas les Chasseurs de phoques, il paraît.
- Je suis fatigué. L'hygro, c'est dur, et je commence à en sentir les effets.

Un des policiers sortit un tout petit appareil de photographie de sa poche.

- Tu permets qu'on te prenne un cliché ?
- C'est obligatoire ?
- Oui. Nous fichons les étrangers de cette ville. Le grand maître Aiguilleur l'a ordonné, et aujourd'hui le Président est ici incognito pour vérifier le dispositif. On ne veut plus d'attentat contre les Roux.

Le Président ici, dans cette ville. Liensun en frémisait d'excitation. Réussir à s'approcher assez pour lui dire télépathiquement ce qu'il proposait : une alliance occulte pour étudier ensemble le retour à une société solaire. Mais le Président ne l'écouterait pas. Ni aujourd'hui ni demain, mais d'ici un an ou deux, quand il serait envahi par des dirigeables énormes, contraint de négocier. Le Président était un nain prétentieux qui se prenait pour le plus grand chef de la planète.

- Tu es bien songeur.
- J'aimerais le voir.
- Il ne fera aucune apparition publique.
- Dommage.

L'autre policier avait pris plusieurs clichés de lui. Tant qu'ils cherchaient dans les fichiers, ou sur ordinateur, il ne risquait pas grand-chose. Mais fatallement quelqu'un se souviendrait un jour du visage de Lien Rag mort depuis dix ans. Certaines personnes n'oublaient jamais les traits d'un autre homme.

- Tu es content de ta vie ici ?
- Oui, sauf l'hygro. Je vais essayer ailleurs, mais c'est pas facile, sauf si le docteur signe un certificat. Ils sont durs.
- On a arrêté un Chasseur de phoques qui avait le même type

de grenades que celles utilisées dans les attentats. Un certain Oolo de race noire, tu connais ? Il utilisait ces engins de guerre pour piéger les léopards de mer qui viennent ravager le trou à phoques.

— Je le connais. Je l'ai vu là-bas à la station de chasse. C'est un grand Noir avec des dents très blanches.

— Il dit qu'il n'a jamais tué de Roux et que même il ne les déteste pas. Il y a des Roux auprès du trou à phoques.

— Oui, c'est vrai, je les ai vus.

Il regarda autour de lui.

— Ici je n'ai rien à boire mais en face on trouve de la bonne bière douce. Je vous invite.

— Oh, ça va, on est bien ici.

— Tu veux nous faire quitter ce coin ?

Ivanel regardait les cloisons doubles, garnies de laine minérale. On pouvait y cacher des tas de trucs. Une grenade par exemple.

— Tu te plais dans ce quartier de vieux ? demanda le flic le plus âgé, un peu gros, chauve, le pistolet apparent sur son bedon.

— Je ne déteste pas.

Visiblement ils essayaient de le situer. Ces deux-là devaient être les physionomistes de la brigade. Mais leurs pensées restaient ternes. Ils n'étaient pas très sûrs qu'il soit un bon suspect. L'un des deux, le plus jeune, pensait déjà à s'en aller boire une bière et rentrer chez lui pour regarder un film d'animation à la télévision.

— Bon, on va s'en aller, dit Ivanel. Tu sais que Illian a réussi premier à son stage.

— Ça ne m'étonne pas.

— Il peut s'engager chez nous, s'il le veut, mais deviendra un spécialiste des Rénos.

— Ça lui plairait.

— Ici, dans le temps, il y avait quelques vieux radoteurs qui parlaient du Soleil, à ce qu'on nous a dit. Rien remarqué de tel ?

— Non, au bistrot ils jouent surtout avec de vieilles cartes et se disputent pour un point perdu ou gagné.

Ivanel se dirigea vers la porte et les deux autres suivirent.

— On reviendra peut-être te voir.

— D'accord, dit Liensun, je vais prévoir de la bière et de la vodka. Ça sera quand même plus sympa.

Il referma la porte et les suivit, accroché à leurs cerveaux. Ivanel leur demandait ce qu'ils pensaient de lui et les deux autres ne savaient que répondre. Oui, ils avaient eux aussi l'impression que ce visage ne leur était pas inconnu. Le plus gros ajouta :

— Mais je verrais un type plus âgé. Lui est tout jeune. On ne dirait pas qu'il est sur ses vingt ans.

— Moi, j'ai eu l'impression qu'il essayait de lire en moi, dit l'autre.

Ça ne les fit pas rire et Liensun s'injuria. Il commettait toujours des imprudences.

CHAPITRE XVI

Le jeune journaliste de *Victory*, Zeloy, lui téléphona un matin alors qu'elle venait juste de se lever.

— Je vous accompagne en Transeuropéenne, dit-il avec enthousiasme. Comme envoyé spécial pour commencer, et peut-être y resterai-je en tant qu'envoyé permanent. Je pourrais trouver là-bas les éléments qui me manquent sur les débuts de Lien Rag, sur sa famille, son travail de glaciologue...

Yeuse éprouva à la fois du soulagement et de l'inquiétude, à la pensée que ce garçon l'accompagnerait dans la Compagnie dont elle était originaire.

Puis elle se souvint d'une question restée sans réponse.

— L'autre jour, vous m'avez laissé entendre que vous aviez appris certains détails sur les Éboueurs de la Vie Éternelle, ces fanatiques qui ont assassiné après une parodie de jugement Lien Rag et ses amis.

Zeloy resta silencieux.

— Vous êtes toujours là ?

— Oui... Je n'ai pas assez de preuves pour affirmer quoi que ce soit, mais j'en arrive à me demander si les Éboueurs n'avaient pas quelque chose à cacher, quelque chose de si grave, de si dangereux, qu'ils auraient donné le change en liquidant certaines personnes gênantes pour le bénéfice de quelques Compagnies, ne voulant pas se mouiller dans un assassinat politique.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer ça ?

— Il y a chez nous un vieux rédacteur qui a réchappé de justesse aux Éboueurs. Il enquêtait dans cette zone voici sept, huit ans, bien

avant qu'ils soient détruits par des Pirates et il en garde une impression bizarre.

— Mais laquelle ?

Zeloy soupira :

— Non, c'est trop tôt... Je pense que je serai habilité auprès de votre ambassade et que, de ce fait, je pourrai voyager dans votre train spécial ?

— Plusieurs compartiments sont en effet prévus pour des personnages comme vous.

— Oh, personnage, c'est un bien grand mot ! Nous pourrons alors parler plus tranquillement, non ? Il nous faudra bien quinze jours pour atteindre la Transeuropéenne.

— Peut-être plus. Il y a un conflit mal connu entre l'Africania, la Transeuropéenne et la Sibérienne, dans cette zone qu'on appelait autrefois le Moyen-Orient je crois ?

— C'est exact. Une question d'huile minérale ? On aurait retrouvé d'anciens puits de pétrole ou quelque chose comme ça...

— Dénormes pétroliers également, enfouis dans la glace. Avec des millions de tonnes d'huile congelée dans leurs soutes... Il nous faudra faire un détour et cela risque de nous entraîner à travers l'Africania. Soit une semaine de plus que prévu.

Elle marqua un court arrêt.

— D'accord, nous aurons le temps de discuter mais vous avez avivé ma curiosité.

— Ne vous imaginez pas quoi... Notre vieux rédacteur cherche peut-être à se mettre en vedette, sachant que j'enquête sur la vie de Lien Rag...

— Comment se nomme-t-il ?

— Vincenti... Il affirme que son nom ne s'est pas altéré en trois cents ans et il parle même une vieille langue européenne, l'italien. Il jure de façon épouvantable dans cette langue, mais il aime aussi la vodka sous toutes ses formes, même les plus coriaces. Il prétend que l'alcool lui a permis de ne pas mourir congelé.

— Il a dit congelé ?

— Oui, il a dit ça.

— Il boit beaucoup ?

— Beaucoup, je ne sais pas, mais continuellement, ça oui. Il finira mal certainement.

— Il faut que je le voie.

— Écoutez, voyageuse Yeuse... Je me suis peut-être trompé... Il vaut mieux attendre un peu que les choses se décantent.

— Vincenti peut mourir d'une crise éthylique et je ne reviendrai pas ici avant peut-être deux ans. Je veux le rencontrer.

Zeloy lui donnait l'impression de regretter d'en avoir trop dit.

— Vous voulez être accrédité auprès de l'ambassade banquisienne à Grand Star Station ?

— C'est évidemment mon voeu le plus cher... D'accord... Vous êtes plutôt brutale, on dirait, mais je ne déteste pas... Quand venez-vous ? Nous avons déjà la visite incognito du président.

— Il reste longtemps ?

— On n'en sait rien. Il y a ces attentats contre les Roux qui seraient accomplis par des Rénovateurs...

Yeuse haussa les épaules, comme si Zeloy pouvait la voir, puis protesta :

— Je n'y croirai jamais.

— Une nouvelle génération de Rénos, paraît-il, plus dure, plus extrémiste. Pour eux, la présence des Roux prouve qu'on peut survivre dans le froid et se passer de... vous voyez ce que je veux dire ?

— De Soleil ?

— C'est vous qui le dites, pas moi.

— Vous croyez qu'on nous écoute ?

— C'est encore vous qui émettez cette supposition.

Il l'agaçait.

— Vous faites de la manie de la persécution ou quoi... Je vais arriver ce soir ou cette nuit et demain nous rencontrerons Vincenti. Quand est-il à jeun ?

— Quand il se réveille, l'espace d'une dizaine de minutes avant qu'il ne se lave les dents à la vodka.

— Mettez-le sous cloche.

— Pas question, il pourrait en crever. Il ne tient qu'à la vodka, mais il est assez lucide pour tenir une conversation, vous savez...

Lorsqu'elle raconta à son mari qu'elle se rendait à Hot Station, au siège du *Victory*, il ne fut pas tellement surpris.

— C'est pour ce jeune journaliste Zeloy ?

— Que sous-entends-tu ? fit-elle sur la défensive.

— Rien, mais tu persistes à penser que Lien Rag a eu une chance de s'en sortir... Ou alors tu cultives son image et ce garçon qui veut écrire sa biographie t'intéresse à double titre.

— À double titre ?

— Je ne suis pas dupe, dit-il avec gentillesse. Il est jeune et il peut te parler de Lien Rag. N'est-ce pas suffisant pour qu'il t'aille droit au cœur ?

R ne partait pas en même temps qu'elle. Il prendrait son relais pendant deux ou trois mois, le temps de s'assurer que la station des arts et des lettres survivait à son départ.

— Le Président est à Hot Station. Il pense que les Rénovateurs sont à l'origine de ces attentats contre les Roux.

— Jdrien a dû lui poser un ultimatum.

— Tu crois que les Rénovateurs pourraient devenir aussi violents ? demanda-t-elle.

— Le temps des rêvasseries utopiques est peut-être terminé et j'avoue avoir une grande responsabilité dans ce changement d'attitude, dans cette radicalisation. Avec ma pièce et mes romans, j'ai donné une image trop précise, peut-être trop idyllique, malgré mes précautions, de la vie d'autrefois...

— Il suffit d'un seul dément pour radicaliser les positions, non ?

— Tu penses à l'autre fils de Lien Rag ? Pourquoi un dément ?

— Jdrien le redoute. Il dit qu'il est mauvais.

— Jdrien est d'une simplicité biblique, normale pour un soi-disant Messie. Le Chaud c'est mauvais, le Froid c'est bon. Et son demi-frère né d'une Femme et d'un Homme du Chaud ne peut qu'être mauvais. Il faut se méfier de jugements aussi rapides.

— Je verrai sur place à Hot Station. Ces attentats sont quand

même horribles.

— Les Roux finiront par déserter les parages des stations pour affluer au Dépotoir et les gens n'en seront que plus hostiles encore. Ils s'imaginent que des richesses énormes sont entassées dans le cimetière de baleines, sous forme d'huile congelée et de blocs de viande.

— Où va l'argent que reçoivent les Roux en échange de leur production ? demanda-t-elle.

— Je ne me suis jamais posé la question. Effectivement il y a des millions de cals qui doivent arriver entre leurs mains. Tu ne veux pas que je t'accompagne là-bas, je suppose ? D'ailleurs j'ai une réunion de travail ce soir avec la commission d'architecture. Nous allons construire une autre coupole périphérique.

CHAPITRE XVII

Désormais les sas de la station étaient surveillés, particulièrement les sas réservés aux piétons qui voulaient rejoindre, à travers la banquise, une habitation particulière isolée ou une serre de culture. Il y avait une vingtaine de ces passages étroits et la police ferroviaire les tenait à l'œil. Ceux qui avaient fait ces attentats avaient dû les emprunter en pleine nuit pour aller déposer des détritus piégés. On avait aussi parlementé avec les quelques groupes de Roux qui, habituellement, séjournaient dans les confins de la ville où se formait toujours de la glace sur la base de la coupole. Malgré le nouveau système il fallait bien la gratter à ces endroits et les Hommes du Froid le faisaient régulièrement, recevant en échange quelque nourriture de la part des habitants du quartier excentrique.

Le numéro 7 était, cette nuit-là, surveillé par un auxiliaire de la police nommé Lemog. Il n'était pas interdit d'aller, de venir, mais on devait montrer ses papiers et laisser fouiller les paquets que l'on pouvait transporter. Le sas 7 permettait d'accéder, au prix de cent mètres à parcourir en pleine température polaire, à un nouveau quartier en construction, un quartier résidentiel non encore réuni par un couloir isolant et translucide. Du moins pour les piétons, car pour les rails c'était fait.

Lemog vit arriver un voyageur très bien habillé d'un élégant manteau de fourrure et portant une cagoule protectrice, les mains dans les poches. Le nouveau quartier résidentiel était habité par des gens importants, très huppés, envers lesquels il fallait montrer de la diplomatie.

— Bonsoir voyageur, vous habitez en face ?

L'autre inclina la tête et tendit son passeport. Lorsque Lemog se pencha quelque chose lui gicla au visage et en quelques secondes il perdit connaissance. Le voyageur l'empêcha de tomber et le déposa avec douceur derrière le wagonnet du corps de garde, prit son pistolet mitrailleur ancien modèle et passa le sas.

Il marcha au-delà du nouveau quartier résidentiel, ce qui représentait presque un exploit pour un habitant des stations chaudes, mais Liensun avait souvent effectué de bien plus longues marches sur la banquise, là-bas, dans la Compagnie des Dirigeables où les conditions de vie avaient toujours été spéciales et où on abolissait le culte du rail.

Il dépassa également une longue serre horticole, la contourna pour en rejoindre une autre en traversant leur réseau ferré d'alimentation. Il y avait là une chaufferie vétuste qui fonctionnait à l'huile de morse et qui empestait le coin, recouvrant de suie les verrières et la banquise. Mais des Roux séjournaient là, pour recueillir les déchets d'huile et se mettre à l'abri des vents.

Le groupe dormait dans des alvéoles creusés dans la banquise et se croyait en sécurité depuis que les Hommes du Chaud leur avaient promis qu'il n'y aurait plus de massacre.

À moins de vingt mètres et face au vent léger qui soufflait, Liensun arma son pistolet mitrailleur et, dans la vague lueur qui provenait de la chaufferie, visa les formes allongées. Les chaudières grondaient si fort que personne ne put entendre les rafales. Les corps des Roux s'arc-boutèrent sous l'impact des balles de gros calibre. Quelques silhouettes se levèrent et tentèrent de fuir, mais Liensun les abattit sauf peut-être deux ou trois qui se fondirent dans la nuit, au-delà des rayonnements lumineux.

Il laissa son arme sur place et retourna tranquillement sur ses pas. Lemog dormait toujours dans son wagonnet de fonction et Liensun passa tranquillement. Il connaissait des passages rapides pour rejoindre son quartier du quai des Anciennes Messageries. C'était un ensemble de wagons commerciaux à double sortie, un quartier en partie dépeuplé dont il suffisait de posséder les clés des compartiments pour perdre sa piste. Bien des gens ne se contentaient plus des compartiments types d'autrefois, et ce que désormais on appelait ainsi ressemblait à de véritables pièces de

jadis.

Un quart d'heure plus tard, il s'allongeait sur sa couchette, pouvait entendre quelqu'un ronfler dans le compartiment voisin. Junk prétendait que c'était sa femme et celle-ci protestait en accusant son mari. On frappa à sa porte bien avant l'aube et il se leva en titubant, les yeux ensommeillés. Ivanel était là avec ses deux acolytes.

— Il y a longtemps que vous êtes rentré ?

— Hier au soir dix heures, après la cafétéria de la place de la Victoire.

Ils fouillèrent partout.

— Vous n'avez pas un manteau en fourrure de rats ?

— Vous voulez rire ? Ça vaut une fortune.

Il avait volé ce manteau dans un autre quartier et le laissait dans un vieux compartiment abandonné.

— Je n'ai que ma combinaison.

— Vous avez des gants ?

— Bien sûr.

Les policiers les sortirent tous et les examinèrent avec soin après avoir pulvérisé un liquide sur les doigts. Liensun alla s'asseoir sur sa couchette mais on le fit lever pour la fouiller. Il se rassit une fois que ce fut terminé.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Ivanel devenait de plus en plus soupçonneux à son égard. Ça, il pouvait le lire dans son esprit sans trop savoir la raison de cette méfiance.

— Vous n'êtes pas sorti ?

— Non, pas depuis hier au soir.

— Vous ignoriez la présence des Roux derrière la vieille chaufferie à huile de phoque ?

— Attendez... J'y suis allé avant-hier pour répondre à une annonce. Ils demandaient un électronicien.

— Et vous avez des capacités dans ce domaine ?

— Plus ou moins.

- Vous avez accepté cet emploi ?
- Non, trop de travail de nuit et peu de calories...
- Vous avez vu les Roux ?
- Bien sûr que je les ai vus.

Ivanel sortit une fiche à cristaux liquides et dès qu'il effleura la base des mots s'alignèrent lentement.

— Le premier attentat c'était du côté de votre hygro à tomates, le second, passe... Le troisième dans un endroit où vous êtes allé spécialement pour un travail que vous ne pourriez pas accomplir.

- D'accord, dit Liensun, passez-moi votre fiche là.

Ivanel le regarda avec méfiance.

- Que voulez-vous faire ?

— Elle escamote les « a », je peux vous réparer ça sur-le-champ.

Ivanel incrédule la lui tendit et Liensun sut tout de suite comment l'ouvrir, alors que c'était presque un secret d'État. Il sépara en deux les lamelles de plastique et nettoya la minuscule poussière de métal qui empêchait la formation de la lettre « a ». Il remit tout en place et la rendit au policier. Ce dernier la regarda sous toutes ses faces.

— Je n'ai jamais réussi à voir à l'intérieur. Ça doit faire un cinquième de millimètre d'épaisseur et vous...

- Je suis spécialiste.

- Et vous travaillez en hygro.

- Un étranger a du mal à se caser dans l'électronique.

- Oh, à ce point, fit Ivanel ironique.

Il désigna la combinaison de travail du garçon.

- Enfilez ça, on vous emmène...

- Vous n'avez pas le droit... Mon passeport est authentique.

— Tous les étrangers sont regroupés aujourd'hui. On vous excusera auprès de votre chef de service.

Dans la draisine blindée qui roulait vers le centre ville, Ivanel lui tapota le genou.

— Oolo, le chasseur de phoques, le Noir, il dit que vous auriez très bien pu lui faucher une de ces grenades qu'ils placent pour

empêcher les léopards de mer d'attaquer les phoques. Il les place dans une peau de phoque précisément et il lui en manque une demi-douzaine. Vous êtes un des rares voyageurs de la station à avoir été admis là-bas. Comment vous y êtes-vous pris ?

Il avait rencontré Oolo dans un bar et l'avait inondé de pensées à jet continu, jusqu'à ce que le Noir s'intéresse à lui et le trouve sympathique sans pouvoir s'expliquer pourquoi. Liensun lui répétait mentalement qu'il était émerveillé par sa stature, sa science de la chasse au phoque, et Oolo avait fini par boire avec lui et par l'inviter sur les lieux de chasse où les compagnons du Noir lui avaient été d'abord hostiles, mais rapidement il avait su convaincre ces esprits simples qu'il n'était pas comme les autres voyageurs, qu'il les aimait et ne les trouvait ni répugnantes ni barbares.

— Mais comme il t'aime beaucoup, il ne t'accuse pas ouvertement. Ça se passe comment, entre vous ?

Liensun découvrit une image si obscène dans le cerveau du policier qu'il rougit d'abord violemment avant de devenir très pâle.

— Vous m'accusez de...

— Tu es joli garçon et ces gens-là ont des femmes affreuses pour la plupart. Ne dit-on pas « horrible comme une épouse de phoquier » ? La vie est dure pour elles et elles ne gardent pas longtemps leur coquetterie. Oolo et toi, non ?

— Vous exagérez, dit Liensun.

— J'essaye de m'expliquer vos relations.

Alors Liensun, fou de haine contre lui, décida de se venger en influençant le cerveau d'Ivanel. Il s'était promis de ne recourir à cette méthode qu'en cas de nécessité absolue, comme avec Oolo qu'il savait détenteur d'explosifs et d'armement spécial.

À petites doses, il envahit l'esprit d'Ivanel pour se le rendre favorable. Il développa dans le cortex des souvenirs diffus le concernant, mais s'attaqua aussi aux aires sensitivo-sensorielles pour y construire un spectre aimable de son apparence physique. En somme, pour Ivanel, il sentirait bon, serait agréable à regarder, à écouter, voire à toucher mais le tabou réprimant les tendances homosexuelles mettrait Ivanel dans un état d'infériorité à son égard. Il ne pouvait terminer cette tâche en une seule fois à cause de la

fatigue nerveuse que nécessiterait une concentration intense. Mais déjà il pouvait influencer Ivanel sur plusieurs points.

Ils arrivèrent au Central de la Police Ferroviaire, près de la gare de voyageurs et il fut conduit dans un compartiment isolé.

- Vous voulez boire, manger ?
- Du thé bien chaud, bien sucré.
- D'accord, dit Ivanel avec amabilité.

Il revint cinq minutes plus tard et posa un plateau sur la tablette proche de la fenêtre. Sur celui-ci il y avait du thé, du beurre et des galettes.

- Tout vient de notre cafète et n'est pas mauvais.
- Vous allez me garder longtemps ?
- Je l'ignore. Dites-moi, avec quoi vous parfumez-vous ?
- Ça vous déplaît ?
- Non, pas du tout. Je trouve même que c'est très agréable d'être dans le même coin que vous. N'allez pas me prendre pour Oolo pour autant.

Liensun eut envie de grincer des dents !

- Vous croyez vraiment que nous avons eu des relations sexuelles ?
- Je n'en sais rien, mais je dois avouer que je le comprendrais, dit Ivanel.

Puis, réalisant l'énormité de son aveu, il sursauta et préféra quitter le compartiment. Liensun dégusta ses galettes et son thé avec un sourire en coin. Ça marchait très bien. Il aurait dû y penser plus tôt, mais c'était épuisant et il ne pourrait impressionner à nouveau le cerveau du flic que d'ici plusieurs heures.

CHAPITRE XVIII

Illian avait fini par découvrir pour quelles raisons Jael se montrait si froide avec lui. Elle paraissait toujours sur le point de le repousser dès qu'il voulait faire l'amour avec elle. Il avait appris, grâce à une voisine mal intentionnée, qu'une draisine de police stationnait souvent sur le quai en fin de semaine.

— Quand vous n'étiez pas là.

Il savait que le flic s'appelait Ivanel, et la profession de cet homme l'enrageait d'autant plus qu'il comptait lui aussi rentrer dans la police. Il était sorti avec une excellente note de son stage et sa demande avait été acceptée. Dans deux mois il endosserait l'uniforme de la Police Ferroviaire. Uniforme ordinaire, sans parements argent et noirs, puisqu'il n'était pas issu du corps des Aiguilleurs.

En attendant, il recherchait activement les Rénovateurs de son quartier, comme c'était désormais sa mission assignée de volontaire. Il n'avait jamais soupçonné quoi que ce soit entre Jael et son copain venu de l'étranger. Elle l'avait rencontré alors qu'il n'était qu'un gamin de douze ans et de ce fait Illian n'éprouvait aucune jalousie.

Il essaya même de le voir à plusieurs reprises et, dans la nuit de l'attentat au pistolet mitrailleur contre les Roux de l'ancienne chaufferie, il patrouillait précisément dans le vieux quartier. Il eut l'idée d'aller frapper chez Liensun, alias Larry Han, pour se faire offrir une boisson chaude, mais le garçon ne répondit pas. Il devait dormir profondément, pensa Illian.

Le lendemain il apprit que sept Roux avaient été tués, quatorze blessés dont certains étaient dans un état désespéré.

Il se rendit à son travail mais, durant la pause de midi, il téléphona à son responsable pour avoir des précisions. Ce policier lui demanda ce qu'il avait dans la tête.

— J'essaye de me souvenir de plusieurs choses, dit Illian, et peut-être qu'avec des détails je peux y parvenir.

Le policier chef des volontaires lui raconta comment l'affaire s'était passée et Illian quitta son travail très tôt. Depuis qu'il était volontaire de la police, il pouvait se permettre ce genre d'escapades. Il se rendit au sas numéro 7 et étudia les lieux. C'était très loin du quai des Anciennes Messageries, mais sur une carte il découvrit qu'on pouvait prendre des raccourcis. Il connaissait Hot Station comme sa poche, y ayant toujours habité. Il avait vu grandir sa station, mettre au rebut les vieux wagons d'habitation du début, et il s'était souvent introduit dans les compartiments inoccupés pour y lutiner une fille.

Il traça sur son plan une ligne droite entre le sas numéro 7 et le domicile de Larry Han, et essaya de faire le parcours en un temps minimum. Il n'admettait plus que le garçon ait pu dormir cette nuit-là. Il ne savait pas non plus pourquoi il le soupçonnait, oubliait le conditionnement reçu. Au cours du stage on leur avait ressassé que les jeunes Rénovateurs, les plus extrémistes, étaient en général des étrangers infiltrés dans la population, qu'ils vivaient isolés et de préférence dans des quartiers anciens, dans l'espoir d'y trouver des Rénovateurs sorciers les plus aptes à leur servir de complices. Larry Han correspondait à ce signalement type.

Illian fut bientôt bloqué dans son cheminement par des rangées de vieux wagons soudés à des rails rouillés, si rapprochés du quai qu'on ne pouvait se glisser en dessous et, pour faire le détour, il aurait fallu dix minutes de plus. Il essaya toutes les portières, finit par trouver un compartiment vide et le traversa sans mal, ressortit de l'autre côté et récidiva trois fois. Il avait parcouru une centaine de mètres seulement, en une minute, au lieu de plusieurs kilomètres. Même en draisine il ne serait pas allé si vite.

Dans un dernier compartiment il respira une odeur bien connue, celle d'une fourrure de rats imprégnée d'une huile parfumée pour obtenir une meilleure isolation. Cette huile reliait les poils entre eux sans les coller. Les gens riches en usaient pour leurs

vêtements de sortie.

La fourrure de raton était dans le logement de la couchette du haut. Une fourrure d'au moins un million de calories, si ce n'est plus. On élevait des rats spéciaux pour prélever leurs peaux.

Il cacha à nouveau la fourrure, sortit et téléphona à son chef.

— La description de l'agresseur du garde au sas numéro 7 ? Comment veux-tu que je sache ? Va le voir, il s'appelle Lemog et appartient au poste de quartier attenant.

Lemog n'avait rien à révéler à un volontaire, mais Illian lui proposa d'aller au bar en face boire une bière et le policier ne lui cacha rien de sa mésaventure.

— Un manteau de rats, oui.

— Son visage, c'était celui d'un vieux ?

— Non. Certainement pas.

Ensuite il n'en tira plus grand-chose. Lemog pensait qu'on allait lui faire des ennuis, peut-être l'envoyer au terminus du viaduc, ou encore du côté d'Amertume Station pour empêcher les Cellules de Coordinations Populaires de s'infiltrer.

Lorsqu'il apprit qu'Ivanel enquêtait sur l'attentat comme il l'avait fait sur les autres, Illian, fou furieux, préféra rentrer chez lui et oublier ses trouvailles. Il n'allait pas fournir à l'amant de Jael des informations aussi précieuses sur le copain de celle-ci.

— Il a de la veine, ton Larry... Si je voulais, je pourrais lui faire avoir des ennuis.

— Tu penses, tu te prends pour qui ? Pour le grand maître des Aiguilleurs ?

— N'empêche que je pourrais lui en faire baver si je voulais.

Le soir il alla quai des Anciennes Messageries mais apprit que Liensun avait été arrêté comme tous les étrangers. Son propriétaire paraissait plus qu'inquiet, fébrile, et Illian, toujours soupçonneux, flaira autre chose.

— Je suis chargé de détecter les Rénovateurs, dit-il tout à trac en surveillant le visage de son bonhomme. (Ce dernier pâlit et cacha mal son angoisse.)

— Montrez-moi le compartiment de votre locataire.

Très vite il découvrit une paire de gants fourrés qui empestait cette fameuse huile de traitement des fourrures. Ce n'était pas absolument concluant, mais désormais Liensun allait devenir son suspect numéro un. Il se demandait comment se venger d'Ivanel grâce à ces informations.

— Je reviendrai, dit-il en regardant Junk d'un œil plein de menaces.

CHAPITRE XIX

Malgré sa balafre et son œil en moins, Yeuse le trouvait plein de charme, et ce fut son visage qu'elle aperçut lorsque son loco-car s'immobilisa sur un quai discret, tout au bout de la gare.

— J'ai eu du mal à vous éviter une réception officielle, dit-il. On savait que vous veniez... J'ignore comment.

Il consulta sa montre.

— On va boire un café ou bien on va chez Vincenti ? À cette heure, on a des chances de le cueillir à jeun dans sa roulotte.

— Sa quoi ?

— Vous verrez, ça vaut le déplacement.

Le vieux rédacteur en chef habitait dans une serre désaffectée. Sans Zeloy, elle aurait eu du mal à la trouver parmi les autres. Sur une superficie de plusieurs hectares, plusieurs dizaines de personnes avaient installé, qui leur wagon, qui leur demi-wagon ou carrément une maison mobile comme on en construisait maintenant. Il y avait aussi une bulle en silicium à variation chromatique selon l'éclairage.

— Des prudents, fit le journaliste en la désignant. Des gens qui ont connu la Grande Catastrophe du réchauffement il y a douze, treize ans. Notre ami est là-bas.

— Ça sent quoi ? demanda la jeune femme.

— L'humus et le guano. Tous ces gens sont partisans du retour à la terre. Ils travaillent en ville mais ont leur jardin. Ils ont formé une association pour racheter cette serre et la transformer en quartier campagnard, ils ont un chauffage collectif, un service de draisines également collectif. Dans le temps, Vincenti était le dynamique

promoteur de cet ensemble avant que sa femme ne meure. Depuis il picole dur... C'est sa roulotte, là-bas. Vous n'avez jamais rien lu sur les gitans d'autrefois ?

L'espèce de wagon ressemblait à une roulotte à cheval de jadis. Seule différence, la cheminée centrale de la machine à vapeur, ainsi que le bulbe de pilotage juste au milieu sur le toit.

— Il allait en mission avec, emmenant sa femme, son chat et ses bouquins.

— Son chat ? fit Yeuse stupéfaite. Il a un chat avec lui ?

— Ne craignez rien, il est apprivoisé et trop vieux pour attaquer les gens. Mais à une époque Vincenti a eu des ennuis avec ses voisins.

Ils descendirent de draisine, traversèrent la voie pour frapper à la porte à laquelle on accédait par un escalier.

— Mais c'est du bois ?

Elle se baissa pour tâter.

— Oui, il l'a ramené d'une forêt sous-glaciaire de Sibérienne. Un artisan le lui a taillé en échange de son escalier de plastique.

Ils frappèrent longtemps puis un judas s'ouvrit.

— C'est toi, Junior ?

Vincenti ouvrit et sortit sur le petit balcon. Il ne portait qu'un pantalon de pyjama et son torse ridé gênait Yeuse.

— T'es pas tout seul ?

— Vous avez entendu parler de voyageuse Yeuse ?

— Yeuse, celle de Kaménépolis ? Oh, Junior, tu as des relations, on dirait. Venez, je vais vous faire du café avec les grains que récolte mon voisin.

Yeuse était heureuse d'échapper à l'odeur extérieure d'humus, de guano en fermentation. À la chaleur aussi. Il devait faire au moins trente dans cet endroit, et elle pouvait voir du balcon des jardins exubérants de végétation, au point que les maisons mobiles s'en trouvaient cachées. Mais à l'intérieur c'était pire. L'odeur de fauve, d'urine lui souleva le cœur. Le chat était un vieil animal pelé, noir et gris, en train de dormir pattes en l'air sur un divan déchiré.

— Il y fait ses griffes. J'arrive plus à les lui couper. Il gronde... Il

ne peut pas les user, trop vieux. Asseyez-vous.

La première chose qu'il plaça sur la table fut une bouteille de vodka. Une marque inconnue, peut-être distillée dans le coin avec des graines fermentées et du sucre.

— Comme ça, vous venez me voir ?

— Vincenti, c'est pour les Éboueurs.

— Junior, tu manques de discrétion. Je t'ai confié un vague truc et tu t'empresses de le révéler à tout le monde.

— Juste à moi, voyageur Vincenti, juste à moi.

— Ne dites pas voyageur, je trouve ça du dernier ridicule. C'est Vincenti, descendant de Napolitains qui aimaient la mandoline et les pâtes à la sauce tomate... *Ecco* ?

Le café par contre embaumait et atténuait toutes ces odeurs horribles. Les stations possédaient un air neutre, filtré, et Yeuse pensa qu'avant la Grande Panique certains endroits devaient aussi sentir l'humus, le fumier animal, le pipi de chat...

— Un coup de grappa ? C'est ça. C'est fait avec des fruits, mon vieux. L'an dernier un plein wagon bradé par une hygro. Tu penses... le voisin a un alambic super...

— Un instant, Vincenti. Je préfère vous entendre avant.

Le vieux journaliste ne regarda pas Yeuse, mais Zeloy qui ne savait où se fourrer.

— Sale mouchard, va... Tu racontes que je picole, hein, que je ne dessaoule pas de la journée. Mais c'est vrai, voyageuse, c'est vrai... Vous avez bien fait de venir maintenant. Je vais attendre un peu avant de m'y mettre. Parce que c'est vous et que j'ai quelque chose à vous demander.

Yeuse attendait.

— Juste une précision. Je la garderai pour moi. Promis. Mais j'y pense depuis des années.

Il se pencha et murmura quelque chose à son oreille. Yeuse se sentit rougir et ferma les yeux. Puis elle regarda le vieux bonhomme.

— C'est exact.

— Merci infiniment. Je vais vous dire ce que je sais des

Éboueurs maintenant. Ils m'ont laissé pour mort sur la banquise et, sans le litre d'alcool que j'avais bu, je serais mort. Je me suis relevé pour rejoindre cette roulotte qui attendait à deux kilomètres.

Zeloy sursauta.

— Deux kilomètres sur la banquise ? Impossible.

— Junior, du respect pour un vieux qui a réussi l'exploit. Un litre d'alcool, n'oublie pas. J'étais une véritable chaudière, je soufflais de la vapeur par les oreilles.

— Que s'était-il passé ?

— J'avais un petit tuyau sur les Éboueurs et je voulais le vérifier. Il y avait aussi des rumeurs qui couraient sur eux... Ils n'auraient pas été les brutes fanatiques que l'on imaginait mais se seraient donné la mission de sauver la vie des personnalités les plus controversées par les Compagnies.

Yeuse n'osait plus respirer. Cet ivrogne pouvait-il garder une once de dignité qui l'empêcherait de mentir, de raconter n'importe quoi ? Ou bien l'alcool l'imprégnait-il au point de lui ôter la possibilité de faire la différence entre racontars et vérité, légende et faits réels.

— Qu'aviez-vous découvert ?

— Avez-vous entendu parler d'Erikson ?

— Non, jamais, qui est-ce ?

Vincenti versa le café avec soin.

— Un savant de la Transeuropéenne dont nul ne se soucie. Il aurait inventé une théorie pour disperser... Je veux dire qu'il pouvait faire briller ce... cette chose qui paraît-il existe au-delà du plafond pustuleux de notre planète... Vous voyez ce que je veux dire ? J'ai pas envie de me faire arrêter pour propos subversifs et complicité avec les Rénos.

— Bien, dit Yeuse. Erikson se faisait fort de faire réapparaître le Soleil ?

Vincenti regarda Zeloy qui restait sans réaction, puis Yeuse.

— C'est vous qui le dites, pas moi... Mais c'est ça. On a chargé les Éboueurs de faire disparaître ce savant au début de ce siècle. Ouais, vers 2301, je pense, mais avec le nouveau calendrier ça demanderait

à être vérifié.

— Et alors ?

— Ben, il paraît qu'Erikson ne serait pas mort congelé, mais dans une station perdue au centre de l'Africania quelque trente ans plus tard. Il travaillait toujours, mais avec discrétion sur le Soleil.

Le chat se réveilla, se retourna avec lenteur et miaula bizarrement.

CHAPITRE XX

— N'ayez pas peur, voyons, dit le vieux rédacteur en posant la main sur le bras de Yeuse pour l'inciter à se rasseoir. Ra n'est pas dangereux. Il veut simplement aller faire un tour.

— Vous lappelez Rat ?

— Oui mais sans t. Vous trouverez bien un jour pourquoi.

Il ouvrit la fenêtre à petits rideaux à carreaux blancs et verts et le chat se hissa difficilement sur le rebord puis, après une longue hésitation, sauta.

— Voilà.

L'odeur extérieure se mélangeant à celle de ce gourbi faillit faire vomir Yeuse. Elle détailla le compartiment qui était très grand, certainement fait de plusieurs pièces aux cloisons abattues. Il y avait des saletés partout. En entrant, on devait forcément laisser de l'humus et du guano un peu partout. Mais il y avait des bouteilles vides, des chiffons, de vieux journaux.

— D'accord, c'est dégueulasse, dit Vincenti surprenant son regard, mais c'est mon repaire... Et la chaudière marche encore, je pourrais encore voyager si je voulais. Ça monte vite à cent à l'heure ce machin-là, et ça tient bien le rail avec ses grandes roues carénées.

— Excusez-moi, dit-elle... Vous êtes sûr pour Erikson ?

— Oui et non, mais je me demande si ce ne sont pas des gens qui mettent de côté les têtes pensantes de cette planète pour plus tard, voyez-vous ? Et un physicien, un, et un chimiste, et un spécialiste en astronomie... Pardon... Oubliez vite ce terme qui n'aurait pas dû sortir de ma bouche.

— On les a attaqués, on a plus ou moins dépouillé les cadavres

qu'ils gardaient en réserve... Vous pensez que je n'aurais pas dû... Mais quelle horreur !... Harl Mern et Leouan, la femme métisse de Roux... On les a autopsiés...

Vincenti déboucha la bouteille d'alcool et en versa dans le café d'Yeuse.

— Buvez.

Les yeux grands ouverts, elle le regardait avec effroi.

— Buvez.

— On aurait pu les...

— Bon sang, buvez ou je rappelle Ra.

Elle obéit.

— Autopsiés vivants, c'est ça, hein ?

— Non. Je ne suis sûr de rien.

— Mais les pirates ?

— Juste pour donner l'illusion. Ils ont pu rester sur place et chercher les corps qui les intéressaient.

— D'où venaient-ils ?

— Ça... c'est autre chose. Le monde est grand et il y a des Compagnies minuscules qui, peut-être, n'en sont pas moins surprenantes. Toutes ne sont pas forcément entièrement sous la coupe de la Loi du Rail...

— Vous n'avez étudié que le cas Erikson ?

— Bien sûr, puisque je l'ai connu. Je viens d'Africania, moi, avec ma roulotte... Vous voyez cette habitation-gourbi ? Elle est dans la famille depuis la Grande Panique, bricolée par un ancêtre. Oui, voyageuse, voyageur... Mon ancêtre a traversé d'Italie à Malte avec... Juste comme la mer se prenait... Il n'y avait pas encore de rails. Ça pouvait rouler, flotter... Plus tard il a bien fallu lui coller des roues à jante à boudin. Pour faire comme tout le monde... Bien sûr, au fil des générations elle a changé la roulotte Vincenti, a été complètement refaite sauf la machine... Pour ça, la machine c'est du solide...

— Vous avez connu Erikson ?

— Bien sûr. Il était notre voisin et il m'a appris ce que je sais sur le ciel au-delà de cette saloperie de poussières lunaires.

— Mais comment les Éboueurs...

— Ça, il n'en parlait jamais... Il a fallu que je tombe sur une sorte de catalogue plus ou moins clandestin, trouvé sur un Éboueur réfugié en Compagnie de la Banquise et découvert mort de crise cardiaque dans un minable traintel, vous savez, ces empilements de compartiments à la nuit que l'on trouve encore en bordure des gares... J'avais fait un reportage... Il avait dû quitter la Concession de la Ring Cie. C'est ainsi que s'appelait la Compagnie des Éboueurs. Il avait ce catalogue et le nom d'Erikson y figurait avec des précisions telles que ça ne pouvait être que le mien. Voilà, c'est tout et surtout ne me demandez pas d'en tirer des conclusions... Quand je suis allé là-bas pour me faire préciser, ils l'ont pris très mal et m'ont abandonné sur la banquise en croyant que j'allais crever... Mais j'avais picolé pas mal pour me donner le courage de les affronter...

Yeuse avait presque envie de se lever, de l'insulter. Il devait raconter n'importe quoi. Elle ne le croyait pas, regrettait son voyage.

— Je vous plais pas, voyageuse Yeuse, je ne vous plais vraiment pas. Vous me prenez pour un menteur, un conteur d'histoires.

— Vous avez publié votre reportage ?

— Oui, mais on m'en a censuré une bonne partie. On n'a laissé que celle qui faisait scandale. Les Éboueurs nettoyeurs de l'humanité coupable... Je n'ai pas cherché à savoir pourquoi... Erikson n'intéressait plus personne. Il avait des théories tellement inimaginables.

— Vous vous en souvenez ?

— Bien sûr que je m'en souviens. Il affirmait que la plupart des grandes Compagnies détenaient les moyens de faire réapparaître le Soleil, mais qu'elles s'en gardaient bien pour maintenir leur pouvoir absolu.

Yeuse regarda Zeloy qui sourit.

— Bon, ça vous paraît stupide. Moi aussi, mais Erikson l'affirmait. Il répétait : « Les grandes Compagnies ont la clé de notre avenir ensoleillé »...

— Vous aviez quel âge quand il est mort ?

— Trente-deux ans, je suis du siècle. En fait là-bas on avait deux

ans de retard, je crois. C'est très compliqué à calculer et je préfère dire ainsi.

— Que faisiez-vous dans cet endroit qui s'appelait... ?

— Roofless Station. Je sais que ça ressemble à un canular mais je n'invente rien. Nous étions au Centre Africana dans une région sur l'équateur avec des sources chaudes aussi. Et je vais vous dire, à peine un mètre de glace à tout casser dans certains endroits. Un petit paradis.

— Vous n'y êtes pas resté, fit Yeuse toujours aussi agressive.

— On nous a foutus dehors à cause de notre couleur de peau. Allez, du balai !... C'est vrai qu'on occupait le plus beau coin de la Terre. Jamais je n'ai retrouvé le même... J'ai évacué avec mes parents, ma femme vers l'Est. C'était plus dur mais on survivait. Et puis d'un coup la folie de la Compagnie de la Banquise avec les possibilités énormes qu'on nous promettait. Il y a quinze ans que je suis dans le coin. Le reste me regarde.

— La station sans toit, sans verrière, ni dôme ni coupole d'aucune sorte ?

— Certains jours... Certains jours il faisait presque chaud dehors... Je ne vous raconte pas de blagues... Presque chaud. Je ne sais même plus où c'est et de plus les Africaniens interdisent l'endroit. Les gens y deviennent différents, s'y accrochent, recommencent à croire au Soleil et à une vie différente dans le rail...

— Vous pensez qu'Erikson n'était pas venu au hasard, donc ?

— C'est ça. J'estime que les Éboueurs l'ont placé là en attente d'un événement qui n'est jamais arrivé. Il a fini par mourir avant qu'on ne nous chasse, vers les années quarante.

Yeuse regarda le fond d'alcool beige dans sa tasse. Elle ne savait que penser de ce récit, mais aurait voulu poser une question, une seule, avant de repartir. Elle savait que le vieux Vincenti mourrait avant qu'elle ne revienne de Transeuropéenne.

— Est-ce que vous croyez que Lien Rag...

— Vous savez que je ne ferai aucune extrapolation de ce genre.

— Le cadavre de Lien Rag n'était pas dans cette nécropole en pleine banquise, dans ces wagons tombeaux.

Il remplit sa tasse à ras bord avec sa gnôle de fabrication locale et elle comprit que c'était sa réponse et commença de se lever.

— Je pars pour la Transeuropéenne, mais je suis obligée de traverser l'Africania pour éviter certains troubles entre les frontières communes des trois Compagnies...

Il but une gorgée, hocha la tête et lui fit signe de le suivre.

— Toi aussi, Zeloy.

Ils longèrent l'énorme machine à vapeur éteinte depuis des années et qui empestait la rouille, la suie et la graisse rance.

— Venez.

L'autre partie de la roulotte les effara. Deux pièces meublées avec opulence, à l'ancienne, parfaitement conservées dans un état de propreté méticuleuse.

— L'appartement de ma femme, dit-il comme s'il s'excusait. Il y a une carte dans la chambre.

Une pièce coquette, délicieuse, où Yeuse aurait aimé vivre. De grands rideaux d'un tissu ancien voilaient les persiennes déglinguées de la vieille maison sur roues.

— C'était par là.

De son ongle noir il traça un cercle et Yeuse commença de noter quelques noms de lieux dans sa mémoire.

— Vous emprunterez ce réseau-ci qui passe très au nord... Mais il y a des branches latérales qui descendent vers cette zone. Ils ne vous laisseront pas bifurquer. Ils sont libéraux, ces Africaniens, mais pour cette zone, c'est une interdiction féroce d'y pénétrer. On dit que si le Soleil réapparaissait ce serait le morceau de Terre qui pourrait très vite vivre sur le nouveau rythme. Ils craignent que les réfugiés n'affluent si par hasard la glace fondait... Mais il est possible qu'ils aient d'autres secrets dans le coin. C'est tout ce que je peux faire pour vous.

— Laissez-vous des mémoires ? lui demanda Yeuse.

Puis elle regretta ses paroles et il la regarda avec un pli ironique au coin de son œil droit.

— Voyageuse Yeuse, vous me voyez prochainement mourir ? Oh, ne vous excusez pas, c'est ce que j'attends pour très bientôt... Non,

je n'ai rien écrit qui vaille la peine. J'étais journaliste au jour le jour, un événement chassant l'autre. Je n'ai pas tellement eu le temps de souffler, de réfléchir à ce que j'ai vécu... Il faut que je fasse rentrer ce chat avant qu'il n'aille gratter dans le jardin du voisin. Il aime ça et se couvre de cochonnerie.

Il les avait déjà oubliés et appelait son chat depuis son balcon tandis qu'ils remontaient dans la draisine de Zeloy.

— Vous êtes sceptique, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas.

— Ra, où es-tu ? Viens ici vilaine bête... Tu vas te faire écraser...

Zeloy se pencha pour voir s'il n'était pas sous le véhicule, lança le moteur à vide pour l'effrayer, puis démarra tout doucement.

— Évidemment, vous ne me direz pas ce qu'il vous a demandé à l'oreille ?

— Bien sûr que non.

— Vous avez rougi.

Vincenti voulait savoir si elle avait été vraiment danseuse strip-teaseuse dans un certain cabaret de Kaménopolis, l'Eldorado, qui n'était en fait qu'un bordel tout au début de la Compagnie de la Banquise. Dans les années quarante-cinq, si l'on tenait compte du nouveau calendrier mis en vigueur au début de l'année.

— Par contre, je me souviens de ce que signifie Râ avec un accent circonflexe, dit-elle. C'était le dieu Soleil dans l'antique Égypte. C'est peut-être une sorte d'avertissement de la part de ce vieux fou, non ?

CHAPITRE XXI

Ivanel ne pouvait se défaire d'un sentiment très favorable à l'encontre de Larry Han et il retourna dans son compartiment pour lui parler. Liensun en profita pour peaufiner son image de marque à même le cortex de son visiteur, substitua, à l'ensemble de descriptions péjoratives que le policier avait enregistrées à son sujet, d'autres définitions plus innocentes, et Ivanel trahit le trouble dans lequel il se trouvait.

— On n'a pas grand-chose à vous reprocher et comme vous êtes un ami de Jael je ferai le maximum pour vous... Son ami est en train d'enquêter sur l'attentat, m'a-t-on dit. Il se prend au sérieux.

— Il va vous griller au poteau, dit Liensun.

— Jamais il n'aura toutes les données... Nous devons retenir les étrangers encore quelques jours.

Liensun découvrit dans son esprit que le but de ces interpellations était de voir si les attentats s'arrêteraient pour autant. Il regrettait de n'avoir pas une équipe plus structurée.

— Je reviendrai, dit Ivanel.

Liensun essaya de capter la pensée de Waren, le postier, en sachant que c'était hors de ses moyens. Il allait devoir échantillonner des dizaines, des centaines de cerveaux sans aucune certitude de réussite.

Alors il tenta autre chose et essaya de repérer un téléphone électronique non loin de son compartiment. Ce fut assez facile, il en existait une demi-douzaine, mais tous fonctionnaient étant donné la grande effervescence qui régnait dans le Central de police. Dès que l'un fut disponible, il le satura pour son propre usage, le mettant en panne pour tout autre utilisateur. Il laissa son esprit remonter dans

les connexions jusqu'au central le plus proche, où il faillit s'égarer jusqu'à ce qu'il songe à l'annuaire informatisé. Le nom de Waren lui apparut comme sur un écran cathodique avec deux numéros. L'un était celui de son domicile et il tâtonna un peu avant d'obtenir son bureau.

À l'autre bout du fil, on décrocha et il lança son message télépathique un peu au hasard, sans savoir si c'était bien son ami qui avait décroché.

— Waren.

Ce dernier réagit et prouva que c'était bien lui : il se mit en colère parce qu'il avait été dérangé et qu'il n'y avait personne au bout du fil. Dès lors, Liensun put concentrer toute sa puissance télépathique sur lui et le submergea d'un flot de mises en garde et d'appels à l'aide. Il voulait que Waren, une fois la nuit tombée, se livre à un simulacre d'attentat contre un monument public, la fameuse horloge tournante du centre ville par exemple, et le signe de tracts portant les mots Rénovateurs du Soleil. Peut-être qu'alors la Police Ferroviaire les libérerait.

Il voulait aussi que Waren prévienne leurs amis d'être très prudents. Le mieux aurait été que des Roux soient attaqués, mais ce n'était guère possible. Ces doux utopiques manquaient de cran, de dureté.

Dès qu'il serait libre, il recruterait des jeunes, les formerait à une discipline de guérilla sans concession.

Lorsqu'il estima que Waren avait enfin assimilé ce message, il s'allongea et ferma les yeux. Le postier devait se poser des questions et il lui expliquerait qu'il disposait d'un appareil transmetteur de pensée. N'importe quoi, mais surtout ne jamais révéler qu'il possédait des dons exceptionnels, il y avait déjà trop de personnes au courant de ses pouvoirs. Il pensait surtout à son demi-frère, Jdrien, qui avait dû éventer sa présence dans cette ville. Il viendrait peut-être le chercher en personne, à moins qu'il ne demande l'aide du Président, ce Gnome ridicule qui dirigeait cette puissante Compagnie.

Lui, Liensun, n'avait besoin de personne. Il était isolé, vulnérable, mais il luttait, faisait des plans. Il avait réussi à former

un noyau de démarrage, mais peut-être aurait dû attendre avant de massacrer ces Roux.

Oui, il aurait dû attendre quelques mois mais n'avait pu résister au plaisir merveilleux de provoquer son frère sur son propre territoire, d'agresser ses sujets. Jdrien serait forcé de riposter tôt ou tard même s'il tergiversait encore, essayait de comprendre ce qui se passait.

Jdrien viendrait à lui plus ou moins vite et ils se combattaient avec leurs propres armes. Avec leurs dons terrifiants. Et l'un d'eux devrait s'incliner ou mourir.

« Un Messie martyr, pensa Liensun, était-ce vraiment de bonne guerre ? » Il aurait préféré un Messie ridiculisé devant son peuple de primitifs. C'était une idée bien meilleure mais bien plus difficile à réaliser.

Il essaya de dormir, mais sa tête le faisait souffrir. Depuis son arrestation, il avait trop fait appel à ses possibilités secrètes.

CHAPITRE XXII

Il y avait une conférence de tous les responsables de la Police Ferroviaire et Ivanel y assistait. Le grand maître des Aiguilleurs, Lichten, fit un petit discours d'ouverture, rappelant que depuis quelque temps la Compagnie était la cible d'ennemis venus de l'extérieur à bord de machines infernales. Ces gens-là avaient trouvé dans la Concession des complices fanatiques, prêts à ruiner les espérances de la Compagnie de la Banquise pour parvenir à leurs fins.

Le policier constata que pas une fois Lichten ne parla de dirigeables, mais de machines diaboliques, d'appareils démoniaques. C'était presque insultant pour le corps d'élite de la PF, qui savait très bien qu'il s'agissait d'aéronefs interdits par l'Organisation des Accords de NY Station, un point c'est tout. Tous les gens présents étaient de fidèles défenseurs de l'ordre établi par la société ferroviaire, pourquoi leur parler comme à des enfants ?

Mais, par la suite, Lichten se montra plus réaliste et attira l'attention des policiers sur différents problèmes.

— Je ne discuterai pas de vos sentiments à l'égard des Roux, ces êtres qui font désormais partie de notre vie quotidienne et que nous pouvons observer à travers nos verrières, nos dômes ou nos coupoles protectrices. On peut les juger comme des animaux presque familiers ou comme des primitifs obscènes, parfois choquants pour notre pudeur mais il n'y a aucune raison pour que des fous sanguinaires les exterminent. Après tout, nous acceptons que les goélands carnivores viennent fouiller dans nos ordures et attaquent les phoques blessés. Donc, ces attentats, qui ont fait en tout près de vingt-cinq morts chez... ces Hommes du Froid comme

ils se désignent eux-mêmes, ne peuvent être acceptés. J'ai parlé de fous sanguinaires, mais je tiens à nuancer ce jugement. Ces assassins veulent se donner une réputation de fous sanguinaires, mais en fait ils agissent avec un sang-froid total et une cruauté calculée. Ils cherchent à se rallier une part de la population qui manifeste à l'égard des Roux une animosité et une aversion que je ne discuterai pas. Chacun est libre de ses opinions. Mais les Rénovateurs puisque je dois leur donner cette appellation, essayent de se trouver dans l'opinion publique sinon des alliés, mais du moins d'y créer un courant assez favorable. Si les gens commencent à se dire que les Rénovateurs font plus contre les Roux que les services réguliers de la Compagnie, nous serons sur une pente dangereuse. Donc même si vous détestez les Roux, essayez de faire le maximum pour trouver les individus qui les choisissent comme victimes expiatoires.

Ivanel se demandait si le Président qui, disait-on se trouvait en ville, était entièrement d'accord avec le discours de son chef de la Sécurité. On disait qu'il avait toujours défendu les Roux, qu'il leur avait accordé de grandes facilités d'implantation sur le territoire, et qu'il n'acceptait pas qu'on leur montre la moindre hostilité. Il y avait ce Dépotoir près de Kaménépolis où ils pouvaient se rassembler, se multiplier tout en nettoyant les squelettes de baleines. Ivanel n'avait jamais réfléchi à ce problème, mais Lichten avait une façon de présenter les événements assez déplaisante dans son ensemble.

— Il y a un patron là-dessous, un chef. Ou un petit groupe dominant. Mais l'hypothèse la plus acceptable est qu'il s'agit d'une seule personne. Je ne puis, pour le moment, vous expliquer comment nous en sommes arrivés à cette conclusion, mais nous pensons que le chef des tueurs est un étranger, jeune, dans les vingt ans. Nous allons vous montrer un portrait-robot et vous devrez vous en souvenir, le comparer avec les visages des suspects déjà arrêtés. Je sais qu'il y en a dans les différents postes de la ville et, dans ce Central, plus d'une centaine et les vérifications d'identité ne sont pas terminées.

Sur l'écran cathodique commencèrent d'apparaître des signes puis des taches et, petit à petit, le portrait-robot apparut et Ivanel reçut comme un coup de poing dans l'estomac. Il avait devant lui le

portrait d'un homme d'une quarantaine d'années auquel Larry Han ressemblait étrangement.

— Mais ce n'est pas un jeune, dit quelqu'un.

— Effectivement, répliqua Lichten, mais nous avons dû agir très vite. Votre jeune terroriste ressemble à cet homme qui est plus âgé.

— Je le connais, dit un policier aux cheveux gris, certainement proche de la retraite...

— Moi aussi, dirent plusieurs personnes.

Lichten bondit au micro.

— Dans ce cas, je demande à ceux qui croient reconnaître un personnage célèbre de ne pas mentionner son nom. Il est mort depuis de nombreuses années et n'a rien à voir dans cette histoire actuelle.

À son tour Ivanel se souvenait d'avoir vu à plusieurs reprises, non seulement les photographies de cet homme dans les journaux et à la télévision, mais aussi des films tournés sur sa personnalité.

Larry Han lui ressemblait vraiment et Ivanel se rendait compte qu'il détenait la clé qui permettrait de découvrir l'auteur de ces attentats sanglants. Il n'osait plus regarder autour de lui, se contentait de fixer le portrait de cet homme que l'on disait mort depuis dix ans. Il ne savait quelle décision prendre et s'affolait, à l'idée que Larry Han pouvait être découvert à son insu et qu'on l'accuse de l'avoir protégé. Chaque minute qui s'écoulait l'enfonçait un peu plus dans l'équivoque. Bientôt il ne pourrait plus se justifier, prouver son innocence. La discipline de la Police Ferroviaire était stricte, surtout pour les membres recrutés parmi les Aiguilleurs.

— Ce portrait-robot, pour des raisons secrètes, que seuls quelques-uns d'entre vous comprennent, ne sera pas diffusé. Il va rester encore un peu sur cet écran puis il disparaîtra et vous devrez vous en souvenir.

— Tu parles, chuchota un collègue dans le dos d'Ivanel. Chez moi j'ai un magazine vieux de dix ans avec plusieurs photographies de ce type. Il était glaciologue et c'est grâce à lui qu'on a pu construire les arches du viaduc. C'est même le père de ce demi-puant qui se prend pour le dieu des Roux.

Ivanel ferma les yeux. Cette voix vulgaire, presque haineuse,

dans son dos, lui rappelait en effet des détails oubliés.

— Il a disparu dans l'ouest, dans une Compagnie bizarre... Le président a tout fait pour retrouver son ami...

Le portrait clignotait sur l'écran pour leur rappeler qu'il allait disparaître et qu'ils devaient concentrer leur attention.

— Pourquoi ils ne le diffusent pas ? Qu'est-ce qu'ils craignent ? Que l'espèce de faux dieu se fâche ? Tu parles, comme si on a peur d'une bande de Roux crasseux.

Ivanel se retourna et reconnut l'homme au visage poupon qui parlait ainsi. Il s'appelait Kalmick, et avait fait partie d'une brigade chargée de contrôler les Roux qui stationnaient trop près des serres ou des quartiers périphériques. On disait qu'il avait été rayé des effectifs du temps de la guerre contre les Panaméricains, puis réintégré.

— Salut, Ivanel... T'es spécialiste des Rénos, toi. Ça te concerne directement. T'as déjà vu cette gueule ?

Ivanel ne répondit pas et commença de glisser vers la sortie, sachant que la conférence allait se terminer. Il devait réfléchir très vite sur la situation nouvelle, prendre une décision dans les futures heures, sinon c'était fichu pour lui. Non seulement il perdrat sa place, mais il passerait devant la commission de discipline des Aiguilleurs et risquait de se retrouver expulsé du corps, peut-être même emprisonné.

— Tu fous le camp, l'interpella Kalmick... Tu devrais m'attendre. J'ai quelque chose à te demander... Paraît que tu connais un volontaire que j'ai avec moi, un certain Illian... Ça te dit quelque chose ?

— Je le connais vaguement, pourquoi ?

— Qu'est-ce qu'il a contre les Rénos ? Pour un peu, il accuserait la moitié de la population d'en être... Moi, tu sais, qu'on bousille les Roux... Mais enfin, ce type, il va faire du zèle et je n'aime pas trop ça. Tu peux faire quelque chose ?

Ivanel secoua la tête et sortit. Jusque-là, sa vie professionnelle n'avait jamais connu de rupture aussi brutale dans son déroulement.

CHAPITRE XXIII

Le Président savait que Yeuse se trouvait dans cette même station que lui. Elle avait rencontré un jeune journaliste nommé Zeloy, le même qui devait l'accompagner en Transeuropéenne et qui l'attendait sur un quai discret de la gare centrale.

Ensemble ils s'étaient rendus dans une immense serre désaffectée que quelques familles aisées avaient rachetée pour y créer une résidentielle station-jardin.

— Un certain Vincenti, rédacteur à *Victory*... Un alcoolique qui fut dans le temps un excellent reporter... Il a perdu sa femme et depuis vit là-bas avec un chat.

Le Président sursauta.

— Un chat, vraiment ? Il existe de tels petits fauves en liberté ?

— Celui-là est vieux et inoffensif, paraît-il. Vincenti a beaucoup voyagé et dans les années 2352 je pense, si l'on compte selon le calendrier actuel bien sûr, il avait voulu enquêter sur les Éboueurs de la Vie Éternelle. Il s'était rendu là-bas, avait connu quelques problèmes. Je ne sais plus lesquels.

C'était son secrétaire de cabinet, un certain Fields, qui parlait. Le Président l'avait choisi en raison de son efficacité, mais surtout à cause de sa petite taille, un mètre quarante-neuf. L'homme consacrait ses nuits et ses jours à son travail, n'avait aucune famille et logeait en compagnie du Gnome.

Il était prêt à accepter n'importe quelle mission.

— Comment savez-vous tout ça ?

— Je suis allé au journal *Victory*. Vincenti n'y travaille plus régulièrement à cause de son éthyisme chronique. Je pense que

voyageuse Yeuse voulait le questionner sur son voyage dans la Compagnie des Éboueurs... Il avait écrit une série d'articles qu'on n'a pu publier à l'époque... Il y avait trop de références à un physicien nommé Erikson qui aurait été exécuté par les Éboueurs, et qu'on aurait retrouvé vivant quelque part en Africana où il serait mort naturellement en 2330 et quelques. La direction avait alors jugé ce reportage farfelu...

— Merci, dit le Kid.

Yeuse se raccrochait à toutes les informations, même les plus stupides et non contrôlées, qui lui permettraient de croire en la survie de Lien Rag. Et ce jeune journaliste Zeloy qui voulait écrire une biographie du glaciologue. Beau prétexte pour enquêter sur la vie de Lien Rag et peut-être faire d'autres découvertes. Le Président pensait au temps où il jouait les aboyeurs dans un cabaret pornographique. Il n'aimait pas que ce Zeloy entreprenne ces recherches. Mais c'était un héros de la guerre. Il avait été éborgné et défiguré. Il allait partir en Transeuropéenne et ne reviendrait pas de sitôt.

Lichten arriva peu après sa conférence et donna des précisions sur celle-ci.

— J'ai interdit qu'on prononce le nom de Lien Rag selon vos ordres et que l'on fasse des duplicates de sa photographie.

— C'est bien, dit le Kid.

Fields frappa alors à sa porte et entra, le visage bouleversé. Il tenait une dépêche à la main.

— Ça vient de tomber sur notre télex.

Le président parcourut les quelques lignes et tendit le texte au grand maître Aiguilleur qui put lire :

DÉPOTOIR COMPLÈTEMENT ABANDONNÉ PAR ROUX
SAUF VIEILLARDS QUI VEILLENT MAUSOLÉE DÉESSE
JDROU. JDRIEN ÉGALEMENT DISPARU AINSI QUE
PLUSIEURS MILLIERS DE ROUX. PEUT-ÊTRE CINQ PEUT-
ÊTRE DIX MILLE. ATTENDONS INSTRUCTIONS.

— Demandez des précisions, ordonna le Président, il faut qu'on

sache où ils se trouvent dans les meilleurs délais.

Fields sortit en courant et revint juste comme Lichten allait parler.

— Les recherches n'ont rien donné. On ne retrouve aucune trace nulle part. Tous les réseaux sont alertés.

— En principe, dit le grand maître Aiguilleur, ils ne traversent jamais les réseaux de crainte d'être foudroyés.

— Oui, mais Jdrien est avec eux et peut les entraîner.

Il alla se planter devant la carte d'une partie de la Concession qui s'étendait autour de Kaménépolis.

— Ils peuvent rejoindre les endroits les plus sauvages de la banquise, vers l'Est ou vers le Sud, et il y a des millions de kilomètres carrés sans le moindre réseau.

— J'ai alerté tous les chefs de station, dit Fields... Ils doivent envoyer un rapport dès qu'ils verront des groupes de Roux nomadisant.

Lichten lui jeta un regard noir. C'était une initiative qui lui revenait et ce petit bonhomme maigre, aux lunettes ridicules, l'agaçait prodigieusement.

— Je vais aux nouvelles, dit-il.

Le Président retourna à sa table de travail. Les télex continuaient d'affluer. Mais la plupart étaient négatifs.

— On a perdu dix mille Roux ! s'exclama le Gnome. C'est vraiment incroyable.

— Ils ont dû prendre peur à cause des attentats et préfèrent quitter les zones habitées.

— Il ne faut pas divulguer la nouvelle. Les Rénovateurs en tireraient un grand bénéfice.

Jdrien lui avait demandé de mettre un terme aux attentats et un troisième, horrible, avait suivi. Son fils adoptif ne lui faisait plus confiance pour protéger ses frères de race et il avait préféré partir, s'éloigner dans les solitudes glacées et sauvages de l'Est ou du Sud.

— Il n'est pas fait pour affronter ces régions sauvages, murmura-t-il. Il a besoin de chaleur, moins que nous mais tout de même d'une nourriture moins fruste. Pendant huit ans il a vécu avec

les Hommes du Chaud...

Fields ne paraissait pas écouter. C'était une mécanique bien réglée qui allait chercher les imprimantes du télex et les apportait au fur et à mesure.

— Arrêtez, vous me donnez le vertige.

— Je respecte votre émotion, voyageur Président, et je m'active pour vous laisser tranquille.

— Merci... Mais j'ai besoin qu'on réfléchisse ensemble. Qu'en pensez-vous ?

— Je manque de données sur le sujet. Je travaille depuis peu avec vous, et sur votre fils adoptif Jdrien je ne suis pas très informé. Je sais qu'il est considéré comme une sorte de Messie et possède un grand pouvoir sur les hommes... Sur les Roux. Jusqu'ici je considérais ces êtres-là comme des animaux doués d'un peu de raison... C'était une anomalie dans notre société ferroviaire et glaciaire qui en connaît bien d'autres... Je me rends compte que j'étais mal informé, conditionné par mon éducation.

— Il faut les retrouver avant qu'ils ne soient hors de portée des réseaux.

— Bien, voyageur Président. Le nécessaire est fait.

Une fois seul, le Gnome sortit des photographies d'un tiroir fermant à clé. On y voyait Jdrien à tous les âges et même en Sibérienne, dans les bras de Yeuse, de Miele son ancienne épouse. On le voyait nu avec sa jolie fourrure couvrant son ventre et le haut de ses cuisses, puis plus grand, dans les débuts de la Compagnie lorsqu'ils habitaient un premier train blanc griffé d'or. On appelait le Président le Kid à cette époque, et il avait voulu que l'emblème de son train soit le blanc pour la banquise et l'or pour les Roux. En ce temps-là, il pensait que les deux races pouvaient vivre ensemble mais il avait échoué. En fait, il n'avait jamais essayé de réussir cette expérience. Il avait surtout pensé à Jdrien, son fils adoptif, mais pas forcément aux autres Roux.

Fields revint.

— Les Aiguilleurs encerclent le Dépotoir pour empêcher le pillage. Il y a eu des fuites et quelques voyous de Kaménépolis ont accouru, espérant piller le Dépotoir.

— On les a arrêtés ?

— Ils sont retenus, sur place.

— Il faut les empêcher de parler aux habitants pour le moment.

Pas d'articles, pas de commentaires à la télévision, le silence total. Je ne veux pas que les Rénovateurs triomphent... Il faut vous dire que, si jamais l'engouement devenait trop fort à leur égard ils pourraient constituer une force d'opposition telle que je serais obligé de les reconnaître... Imaginez l'imbroglio diplomatique qui s'ensuivrait.

— Oui, voyageur président.

— Prenez toutes les mesures. Il faut qu'on interpelle tous les gens suspects de complaisance pour les Rénovateurs. Même s'ils n'ont presque rien à se reprocher. Il faut intimider et prouver que nous ne sommes pas prêts à accepter la moindre faiblesse.

— Et si malgré tout on finit par savoir que les Roux sont partis du Dépotoir ?

Le président réfléchit quelques secondes en contemplant Jdrien qui barbotait, nu et joyeux, dans une baignoire. Il devait avoir un an.

— Alors rappelez une vieille coutume de Roux qui, tous les dix ans, effectuaient une migration mystique pour retrouver la pureté de la banquise vierge et faire des offres de sel.

Fields ouvrait de grands yeux.

— C'est la vérité ?

— Non, je viens d'inventer, mais les gens accepteront cette explication. Dites que les Roux reviendront dans un délai de quelques semaines à quelques mois... Et que ça n'a aucun rapport avec la série d'attentats... Il faudrait aussi démontrer que ces attentats sont le fait d'un maniaque, et non d'un Rénovateur.

Il tapa sur la table avec son petit poing.

— Voilà ce qu'il faut faire... Surtout ne jamais parler de Rénovateurs.

— Mais les opérations de police ?

— Juste de simples vérifications concernant les étrangers.

Fields se dirigea vers la porte, puis au moment de la franchir se

retourna :

— Voyageur président ? Si par malchance les dirigeables se montraient à nouveau ?

— Il est interdit de parler de dirigeables. Ce sont des machines infernales... Eh bien, nous aviseras alors. Ne soyez pas trop pessimiste.

Fields inclina la tête et quitta le bureau, laissant le président avec ses souvenirs les plus émouvants.

CHAPITRE XXIV

Pendant quelques instants, il rôda dans la station aux commandes de son silico-car personnel. Il l'avait acheté trois mois auparavant et en était très fier, mais il s'en moquait bien désormais. Ce fut en passant devant la gare centrale qu'il eut brusquement cette idée un peu effrayante. Mais il se gara et alla voir le responsable de la sécurité de l'endroit, qui parut heureux de cette visite.

— On est sur les dents. Le président est ici dans un train anonyme garé sur une voie de garage banale, juste surveillé par des policiers sans uniforme.

— C'est à quel endroit ? Je vais aller faire un tour.

— Mais tu as une mission particulière ?

— Pas exactement, mais des doutes... Je t'en parlerai plus tard si tu veux bien.

— Bon, je vais avertir mes hommes, sinon ils t'abattraient sans discuter. Ils ont tous des lance-missiles à gaz très silencieux, tu sais.

Ivanel traversa les nombreuses voies, emprunta les passages souterrains creusés dans la banquise, finit par atteindre le train banalisé du président. Il était juste entre deux convois de marchandises où se planquaient les policiers. Sur le quai il y avait des types qui paraissaient se balader et discuter, mais d'un seul coup ils l'entourèrent et le maîtrisèrent.

— Je ne me défends pas. Je suis flic et il faut que je voie le président. J'ai laissé mon arme dans mon silico-car. C'est très important.

L'incompréhension des services secrets fut très longue à se dissiper. On appela Fields qui vint discuter avec le suspect dans un compartiment spécial, en queue de train. Fields comprit tout de

suite qu'Ivanel allait dans le sens des instructions du Président. Ce policier lui plut d'emblée et, comme il cherchait à se constituer des amis et des relations favorables dans ce milieu, il choisit l'audace et alla prévenir le président qu'un policier Aiguilleur avait des révélations à lui faire.

— Vous êtes sûr qu'il ne va pas m'égorger ?

— Non. Il est sincère et calme. Je me suis renseigné, c'est un excellent élément.

Ivanel n'aurait jamais pensé que le Président serait vraiment ainsi, un nain boursouflé, juché sur un fauteuil électrique qui allait et venait en ronronnant dans une vague odeur d'ozone.

— Le grand maître nous a montré la photo-robot d'un homme de quarante ans auquel le suspect ressemble beaucoup.

— Vous connaissez cet homme de quarante ans ?

— Oui. Il a disparu depuis dix ans.

— Très bien, continuez.

Ivanel respira à fond avant d'avouer :

— J'ai arrêté le suspect numéro un et je le retiens dans un compartiment-cellule du Central.

Le Kid roula jusqu'à lui, s'immobilisa net et le regarda avec sévérité. Ivanel avait le tort, pour lui, d'être grand, costaud et joli garçon. Il se méfiait de ce genre d'hommes qu'il jugeait être le plus souvent versatiles et imbus de leur physique.

— Et alors ?

— J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir directement, voyageur Président.

— Pourquoi ?

— La ressemblance est trop frappante.

— Et encore ?

— Pas seulement avec l'homme disparu depuis dix ans, mais aussi avec un autre personnage qui est considéré comme une sorte de dieu par les siens.

Le Président resta quelques secondes devant lui puis fit pirouetter son fauteuil. Il paraissait maîtriser adroitemment cet engin et Ivanel en resta stupéfait, mais se demanda si ce fauteuil n'était

pas une infraction caractérisée aux lois sur la société ferroviaire.

— Je vous remercie d'être venu. Vous avez une photographie du prévenu ?

— Oui, voyageur Président.

— Qui l'a prise ?

— Un collègue, mais il n'a pas vu le résultat et de toute façon son grade ne lui permettait pas d'assister à la conférence du grand maître Lichten.

— Donnez.

Ivanel alla la placer dans la main que le Président tendait, sans cesser de lui tourner le dos.

— Elle a été prise dans le compartiment que...

Puis il se tut et le silence finit par lui paraître insupportable. Le président ne bougeait pas, ne respirait même pas et ce bureau était si parfaitement insonorisé que l'on se croyait vraiment seul au monde.

— Un compartiment cellule ?

— Au Central.

— Qui le voit ?

— Moi et le gardien de service.

— Combien de temps peut-il y rester encore sans contrevenir aux lois de cette Compagnie ?

— Quarante-huit heures, voyageur Président.

— Bien, je vais réfléchir.

— Voyageur Président... Je suis en infraction avec la discipline ; pire, je risque d'être destitué, renvoyé du corps des Aiguilleurs.

— Je vous demande quarante-huit heures, Aiguilleur, et je ne peux vous couvrir pour le moment. Je dois réfléchir. Mais d'ores et déjà je vous suis infiniment reconnaissant d'être venu jusqu'ici.

— N'importe qui peut se souvenir que ce Larry Han ressemble trait pour trait au portrait en question.

— Larry Han.

— Il dit venir de China Voksal, et avoir aussi voyagé dans la Compagnie Sun-Ho qui, depuis, est devenue Compagnie des Indes.

— Quelle impression vous a-t-il fait ?

Ivanel décida d'être franc :

— Au début, je le soupçonnais fortement et bizarrement ; depuis hier, j'éprouve pour lui une certaine sympathie. Je ne comprends pas pourquoi. Comme s'il m'avait convaincu par des arguments irréfutables, alors que nous n'avons parlé que de choses anodines.

Le président garda son calme. C'était bien de Liensun qu'il s'agissait, le second fils de Lien Rag doué comme le premier, Jdrien, de pouvoirs surnaturels.

— Faites-le surveiller étroitement et évitez de lui rendre visite.

— Oui, voyageur Président.

CHAPITRE XXV

Vers midi, Yeuse rejoignait son loco-car, accompagnée par Zeloy avec lequel elle avait épluché les archives du journal *Victory* pour retrouver l'article de Vincenti sur les Éboueurs de la Vie Éternelle. En fait, ils n'avaient mis la main que sur le reportage tronqué, sans qu'il soit possible de savoir ce qu'étaient devenus les passages censurés ni par qui ils avaient été détournés.

— Il faudrait une longue enquête sur les rédacteurs en chef qui se sont succédé, disait Zeloy.

— Ce Melkian qui est venu me trouver à Kaménépolis, avec lequel je me suis rendue là-bas dans l'ancienne concession de ces Éboueurs, m'aurait trompée ? Il paraissait sincère quand il affirmait n'avoir été qu'un exécutant des basses œuvres. Jamais il n'a essayé de me faire croire que les Éboueurs jouaient un double rôle et, comme le pense Vincenti, se consacraient à la sauvegarde de certaines personnalités en marge, pour les ressusciter le moment voulu.

— C'est étrange, en effet.

Yeuse s'installa aux commandes et alla se présenter à l'aiguillage au bout de la voie de garage. Zeloy lui adressa un dernier au revoir et disparut. Le feu passa au vert et elle suivit le cheminement automatique à travers la gare centrale. Elle pensait à autre chose, n'avait qu'à surveiller son écran de schéma.

Sans s'en rendre compte, elle se retrouva sur une voie de garage isolée, devant un feu rouge qui refusait de passer au vert.

— Mais que se passe-t-il ? lança-t-elle par radio à la tour d'aiguillage.

— Identification.

Elle donna son matricule en soupirant.

— On vous attend sur le quai.

Elle tourna la tête, vit un homme de petite taille sans âge, portant de curieuses lunettes rondes et un costume noir d'une autre époque, qui lui faisait un signe de la main. Elle descendit et il s'inclina devant elle :

— Je suis le nouveau secrétaire de cabinet du voyageur Président. Voulez-vous me suivre ?

Bien sûr, elle aurait dû s'y attendre. Le Kid, elle l'appelait toujours ainsi, savait qu'elle se trouvait à Hot Station et voulait lui parler. Elle remonta vers le nord du quai, traversa un train à l'arrêt et se retrouva ensuite dans le sas du train présidentiel.

— Une chance, dit le Président en faisant rouler son fauteuil vers elle, une chance qu'on ait pu te prévenir... J'ai des choses à te dire.

Elle crut qu'il s'inquiétait de ses recherches, mais il lui parla de tout autre chose. Et ce qu'il dit la fascina tout de suite.

— Il est ici ?

Le Kid inclina la tête, bouche pincée.

— Dans une cellule du Central... Liensun ? Un gamin de combien, treize ans ?

— Sous l'apparence d'un garçon de vingt ans. Mais c'est le sosie de Lien Rag, paraît-il.

La jeune femme frissonna alors qu'il régnait toujours une chaleur d'étuve chez le Kid. Le sosie de Lien Rag... Un fils presque mythique que Lien Rag n'avait jamais reconnu, dont il refusait d'assumer la paternité.

— Un sosie... Vingt ans d'apparence.

— J'ai la photographie.

Yeuse n'osa pas la prendre tout de suite. Son cœur battait très vite et ses jambes devenaient molles. Elle dut s'asseoir et il la lui apporta.

— Regarde.

Dix années que Lien Rag avait disparu, mais c'était lui sur cette photographie. Comment un fils pouvait-il ressembler autant à son

père ?

— C'est hallucinant, dit-elle.

— Il surgit d'un seul coup avec un passeport de China Voksal qui, tu le sais, est devenu une Compagnie collectiviste. Dans le temps on trouvait n'importe quoi à acheter dans cette station. Moi-même j'y ai acheté ma première Compagnie, la Snow, et bien d'autres choses. Mais désormais la corruption et le laisser-aller y sont sévèrement réprimés. Et cet enfant de treize ans qui en paraît vingt viendrait de là-bas où l'on crée des emplois, où l'essor économique est favorisé. Il surgit comme par hasard dans cette station et dès lors on tue des Roux, et il devient suspect. Un enfant de treize ans, même s'il en paraît vingt, serait-il capable de se montrer aussi cruel ?

— Tu ne crois pas à ses crimes ?

— Je ne crois pas au personnage, dit le président. J'ai l'impression qu'on nous trompe et j'ignore pourquoi. C'est pourquoi j'ai besoin de toi.

Elle fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais connu le fils de Lien Rag, enfin celui-là, le cadet. Quand j'étais réfugiée dans Amertume Station, j'ai reçu un message, une photographie représentant un bébé, c'est tout.

— Il ne s'agit pas de ça.

Glinda apporta un plateau-repas et sourit à Yeuse qui l'embrassa tendrement. La compagne du Président disparut comme elle était venue.

— Mangeons en discutant. Tu dois avoir faim, tu as passé la matinée au journal et déjà hier après-midi. Hier matin tu as rendu visite à cet alcoolique qui a des idées très personnelles sur les Éboueurs...

— Tu es bien renseigné, fit-elle aigrement.

— Un Président, voyons...

Glinda préparait toujours d'excellentes choses et le Président était fin gourmet. Il déboucha la bouteille de vin, lui en servit.

— Bientôt nous produirons le nôtre, mais celui-là est bon. Il vient de la Sibérienne.

— Tu as vraiment besoin de moi ? Pour Liensun ?

— Mange, bois, détends-toi. Tu as eu un choc avec cette photographie... Lien Rag, quand tu l'as connu, hein ?

— Plus jeune encore, tel que je ne l'ai pas connu mais tel que je l'ai souvent imaginé à vingt ans.

— Rien d'un gosse de treize ans ?

Yeuse réfléchit un peu avant de donner son avis.

— Non, vraiment pas. Jdrien possédait une forte avance sur les enfants de son âge, avance intellectuelle et physique, mais il restait toujours un enfant. C'est difficile à expliquer... Les réactions affectives sentimentales restaient du niveau d'un jeune enfant.

Le Président vida son verre. Les médecins lui déconseillaient l'alcool. Dans l'après-midi il ferait de la tachycardie, aurait une gêne respiratoire.

— Il va être accusé des attentats atroces commis contre les Roux ?

— On établira quelques preuves, on lui fera un procès qui risque de lui être favorable. On découvrira qu'un Rénovateur peut être jeune, beau, intelligent et qu'il s'engage à faire disparaître les Roux. Il aura soixante-dix pour cent de la population avec lui.

— Tu n'as qu'à le faire reconduire discrètement à la frontière et à lui interdire de revenir. Tu as des tas de moyens à ta disposition.

Il prit un beignet de crevettes dans sa main minuscule et mordit dedans. Le gras coula un peu sur son menton et il l'essuya avec sa main. Yeuse se souvenait des grosses « bouffes » qu'ils faisaient tous et toutes, les acteurs du cabaret *Miki*. Ils riaient follement.

— Bien sûr, dit-il la bouche pleine.

— Mais tu as autre chose en tête.

— Tu as deviné. Tu es fine, tu sais, très fine. C'est pourquoi je t'envoie en Transeuropéenne. Tu vas les mettre dans ta poche, toute cette bande de réactionnaires qui font régner la terreur dans leur Compagnie...

— Pas de compliments, veux-tu ? J'aurais préféré rester à Kaménopolis pour poursuivre mon œuvre.

— Mais non, tu fais semblant de m'en vouloir mais dans le fond

tu ne demandes pas mieux. Là-bas tu retrouveras la trace de Lien Rag datant de son dernier voyage, tu visiteras ces endroits mystérieux où il menait son enquête...

— Mais ici, que dois-je faire ?

Elle essuya ses mains avec une serviette humide parfumée délicatement au citron.

— Ce garçon, tu vas l'aider à s'enfuir.

— Moi ?

Elle fronça les sourcils.

— Dans quel traquenard veux-tu m'entraîner ?

On frappa à la porte et Fields entra lorsque le Président l'y eut autorisé. Il apportait un télex que le Gnome lut avec agacement.

— Rien de précis.

— Non, voyageur Président, mais c'est la dernière information.

— Ne revenez que pour quelque chose de plus intéressant.

Yeuse ne demanda rien et il ne lui dit pas que les Roux avaient quitté le Dépotoir pour une destination inconnue. D'autres tribus, un peu partout sur la Concession de la Compagnie, paraissaient également avoir disparu.

— Ce n'est pas un traquenard. Je veux que tu le connaisses bien, que tu le recueilles. On n'ira pas fouiller ton loco-car s'il s'évade.

— Tu vas le faire évader ?

— Oui. Le plus rapidement possible.

— Mais comment ferai-je pour le rencontrer ?

— Tu iras le voir en cellule, tu lui parleras de son père, tu joueras la comédie. Ou peut-être que tu seras sincère... Mais je veux qu'il sache que tu es prête à le cacher dans ton loco-car qui sera garé à un certain endroit.

— Et puis ?

— Tu sais, Yeuse, je me demande si Liensun existe vraiment. Et c'est toi qui vas m'aider à le découvrir. Imagine que nous ayons à faire à Lien Rag. Imagine que Vincenti dise vrai, que les Éboueurs l'aient gardé dix ans dans un endroit secret, pour le ressortir maintenant ?

CHAPITRE XXVI

Dans la draisine-taxi, elle reprit lentement son calme, regrettant d'avoir cédé à une exaltation stupide. Le Kid aimait manipuler les gens et n'hésitait pas à inventer des ruses, des imbroglios raffinés.

Liensun ne serait autre que Lien Rag ? Un Lien Rag rajeuni après dix années de conservation dans la glace ? La science faisait de gros progrès et on parlait de petits animaux qui avaient pu être ranimés après de très longs séjours dans les glaces. Des scorpions par exemple, de petits rongeurs, un lézard dont elle avait oublié le nom. Mais un homme ? Les Éboueurs déguisés en sinistres fanatiques d'une secte auraient été de merveilleux savants ?

La draisine-taxi s'immobilisa devant le Central de police et elle pénétra dans le bar où Ivanel lui avait fixé rendez-vous à la demande du Président. Il était déjà assis devant une bière et elle alla droit vers lui.

— Vous avez une carte d'identité ? Je vous reconnaissais très bien car je vous ai vue en photographie et à la télévision, mais je préfère prendre mes précautions.

Elle lui tendit son passeport et il l'examina avec attention avant de lui rendre ce document.

— On va pouvoir y aller. Vous ne le connaissez pas ?
— Absolument pas.

Il attendit qu'elle ait bu son thé pour se lever et traverser la grande place aux rails encastrés. Il y avait ce jour-là une circulation intense. Des trams, des draisines-taxis, des locos-cars, des locos de messageries se trouvaient dans un embouteillage monstre.

— Et avec les silico-cars ça va être encore pire, dit Ivanel.

Il la laissa pour préparer Liensun à sa visite et revint cinq minutes plus tard.

— Comment est-il ?

— Surpris. Goguenard aussi.

Elle baissa la tête quelques secondes puis prit sa décision :

— Allons-y !

Liensun était assis sur sa couchette, les genoux ramenés contre sa poitrine, et tout de suite se produisit ce phénomène qu'elle connaissait bien. Comme le faisait Jdrien autrefois, il essaya d'inventorier son cerveau. Mais, avertie par son expérience passée, elle s'efforça de faire le vide et s'aperçut de son dépit. Jdrien, désormais, ne s'amusait plus à ce jeu-là.

— Vous croyez que je suis mon père, hein ? C'est vous la « pouline » de mon papa ?

C'était un mot qu'utilisaient les voyous et il voulait l'humilier.

— Dans le temps, oui.

Elle osa le regarder vraiment et trouva qu'il avait le visage plus rond, le regard moins profond. Mais est-ce que dix ans plus tard elle pouvait vraiment affirmer que c'était un autre homme que Lien Rag ?

— Je suis aussi beau que lui.

— Peut-être, mais moins distingué, dit-elle sèchement. Vous n'avez pas son charme, c'est difficile à expliquer.

Il pencha la tête sur le côté, une ombre se forma sur son profil gauche et la ressemblance devint cette fois insoutenable.

— J'ai passé dix ans dans la glace... J'ai reçu une formation continue durant ces années, un conditionnement tel que le vieux Lien Rag n'existe plus.

Yeuse continuait de le regarder fixement.

— Vous êtes belle encore... Plus toute jeune, mais c'est encore mieux. Vous vous demandez si sexuellement je suis pareil, n'est-ce pas ?

Elle rougit.

— Il faudrait coucher avec moi pour vous rendre compte.

Yeuse faillit tomber dans le piège et penser que c'était ce que

suggérait aussi le Président. Elle noya tout ça sous l'envie de boire quelque chose de fort.

— Désolé, je n'ai pas d'alcool.

— Lien ne lisait pas dans l'esprit des gens.

— Les gars qui me détenaient m'ont aidé à développer certaines zones cervicales inemployées... C'est une simple gymnastique cérébrale.

— Je ne vous crois pas.

Il cacha son visage derrière ses genoux et elle pensa qu'il riait. Elle s'assit en face de lui, attendit.

Lorsqu'il releva la tête, il souriait.

— Je veux vous aider, dit-elle, qui que vous soyez.

— Si des fois j'étais vraiment Lien Rag, hein... M'aider pour quoi ?

— Ils vont vous liquider, secrètement. Tout est prêt.

— Vous mentez.

— Ivanel n'est pas au courant, si c'est sur lui que vous comptez. Il ne connaît rien de vos dons de télépathie et se laisse aspirer ses informations à même son cerveau. Il sert de paravent à une autre opération plus délicate.

Il posa ses pieds sur le sol et se leva d'une détente souple. Elle ne se souvenait pas si Lien avait cette taille, ces épaules musclées. Elle avait du mal à tenir son rôle, à protéger son cerveau. Brusquement, il sondait ses pensées avec une avidité effrayante, puis s'arrêtait. Il fallait une certaine expérience pour s'en douter. Avec Jdrien, des années durant, elle s'était également défendue. Il y avait au début une sorte d'euphorie alarmante, un engourdissement bref. C'était dans cette sorte de semi-hypnose que ce jeune garçon puisait mentalement dans son cerveau, comme une abeille aspire avec sa trompe le pollen d'une fleur. Il y avait des serres apicales désormais, où l'on pouvait suivre le travail de ces insectes.

— On se méfie, hein ?

Elle resta sur ses gardes. Il alla vers la porte et parut guetter quelque chose.

— Ivanel est dehors à se demander ce que vous foutez là. Il se

dit que le Président n'aurait pas dû vous laisser venir.

Il revint vers elle qui se tint prête à résister à toute tentative de viol mental.

— Non, je n'insisterai pas... Vous dites qu'ils veulent me tuer ? Le Président ? Je puis être Lien Rag, voyons, ou du moins son fils.

— Le Président n'a jamais aimé Lien Rag. Et il ne lui reconnaît qu'un seul enfant.

— Ce bâtard de Jdrien ? Ce demi-puant qui a une verge de singe, paraît-il.

Yeuse rougit et perdit le contrôle de son esprit. Il aurait pu en profiter pour découvrir qu'elle mentait horriblement.

— Il m'a condamné ?

— Sans hésiter.

— Pour quand ?

— Demain, certainement.

— Qui m'a identifié ?

— Ivanel. Il est allé trouver le Président pour ne pas éventer le secret.

Il se rapprocha de la porte, appuya son front contre et parut se concentrer terriblement. Il serrait ses poings avec force et tremblait sur ses jambes.

Lorsqu'il se retourna, elle s'attendait au pire, mais il paraissait épuisé et se traîna jusqu'à sa couchette.

— Vous voulez boire ?

Elle lui servit de l'eau, s'assit à côté pour l'aider à porter le gobelet à sa bouche.

— Merci... Vous avez raison. Ce salaud de flic est allé voir le Président et ils ont combiné ma perte. Il ne peut me retenir plus de quarante-huit heures...

Elle s'éloigna pour résister à la tentation de le prendre dans ses bras. Il aurait pu être Lien Rag. Il l'était peut-être réellement, mais il aurait pu l'être et elle finirait par se laisser aller aux souvenirs anciens si elle ne s'éloignait pas au plus vite.

— Vous, dit-il, vous, la pouline de Lien Rag, la pute à tout le monde aussi... Le Président par exemple jamais, non ?

Elle restait un bloc, paralysait son cerveau, pensait à ce goéland que Jdrien avait apprivoisé dans la Cité Fantôme où ils avaient été naufragés des mois durant. C'était un bel oiseau blanc très intelligent, plein d'humour, aurait-on dit.

— Assez avec cet oiseau, assez de symbole de liberté et d'espace.

— Je ne le faisais pas exprès.

— Tu parles !

Il s'allongea et plaça ses mains à plat sur ses yeux, resta ainsi.

— Le piège, c'est peut-être vous, dit-il d'une voix douce, presque enfantine.

— Peut-être.

— Je ne peux pas m'évader avec ma seule puissance mentale. Il me faudrait une arme.

Surtout ne pas se souvenir que le Président et elle avaient exclu la remise clandestine d'une arme effectivement.

— Il y aura transport vers un lieu éloigné. Vous pouvez bloquer le convoi, paralyser le réseau, le système de chauffage, tout. Je suivrai derrière avec mon loco-car.

— Et puis ?

— On ne fouillera jamais mon loco. Je peux vous emmener ensuite en Transeuropéenne si vous le souhaitez.

— Non, c'est ici que je dois rester et faire mon travail.

Lien Rag aurait répondu ainsi. Mais elle ne savait plus qui il était réellement. Peut-être qu'à son insu il avait retrouvé ces neurones affectifs où elle conservait l'image chérie de Lien Rag et l'utilisait-il pour la convaincre à demi, pour lui ôter son sens critique.

Elle pouvait souhaiter que ce soit Lien Rag sans le croire vraiment. Juste pour avoir un alibi pour enfreindre un nouveau tabou.

— Pas d'armes ?

— L'incident sera brutal, vous en profiterez pour désarmer Ivanel par exemple.

CHAPITRE XXVII

Vers trois heures du matin, on réveilla le chef de gare de Hot Station, pour lui annoncer qu'aucun des trains prévus sur le dispatching ne s'était présenté. Il y avait plus de trois quarts d'heure que l'express, se dirigeant ensuite vers Titanpolis, aurait dû se ranger le long des quais. Il n'y avait plus de circulation sur les lignes non prioritaires, sur les voies lentes, et une cargaison de cinquante wagons-citernes d'huile de phoque arrivant du nord n'avait jamais atteint la station. On avait essayé de lancer des appels radio puis des messages télégraphiques, enfin on avait utilisé les vieux téléphones à haute tension sans le moindre résultat.

— C'est comme si on était coupés du reste de la Compagnie, dit l'adjoint du chef de gare.

— Même du monde.

— Vous avez regardé en l'air ?

Oui, ils l'avaient fait, et même on avait braqué quelques projecteurs spéciaux mais non, il n'y avait pas de ces machines infernales à l'aplomb de la cité.

— La température baisse sous cette coupole, dit le chef de la sécurité.

Ils se rendirent compte que la principale usine de vapeur, qui réchauffait l'eau chaude venue à travers des milliers de kilomètres de waterducs depuis Titanpolis, avait des ennuis électroniques. De même dans les quartiers résidentiels, les unités de régulation étaient tombées en panne.

Petit à petit la nouvelle s'étendait comme une nappe de fuel sur la glace, et l'on se demandait s'il fallait avertir le Président dans son train banalisé.

Dans le centre ville, à plusieurs reprises, les éclairages publics clignotèrent au fur et à mesure que les groupes électrogènes tombaient en panne et que d'autres prenaient le relais. Le responsable de la sous-station de fourniture énergétique de la station estima que, dans une demi-heure, il n'y aurait plus de courant, plus de chauffage si cette panne se généralisait.

— Il fait déjà à peine huit degrés et dans les habitations mobiles ce n'est pas mieux.

On pensait aux dirigeables et on scrutait en vain le ciel. Le Président, dès qu'il fut au courant, pensa que Liensun était le responsable de cette dégradation de la situation et demanda que l'on avertisse Ivanel. Le policier ignorait les dons exceptionnels de celui qu'il appelait Larry Han, mais il se rendit à la cellule et constata que le garçon dormait profondément. Il le réveilla et l'autre grimaça.

— Il ne fait pas chaud dans votre Central. Que se passe-t-il ?

— Une panne, dit Ivanel qui pensait que le Président mettait en cause les Rénovateurs. Vous devriez arrêter cette stupidité avant qu'on ne vous désigne comme responsable à quelques gardiens. Ils ont la matraque facile.

— Mais je n'y suis pour rien, dit Liensun, et mes amis non plus.

Il ferma les yeux, prit sa tête entre ses mains.

— Ça vient de l'extérieur.

— Il n'y a pas de machines infernales au-dessus de nos coupoles.

Liensun commençait à transpirer. Il ne pouvait, sous peine de se trahir, expliquer que quelqu'un qui avait la possibilité d'affronter le froid extérieur était à l'origine de ce blocage des relais électroniques.

— Donnez-moi une couverture, Ivanel, je n'y suis pour rien.

Mais il ne put se rendormir, réalisant que ce qui se passait lui échappait totalement et qu'il avait sous-estimé son demi-frère Jdrien. Le métis était au-dehors avec la pleine puissance de ses capacités. Il n'aurait jamais, lui, réalisé une telle paralysie générale. Il appréhendait l'aube et les réactions du Président.

Ivanel rendit compte de son entrevue avec le prisonnier et, dans son train spécial, le Président en robe de chambre eut vite fait de découvrir la vérité.

Il n'y avait pas de dirigeables en vue, Liensun était en train de dormir au moment de la panne générale. Restait Jdrien.

— Prépare-moi ma meilleure combinaison isotherme, demanda-t-il à sa compagne. Il est fort possible que je sois obligé de sortir en dehors de la station.

Quelques générateurs au mécanisme simplifié fournissaient du courant pour de rares lampadaires disséminés dans les quais. Les quartiers les plus pauvres en bénéficiaient beaucoup plus que les autres.

Plus personne ne dormait dans l'immense station et chacun se demandait ce qui allait se passer au lever du jour. On enregistrait zéro en certains coins de la station, mais les nouvelles alarmistes circulaient plus vite que les bonnes.

Dans sa cellule, Liensun attendait le jour aussi et savait qu'il avait déjà perdu la partie.

On ne sut jamais qui le premier donna l'alerte. On estima que plusieurs gardes, postés devant les sas personnels, écarquillèrent en même temps les yeux pour lancer dans leur petit émetteur portatif :

— Je ne voudrais pas être seul à voir ça. On me prendrait pour un fou.

CHAPITRE XXVIII

La grande majorité des habitants de Hot Station, qui grelottaient de froid depuis le milieu de la nuit dans une obscurité générale à peine entamée par quelques éclairages individuels, attendaient le lever du jour avec impatience. On pourrait enfin sortir dans les rues, voir ce qui se passait réellement, se rassurer en constatant que les équipes de dépannage étaient au travail.

Mais dès neuf heures aucune lueur ne vint combler cette attente et, cette fois, ce fut la panique qui jeta les gens hors de chez eux. Tout le centre ville était plongé dans une obscurité partielle et la seule lumière venait de groupes électrogènes, des phares de quelques draisines et des lampes portatives. On avait même sorti des lampes tempête à huile et des bougies en stéarine.

À neuf heures trente le jour n'était toujours pas levé et la foule affluait, place de l'Horloge tournante principalement. On levait les yeux vers la principale coupole qui restait obstinément sombre.

Et puis le bruit se propagea que, dans les coupoles périphériques, la lumière diurne éclairait normalement les quartiers d'habitation comme d'habitude.

On n'y crut pas tout d'abord, mais en quelques minutes des mouvements d'allées et venues vinrent confirmer cette incroyable réalité. Les uns allèrent vérifier ces racontars tandis que d'autres venaient de la périphérie prendre leur travail, et s'étonnaient de voir le centre station dans le noir.

Qui le premier lança cette affirmation ?

— Ce sont les Roux, des milliers de Roux agglutinés, grimpés tout en haut de la coupole en s'appuyant sur les épaules des autres pour ne pas glisser. Ils recouvrent la coupole comme une chape

humaine.

Les gardiens des sas personnels avaient alerté la Police que, dans la demi-clarté précédant l'aube, ils avaient vu arriver des centaines de Roux qui formaient comme un cercle dense tout autour de la principale coupole de la station. Certains, grimpés sur les demi-sphères des faubourgs, ne rompaient pas pour autant le cercle qui se refermait sur le centre de la cité.

Lentement, ils avaient commencé de se hisser vers le sommet, formant des échelles gigantesques pour affronter les parois glissantes, mais de faible pente. Le poids des Roux se trouvait surtout supporté par la coupole en matière plastique d'origine bactérienne.

Lorsque cette nouvelle finit par être acceptée par les esprits des habitants, une clameur haineuse s'éleva vers les hauteurs, des poings se tendirent et soudain un coup de feu claqua. Un policier en tenue avait été délesté de son arme avec laquelle un énergumène tirait vers la coupole. On le désarma très vite, dans la crainte qu'une fuite ne provoque un refroidissement plus rapide. La température avait partout atteint le zéro et les gens devaient s'habiller chaudement, dans l'obscurité de leur demeure, avant d'aller grossir la foule.

— Ils bouchent les filtres d'aération.

La nouvelle courut comme l'éclair et des groupes se détachèrent de la masse avec vigueur. On commença de se bousculer, puis de se piétiner pour échapper au plus vite à ce lieu qui risquait de manquer d'air.

Debout toute la nuit, le président avait tout de suite compris que Jdrien se trouvait à l'extérieur de la ville et paralysait, par sa seule volonté mentale, tous les systèmes électroniques de la station, du plus simple aux plus sophistiqués, et il avait admiré son fils adoptif pour cette prouesse. Hot Station était une cité ultramoderne où les techniques les plus délicates étaient largement utilisées. Toute la vie allait se trouver stoppée. Plus de chauffage, plus de transport. Mais il ne s'attendait pas à ce que le jour ne se lève pas. Il travaillait dans son bureau lorsque Glinda vint lui faire part de son inquiétude.

— On devrait commencer à voir ce qui se passe sur le quai, dit-

elle. À neuf heures, d'habitude, c'est le jour.

Pourquoi pensa-t-il à cette pièce de théâtre de R : *Papa, la rivière ne bouge plus*, œuvre qu'il trouvait très subversive par ailleurs ?

Fields entra, très agité.

— Les Roux... Ils recouvrent la coupole centrale... Par milliers, peut-être vingt mille... Non seulement ceux du Dépotoir, mais toutes les tribus qui séjournaient autour de Hot Station dans un rayon de huit cents à mille kilomètres. Il y a une semaine qu'ils sont en route, d'après des nouvelles qui malheureusement n'arrivent que maintenant.

Le Président descendit sur le quai et leva les yeux. Effectivement, une masse compacte recouvrait la coupole hémisphérique et, en certains endroits, filtraient de minces rais de lumière.

— Non seulement nous sommes dans le noir, mais l'air se raréfie au centre. Il va falloir ouvrir les sas et la température tombera encore. On prévoit moins dix, moins quinze, sans chauffage dans les compartiments. Les gens commencent de se réfugier vers les quartiers excentriques où les Roux laissent les coupoles libres.

Le Président rentra dans son bureau et fit demander si l'on pouvait rouler vers l'un des principaux sas, l'écluse de trafic sud. On lui répondit que oui, avec le moteur auxiliaire, mais qu'aucune voie n'était praticable.

— Qu'on m'apporte une carte et faites venir le chef de gare ainsi que le chef de station.

Dans une ville de cette importance, les deux fonctions étaient distinctes, mais, dans les stations plus petites, on les trouvait le plus souvent confondues.

— Ils sont sur les dents, commença Fields... Ils doivent faire face à une situation difficile... Les gens exigent des explications et veulent des trains pour quitter la cité.

— Bien, nous allons nous débrouiller seuls à pied.

— Mais le sas est à une distance...

— Quelques kilomètres ne me font pas peur.

— Pourquoi l'écluse sud ?

— Une intuition que c'est là-bas que je rencontrerai Jdrien.

C'était le premier conflit grave avec son fils adoptif, et la population banquisienne le jugerait à la façon dont il le réglerait. Si les Roux réintégraient leur Dépotoir, il lui faudrait prendre des mesures strictes pour contrôler leur va-et-vient continual.

Mais il savait que l'opinion publique, certains médias, exigeaient qu'ils soient purement et simplement expulsés du Dépotoir.

— Ici nous sommes paralysés comme les systèmes électroniques, alors faisons quelque chose, même si c'est inutile.

Accompagné de Fields et de plusieurs hommes, il longea les quais plongés dans l'obscurité. Un homme avançait avec une lampe sur accus, un autre fermait la colonne avec une lampe tempête à huile. On avait emporté d'autres lampes de secours et des combinaisons de rechange.

Bientôt ils durent effectuer un grand détour. La foule des réfugiés se précipitant vers les sas du sud était un véritable torrent humain, vaguement éclairé par des torches de graisse animale, des lampes de poche. Parfois un éclairage public moribond jetait sur ces êtres hagards une lumière de fin du monde.

La colonne emprunta un saut-de-mouton qui enjambait des dizaines de voies. En principe il était interdit aux piétons et si, par malheur, le courant revenait, ils risquaient l'électrocution.

Le Président essayait de garder l'esprit disponible, dans le cas où Jdrien aurait souhaité s'entretenir mentalement avec lui. Mais bientôt il dut se concentrer sur l'effort à fournir. Ses petites jambes, sa capacité pulmonaire déficiente allaient venir à bout de sa résistance. Le rythme se ralentit mais il dut marquer une pause en haut du saut-de-mouton. En dessous montait la rumeur de la foule en marche vers le sud, avec quelques éclats lumineux, parfois des hurlements.

— Nous avons encore deux kilomètres, dit Fields. Voulez-vous qu'on vous aide ? Il y a des hommes forts qui peuvent vous prendre sur leur dos. Je les ai choisis pour leur robustesse.

— J'irai jusqu'au bout, dit le Président à travers ses dents

serrées, jusqu'au bout.

CHAPITRE XXIX

Depuis quelques minutes un groupe d'excités faisaient le siège du Central de police. Jusque-là on avait réussi à les contenir à distance, mais ce groupe ne cessait de grossir et un des policiers en uniforme finit par comprendre pourquoi ils se montraient aussi agressifs.

— Ils savent que nous retenons ici des étrangers suspects. Ils prétendent que ce sont eux les auteurs des attentats contre les Roux et demandent qu'on les livre à ces... enfin qu'on les jette en dehors des sas pour que les Roux en fassent ce qu'ils veulent. Ils disent qu'ils cesseront de recouvrir la coupole et que la lumière et la chaleur reviendront.

— Imaginent-ils que les Roux ont paralysé les systèmes électroniques ?

Personne ne répondit et Ivanel alla jeter un coup d'œil au-dehors, frissonna. Ils étaient des centaines dans la nuit avec des torches, des lampes tempête. Leurs visages furieux apparaissaient parfois dans le clignotement des lumières.

— Ils finiront par donner l'assaut. Il faut évacuer les détenus, dit le chef du Central qui venait de recevoir un message de Lichten. Nous utiliserons les passages secrets.

C'étaient des galeries creusées sous la glace et qui conduisaient jusqu'au Centre d'entraînement de la Police ferroviaire. Des wagonnets électriques autonomes circulaient ainsi sur des kilomètres à l'insu de la population.

Ivanel s'éloigna discrètement et se rendit dans la cellule de Liensun.

— Tendez vos poignets.

L'éclairage de secours ne donnait qu'un vague rougeoiement.

— Que se passe-t-il donc ? J'ai l'impression que la ville est devenue folle.

Ivanel referma les menottes sur les poignets, fixa la chaîne au sien.

— Nous allons filer d'ici. J'ai des ordres vous concernant.

— Je refuse, c'est un coup monté. Vous allez me liquider dans un endroit isolé.

— Écoutez, Larry Han, il y a dehors mille manifestants qui viennent s'emparer de gens comme vous dans le Central pour les livrer aux Roux, espérant que ceux-ci pourront satisfaire leur vengeance sur les auteurs des attentats et quitteront la coupole.

— La coupole ?

— Ils la recouvrent entièrement, cachent la lumière du jour et empêchent l'air frais d'entrer.

Liensun le suivit docilement dans les couloirs puis dans l'ascenseur qui, à travers un tube spécial, plongeait dans la profondeur de la banquise.

— Bon sang, où sommes-nous ?

— Sous dix mètres de glace.

Grâce à une carte magnétique il put disposer d'un wagonnet qui roula à petite vitesse dans la galerie.

— Vous m'emmenez où ?

— En sécurité.

— Sur l'ordre de qui ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Vous savez qui je suis ?

— Vous ressemblez à ce glaciologue disparu depuis dix ans, Lien Rag. Possible que vous soyez son fils ou son frère, je m'en fiche complètement.

— Je suis son fils, je m'appelle Liensun. Je suis le demi-frère de Jdrien. Ce dernier ne peut pas souhaiter ma mort. C'est à lui que vous allez me remettre ? Lui peut affronter la banquise, le froid extérieur. C'est un métis de Roux... Il n'a pas la résistance de ceux-ci, mais tout de même, avec des fourrures, peut les accompagner...

Vous ne pouvez pas faire ça. C'est le Président qui vous a ordonné de me livrer, hein ?

Ivanel descendit pour manœuvrer un aiguillage. Il y avait deux galeries divergentes, l'une allant vers le sas sud, l'autre vers le Centre d'entraînement.

— Je vous mets en lieu sûr.

— Vous désobéissez aux ordres de vos supérieurs. Vous êtes couvert au moins ?

Ivanel eut un demi-sourire. Le Président avait refusé de lui donner un mot, un accréditif. Il pouvait être condamné pour complicité d'évasion.

— Écoutez, dit Liensun fiévreusement, je peux vous faire riche. Je peux me procurer de l'or... Vraiment de l'or... Retenez-moi en otage si vous voulez, dans un endroit secret, et je vous dirai comment toucher la rançon.

Ils filaient dans la galerie à la seule lumière du phare de ce wagonnet rudimentaire. Puis, au bout de quelques minutes, ils atteignirent une grande salle ronde.

— Venez, on prend l'ascenseur.

Ils débouchèrent dans une de ces serres désaffectées, et Liensun vit que les vitres étaient peintes en noir sur quatre mètres de hauteur pour empêcher les regards curieux. Des wagons-habitations, des wagons-salles de sports ou stands de tir ceinturaient les parois transparentes, dégageant le centre.

Ivanel le fit passer dans une zone mal éclairée pour rejoindre un vieux wagon délabré dans un coin.

— Vous allez attendre ici. Je ne suis pas venu vous liquider, mais vous sauver... Là-bas, vous auriez fini par être jeté en dehors de la coupole, dans le froid. Sans combinaison, vous seriez mort en quelques minutes.

— C'est quoi, ici ?

— De vieux sanitaires abandonnés. Mais encore chauffés grâce à un équipement indépendant du circuit général.

Il lui libéra la main gauche, fixa la menotte à un tuyau de douche. Il faisait assez chaud dans cette salle d'eau qui sentait le

moisi.

— Je reviens.

— Vous allez me laisser crever, oui. Vous ne voulez pas ôter ces menottes en vous contentant de fermer la porte ?

Ivanel ne répondit pas et sortit. Déjà les détenus du central sortaient de l'ascenseur par groupes de huit, enchaînés, et étaient dirigés vers les cellules de l'autre côté de la grande serre.

Ivanel se dirigea vers la cantine et prit deux gobelets hermétiques de thé brûlant, et ce que l'on appelait des « blocs ». Deux tranches de pain collées sur un morceau de viande ou de poisson. C'était fait à la machine qui débitait le tout sous forme de parallélépipèdes continus que l'on tranchait en portions individuelles.

— Quel appétit ! ricana dans son dos une voix connue, celle du volontaire Illian.

CHAPITRE XXX

Dès les premiers signes de la paralysie électronique, une brigade d'Aiguilleurs s'était portée vers les principales écluses de sortie et assurait le service d'ordre. Les projecteurs de leurs draisines blindées formaient déjà un barrage éblouissant contre lequel venaient buter les premiers réfugiés qui n'osaient pas aller plus loin.

Lorsque l'équipe du Président se présenta, l'un des Aiguilleurs, énervé, faillit ouvrir le feu, mais un maître intervint rapidement.

Le Président se fit expliquer la situation.

— On peut tirer sur les Roux de l'extérieur, sur ceux qui du bas soutiennent tout l'édifice humain qui s'entasse sur la coupole. Pour combler les vides, ils utilisent des peaux de phoque, sinon ils ne seraient pas assez nombreux.

— On peut sortir ?

— Le sas est libre.

C'était une sorte de groin, un demi-cylindre énorme qui sortait de la demi-sphère pour s'avancer de près d'un kilomètre au-dehors. De nombreux trains pouvaient y transiter. Un train venant du froid s'immobilisait là, le temps que l'air chaud souffle et atteigne la température intérieure. Un thermostat télécommandait les portes étanches. De même dans l'autre sens. On évitait la perte de calories précieuses. De plus, on pouvait opérer des contrôles policiers dans l'écluse où les voyageurs se trouvaient pris comme dans une nasse.

— Un blindé est à votre disposition.

Il fallait rouler jusqu'au milieu du sas pour voir enfin le jour. Le président, épuisé par une heure de marche rapide, était assis sous le dôme de conduite, en train de boire le thé servi par le maître de la brigade.

— Vous allez les voir bientôt. On va devoir s'arrêter, les portes en aval ne fonctionnent pas.

Lorsqu'il les vit, il resta longtemps silencieux. Bien sûr, ils s'appuyaient de leurs pieds nus sur l'épaule de ceux en dessous, mais la rotundité de la coupole les empêchait de peser de tout leur poids. Vers le haut, ils étaient moins serrés les uns contre les autres et utilisaient des peaux de phoque, effectivement, pour masquer le jour aux habitants de la station.

— Si on tire sur ceux du bas, ceux du haut auront du mal à rester en place.

— Non, dit le Kid.

— Alors on peut envoyer des gaz paralysants.

— Ils peuvent tomber et se tuer. Nous avons besoin d'une solution plus diplomatique. De toute façon, certains resteraient accrochés aux échelles de visite, aux aspérités diverses. Et imaginez qu'ils puissent ouvrir une brèche dans ce plastique bactérien ?

— Ils n'ont pas des outils perfectionnés.

— Avec de la patience, en faisant tourner une lame entre leurs paumes, ils peuvent forer un trou et de là déchirer la coupole. Ce serait tragique.

On lui apporta un « bloc » enveloppé dans un emballage transparent. De la pâte à biscuit collée sur une substance sucrée gélatineuse. Une ration d'Aiguilleur en campagne.

— Je vais attendre un peu et sortir par le sas. Ils finiront par me voir... J'ai besoin d'attirer leur attention. Une lampe clignotante très rouge. Cette couleur les fascine. Très puissante aussi.

Il se força à manger le bloc, rebut du café et dès qu'il eut la lampe se leva.

— Non, seul, dit-il à sa suite. Non, Fields, seul.

Ils le virent s'éloigner au centre d'une voie, ridicule silhouette sautillante, mais personne n'avait envie de rire. Il arriva aux portes du sas et trouva, comme on le lui avait indiqué, l'accès pour le personnel qu'on appelait chatière sans savoir pourquoi désormais. Il baissa sa cagoule et affronta l'air extérieur. Il continua de s'éloigner puis se retourna.

La station vue de ce côté-là ressemblait à un entassement de mamelons translucides, sauf le dernier qui était brun à cause de sa cargaison de Roux. Le groin du sas achevait de donner une animalité à l'ensemble. On aurait dit un cochon qui, ayant trop mangé, reposait la tête sur la banquise, le groin allongé devant lui avec ses rondeurs derrière.

Il commença de faire fonctionner sa lampe qui jetait des éclairs d'une intensité exceptionnelle. Une lampe de cheminot destinée à signaler une interruption de la voie, un aiguillage bloqué ou un déraillement.

Il attendit de longues minutes avant que les Roux ne tournent la tête, du moins ceux qui se trouvaient en hauteur. Ils étaient de tempérament curieux en général et, depuis le milieu de la nuit, ils regardaient à l'intérieur de Hot Station, comme le faisaient les visiteurs des vivariums que l'on créait un peu partout, pour observer les insectes ou petits animaux de jadis rescapés de la glaciation.

Peu à peu, toutes les têtes montraient leur face plus claire. Les Roux avaient réellement visage humain et ne rappelaient en rien les singes, bien qu'on les appelât souvent ainsi, hommes-singes ou singes du froid.

Le Kid aurait voulu ôter sa cagoule pour qu'ils voient son propre visage, mais c'était risqué. Il pensait que les Roux le reconnaîtraient. Ils l'appelaient le Vieux Bébé ou d'une locution qui signifiait l'homme dont les jambes n'ont pas poussé.

Tout au fond du tunnel de l'écluse, il distinguait les lueurs des projecteurs des blindés, puis des masses noires, se demandait si les Aiguilleurs pourraient contenir longtemps la foule sans utiliser les jets de gaz paralysants. Les gens mal équipés pour le froid ne pouvaient affronter l'air libre. Un Banquisien sur quatre possédait vraiment un équipement efficace. Le reste des habitants passaient leur vie sous les verrières, les dômes, les coupoles, voyageaient dans des trains chauffés. Dans les silico-cars on exigeait désormais le port d'une combinaison à cause des défaillances possibles.

Il vit un Roux qui descendait du sommet de la coupole en s'accrochant à ses congénères. Il paraissait très agile et rapidement il sauta sur la banquise et s'avança vers le Président.

Ce ne fut que lorsqu'il approcha qu'il reconnut Jdrien qui portait des fourrures rousses, du loup teint, semblait-il.

— Je suppose que tu veux me voir, cria-t-il.

Le Président inclina la tête.

— J'ai fait tout le chemin à pied. Ça m'a rappelé des souvenirs très anciens.

CHAPITRE XXXI

Sans faire attention à Illian, Ivanel alla s'asseoir à une table et commença de défaire un gobelet étanche. Le volontaire vint s'asseoir en face de lui avec une bière.

— Elle ne me veut plus, cette garce... Je sais que c'est ta pouline maintenant... Elle me l'a dit. J'habite ici, puisque les volontaires y ont droit, et comme je vais m'engager, j'ai un compartiment pour moi seul.

Il regarda les provisions placées devant Ivanel. Ce dernier comptait apporter la moitié à son prisonnier.

— Jael est une drôle de fille. Je pense qu'elle va avoir des ennuis sous peu. Son copain, l'étranger Larry Han, c'est le type recherché pour les attentats. Elle l'a recueilli un temps et peut-être qu'elle est sa complice.

Sans lâcher le policier du regard il avala un peu de bière.

— Que fais-tu ici au lieu d'être au central ?

Ivanel continua de mastiquer en buvant son thé chaud.

— Tu ne sais pas où il est, toi, ce Larry Han ?

— Non. Je suis ici parce que c'est ma mission. Depuis quand un volontaire se permet-il d'apostropher un Aiguilleur ? Je n'ai qu'un signe à faire et on te fourre dehors de ce Centre d'entraînement.

— D'accord, dit Illian en se levant.

Il disparut au-dehors et Ivanel attendit un moment avant de sortir par une autre porte. Il traversa plusieurs wagons-dortoirs et réussit à gagner les anciens vestiaires sans se faire repérer.

Liensun regarda le gobelet avec satisfaction.

— Ça va me faire du bien. Mais je n'ai pas tellement faim.

- Force-toi. On va aller ailleurs.
 - Pas question. Je veux savoir où et voir qui...
 - Ici, tu es en danger. Il y a Illian qui a découvert qui tu étais, et comme Jael l'a fichu dehors, il va essayer de nous créer des ennuis.
 - Que fait-il ici ?
 - Les volontaires y trouvent une couchette et une cantine.
 - Liensun broya le gobelet entre ses doigts.
 - C'est une blague ?
 - Pas du tout. Il m'a parlé et va me surveiller. On va essayer de filer à bord d'une draisine blindée qui va relever les gars du côté des sas. Je vais t'enlever tes menottes et je dirai que tu es volontaire, d'accord ?
 - D'accord.
 - Je vais te conduire au Président.
 - Liensun sursauta.
 - Au Président ?
 - Ça a l'air de te faire plaisir.
 - Plutôt, oui. J'ai toujours voulu le rencontrer. Je suis certain que nous avons pas mal de choses à nous raconter.
 - Tu viens de la Compagnie des Dirigeables, alors ?
 - Eh oui. Enlève ces menottes.
 - Ivanel allait le faire puis il se ravisa.
 - Jael, c'est quoi pour toi ?
 - Jaloux ?
 - Tu vas répondre, oui ? s'énerva le policier Aiguilleur.
 - Ma demi-sœur... Oui, ma demi-sœur, ne me regarde pas comme ça. Jdrien est mon demi-frère. Mais ils n'ont rien de commun, tu comprends ? Jael et moi on a eu la même mère, Jdrien et moi le même père.
 - Ivanel resta silencieux puis défit les menottes.
 - Liensun frotta son poignet endolori.
 - Viens.
- Ils traversèrent le wagon sanitaire dans sa longueur, puis un autre un peu moins vétuste. Depuis un hublot, Ivanel lui montra les

draisines blindées.

— Tu vois la P 17 ? Elle va partir dans dix minutes et on peut y embarquer. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Je vais sortir, aller là-bas. Puis je te couvrirai le temps que tu traverses.

— Tu penses vraiment que Illian...

— Il tirera, puis triomphera et on le croira. On pensera que je suis ton complice et que je t'ai introduit dans ce centre pour t'y cacher. Je connais mes chefs. Illian a fait preuve de zèle durant son stage et sait flatter les supérieurs. Pas moi. Jamais je ne me suis soumis et j'ai un très mauvais dossier, tu comprends ça ?

— Et si vous espériez qu'Illian me descende, hein ?

— C'est un risque à courir.

— Si on faisait le contraire ? Si vous me laissiez votre arme et que vous traversiez pendant que je vous couvre ? Une fois dans le blindé, vous pouvez demander au mitrailleur de pointer sa tourelle dans le coin.

Ivanel se retourna et ils s'affrontèrent du regard.

— Sinon, je sors les mains en l'air et je me rends au premier qui passe.

— D'accord, dit Ivanel.

Il lui tendit son automatique à micro-missiles.

Liensun fut tellement surpris de ce geste qu'il marqua une hésitation.

— D'accord, allez-y. Si je tue Illian, que se passera-t-il ?

— Je dirai que c'est moi.

Ivanel regarda au-dehors puis secoua la tête.

— Je préfère passer par-derrière. J'aurai moins à traverser depuis le wagon-bibliothèque là-bas. Tu en feras autant, mais planque l'arme.

Liensun le regarda partir puis se mit aux aguets.

Ivanel aurait une centaine de mètres à parcourir durant lesquels Illian pourrait l'interpréter. À moins qu'il se doute de quelque chose et n'attende un peu pour le surprendre, lui.

Une minute s'écoula, puis d'autres, et Liensun se demanda s'il n'était pas tombé dans un piège. Il examina le mini-lance-missiles,

ne lui trouva aucun défaut. Les munitions avaient l'air authentique.

— Je m'en doutais, dit une voix connue dans son dos.

Liensun sursauta, voulut se retourner.

— Non. Reste comme ça... Je savais qu'Ivanel trafiquait quelque chose de pas clair. Il se cachait, passait par-derrière, empruntait ces vieux wagons pour passer... Ce fumier t'avait donc fait évader. Tu lui avais promis de l'argent ? De lui livrer tous les Rénos, peut-être ?

— Où est-il ?

— Je l'ai descendu et je commençais à me faire du souci, n'ayant aucun motif acceptable. Maintenant j'en ai un. Je vais être décoré, prendre vite du grade... Recule doucement. On va aller trouver un haut gradé tous les deux.

— Bien, d'accord.

— Mets tes mains dans ton dos que je les voie.

Avec une rapidité stupéfiante, Liensun pivota et ne tira qu'un seul micro-missile, en plein cœur.

CHAPITRE XXXII

Le Président se dirigea vers des congères en forme de banquette, noircies de suie, et s'apprêtait à s'y asseoir mais Jdrien ôta une fourrure et la posa pour le protéger du froid et de la couche grasse. Il portait dessous une combinaison isotherme.

— Je veux Liensun.

— Pourquoi ?

— Je ne comprends pas que, né du même père, il s'attaque à mes frères Roux, qu'il soit devenu un animal cruel, un fanatique du Soleil.

— Qu'en feras-tu ?

— Je ne sais pas. Je ne le tuerai pas.

— Tu peux le tuer en le laissant seul sur la banquise à des kilomètres d'une station.

— Non, je ne le ferai pas.

Le Président aurait voulu un instant ôter sa cagoule pour respirer l'air, même glacial. Il étouffait avec sa respiration qui s'écoulait mal dans le filtre. Il aurait dû vérifier ce vêtement spécial avant de l'enfiler. Il avait trop marché pour venir là.

— Tu me le livreras ?

Le Président regardait le fond du sas. Les projecteurs brillaient toujours, mais les Aiguilleurs devaient faire tourner les moteurs des blindés pour les alimenter et l'air risquait de devenir encore plus vicié.

— Dans un wagon automoteur confortable mais sûr d'où il ne puisse s'échapper.

— Tu crois qu'il est dans cette station ?

— Je l'ai détecté sans qu'il s'en doute. Je n'ai pas plus de pouvoirs que lui mais j'ai l'expérience. À treize ans, je n'en aurais pas fait plus que lui. À dix-huit, je sais paralyser une station aussi importante. Mais dans cinq ans il sera très fort, très dangereux. Je veux qu'il vive avec moi, avec les Roux.

— Le mur de la température le séparera de vous, quoi que tu fasses.

— Je sais, mais j'essaierai quand même de le convaincre, même si je dois le garder des années là-bas dans le Dépotoir.

— Vous reviendriez dans le Dépotoir si je te le livrais ?

— Où veux-tu que nous allions ?

— Les Banquisiens, après cette terreur nocturne, ne vous le pardonneront pas. Je crains qu'ils n'acceptent votre retour là-bas.

Jdrien se leva et se mit en face de lui.

— Tu parles sérieusement ?

— Tu le sais bien.

— Tu nous chasses ?

— Non. Il faudrait aller plus à l'est, installer un autre Dépotoir. Il y a des squelettes de baleines géantes qui attendent dans cette région lointaine.

— Je ne pourrais y emmener Liensun. Il lui faut un wagon, le confort, la chaleur, une nourriture d'Homme du Chaud. C'est sur des années que je le transformerai.

— En as-tu le droit ?

— Oui, au nom de mon père et de la sauvegarde des miens.

Le Président ramena les pans de la fourrure sur ses cuisses courtes et Jdrien la remonta derrière sur ses épaules dans un geste très attentif.

— C'est une solution, mais on va m'attaquer. Il appartient à la justice de la Compagnie. C'est un Rénovateur du Soleil et un assassin. Les grandes Compagnies vont me faire des reproches et la Commission des Accords de NY Station m'enverra une commission de contrôle. La CANYST ne m'est guère favorable le plus souvent.

— Tu es russe et tu t'en sors toujours.

— Je vieillis. Je voulais que tu deviennes mon héritier.

— Ton but était de conduire cette Compagnie vers une forme de démocratie qui aurait respecté la société ferroviaire tout en donnant la parole aux habitants.

— J'ai commencé. Cette appellation de voyageur que l'on trouve si ridicule, c'est un premier pas. Parce qu'ils sont les premiers clients de ma Compagnie, ils acquièrent des droits à sa gestion.

— Je ne serai jamais ton successeur.

— Oh, tu n'as pas besoin de le préciser, je m'en doute un peu, tu sais.

— Quand me le livres-tu ?

— Je n'ai pas dit que je savais où il était...

Jdrien sourit.

— Bon, d'accord... Dégagez le haut de la coupole de façon qu'un peu de jour tombe sur le centre. Du même coup les paniquards reflueront, attirés par la lumière. Alors je mettrai ton frère dans un wagon automoteur et je te l'enverrai.

— Ici ?

— Si tu veux.

— Avant la fin du jour ?

— Avant la fin du jour.

— Alors je vais libérer certains circuits pour que le chauffage revienne ainsi que la circulation urbaine, pas à l'extérieur.

CHAPITRE XXXIII

Ce fut la rumeur sur les quais qui réveilla Yeuse. Elle ouvrit les yeux, alluma sa lampe branchée directement sur batteries, et découvrit qu'il faisait froid dans son loco-car. Elle enfila des vêtements chauds, alla tapoter le thermostat qui paraissait inefficace. Les relais ne fonctionnaient plus et son moteur était froid.

Sur les quais, c'était l'obscurité avec quelquefois des éclairs, des lueurs, le rougeoiement des lampadaires. Elle essaya de distinguer ce qui se passait, décida de sortir par le sas et vit passer des gens.

— Il n'y a plus de chauffage, plus de lumière, lui dit un homme qui venait de s'arrêter à sa hauteur. On ne sait pas ce qui se passe. Le jour n'est pas loin heureusement.

Mais le jour ne vint pas et on ne sut pas tout de suite pourquoi, si bien que la panique atteignit son paroxysme et que les quais se vidèrent, les gens se précipitant aux nouvelles vers le centre ville.

Yeuse resta seule et rentra pour enfiler sa combinaison isotherme. Quand le jour se lèverait, on découvrirait des dirigeables au-dessus de la ville. Elle pensait que Liensun les avait guidés jusque-là et espérait être récupéré par l'un des équipages en profitant de la paralysie totale de la station. Il ne lui avait pas fait confiance et préférait se débrouiller par lui-même.

Liensun ou Lien Rag ? Elle doutait encore. Le glaciologue aurait-il pu rester aussi froid, aussi indifférent à son égard ? Même s'il avait subi des traitements spéciaux transformant sa personnalité ?

Elle s'allongea sur sa couchette et attendit patiemment que le jour se lève pour sortir et aller se renseigner. Elle irait jusqu'au train

spécial du Président s'il le fallait pour savoir ce qu'elle devait faire.

Peut-être se rendormit-elle quelques instants mais, lorsqu'elle ouvrit les yeux, il était neuf heures passées et le jour n'était pas levé. Cette fois, elle commença de s'inquiéter et retourna sur le quai.

C'était toujours l'obscurité avec quelques lumignons ça et là. À tout instant les éclairages publics semblaient vouloir se ranimer, crépitaient mais n'arrivaient pas à briller.

Levant les yeux, elle découvrit la coupole très noire au-dessus d'elle. Il y avait comme une réverbération très faible des rares lumières de la station qui permettait de voir cette chape noire au-dessus des têtes. Peut-être que les dirigeables avaient lâché une immense toile opaque sur la coupole ou pulvérisé un liquide noir.

Elle se mit à marcher vers le sud, vers l'endroit où se trouvait le train du Président. Elle ne croisait pas grand-monde, sinon des isolés affolés qui ne s'arrêtaient pas pour répondre à ses appels, ne l'entendaient même pas.

À l'occasion d'un embranchement de quais, elle découvrit une grande artère sur sa gauche, qui traversait la station dans le sens est-ouest. Et à cinq cents mètres il y avait un carrefour avec la principale voie nord-sud.

Cette masse sombre qui s'écoulait là-bas, c'était la foule, la population entière de la station qui prenait la direction du sud. Son but devait être l'immense sas de sortie, cette grande écluse qui ouvrait sur la banquise et le réseau vers Kaménépolis.

Des minutes durant, elle resta piquée au milieu de cet autre carrefour, désert celui-là. Puis elle décida de retourner dans son loco-car où elle serait à l'abri.

Lorsqu'elle ouvrit le sas, un homme arriva d'un bond derrière elle, la poussa à l'intérieur.

— Je savais que je vous trouverais dans ce coin.

Dans la cabine, elle se retourna et, malgré la combinaison de policier Aiguilleur, reconnut le visage de Lien Rag derrière la cagoule transparente.

Enfin celui de Liensun.

— Je me suis évadé, je me trouvais à l'extérieur vers les serres à l'est. J'ai contourné la station par le nord et je suis rentré par un sas

ouest pour venir ici. Vous allez m'aider à m'enfuir. Nous irons vers l'ouest dès que les réseaux seront ouverts à la circulation. Vous m'aiderez, sinon je n'hésiterai pas à vous descendre. Ivanel est mort et j'ai tué son assassin. Ce n'est pas moi qui maintiens la station dans une paralysie totale. C'est Jdrien. Mon demi-frère est là-haut, sur la coupole, ce sont des milliers de Roux qui masquent le jour. Au besoin avec des peaux de phoque quand ils ne sont pas assez nombreux pour occulter certains endroits.

Yeuse restait pétrifiée, effrayée. Lien Rag n'aurait jamais agi ainsi.

— Vous n'avez rien à craindre de moi tant que tout se passera bien.

D'un seul coup, les lumières s'éclairèrent au-dehors et le diesel démarra.

— Il a libéré les systèmes électroniques du coin, mais les Roux sont toujours là-haut. Roulez vers le sas ouest, s'il vous plaît, je me cache dans la cabine.

CHAPITRE XXXIV

Le Président descendit du wagon automoteur à la sortie de l'écluse sud et chercha Jdrien du regard. Son fils adoptif se montra enfin, sauta sur les congères et descendit sur l'espèce de quai de service.

— Je sais, dit-il avant que le Président n'ouvre la bouche. Il a disparu.

— J'ai le wagon automoteur que tu as exigé mais pas Liensun. Il s'est mystérieusement enfui du Central assiégié par des manifestants fous de terreur qui voulaient jeter les Rénovateurs arrêtés en dehors de la station. C'est un policier qui a entraîné Liensun jusqu'à une serre qui appartient aux Aiguilleurs. Mais là-bas il a filé. On a retrouvé le cadavre de cet Ivanel et aussi celui d'un volontaire. Il est possible qu'il ne les ait pas tués tous les deux, mais nous saurons la vérité plus tard.

Jdrien regardait par-dessus sa tête et le président pensa, avec un humour triste, que ce n'était pas bien difficile pour la majorité des gens.

— J'ai tenu parole, répéta-t-il.

— Je sais.

— Tu ne le localises pas ?

— Non, je suis épuisé. Je viens de libérer toute l'organisation électronique de cette station et je suis à bout de forces. Pas question d'aller chercher dans des milliers de cerveaux la pensée de celui de mon demi-frère... Je n'arriverais même pas à lire en toi-même si je le voulais.

— Que vas-tu faire ?

— Regarde.

Le Président se retourna. Comme une immense bâche que l'on roule, la masse des Roux se repliait depuis le sommet de la coupole. Cela se faisait de façon uniforme, sans heurts, sans cris. Dans quelques minutes, toute la coupole serait libérée.

— Vous retournez au Dépotoir ?

— C'est notre intention.

— Je vais devoir installer un système de surveillance tout autour, construire un réseau circulaire...

Jdrien sourit avec indulgence.

— Ça n'a aucune importance.

Il regarda ailleurs à nouveau.

— Liensun reviendra, les dirigeables reviendront. Il ne renoncera jamais et je crains...

Le Président lui saisit le bras.

— Que crains-tu ?

— Rien...

Le Président regarda sa grande station. Une station-bulle, mais flotterait-elle vraiment sur les eaux si la banquise fondait ?

Fin du tome 22